ALEXANDER WEINSTEIN

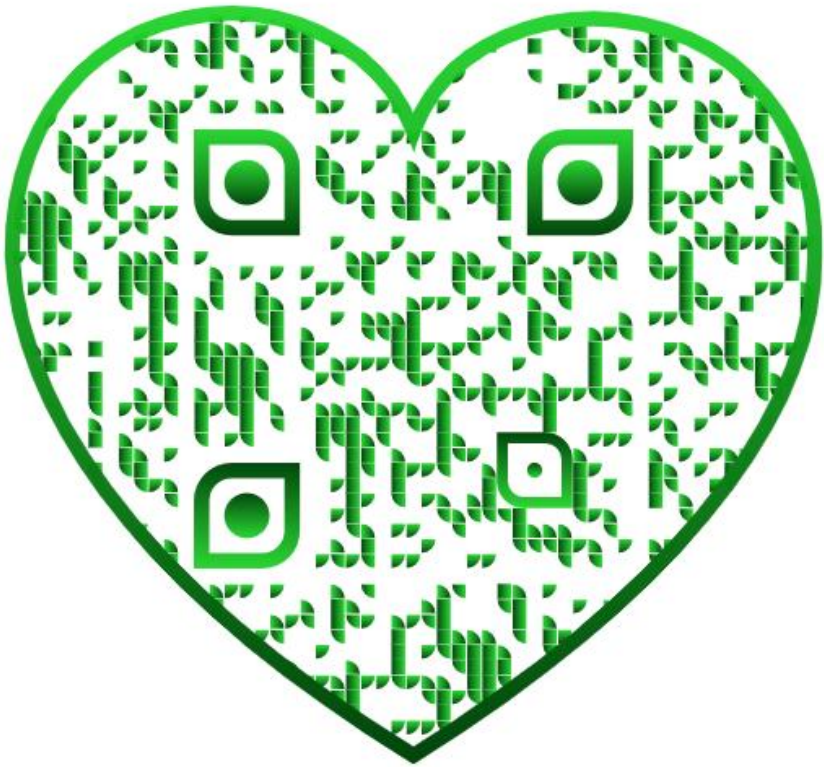
AFTER YANG

ET AUTRES HISTOIRES

A24

adsf

CONDOR



ALEXANDER WEINSTEIN

AFTER YANG

ET AUTRES HISTOIRES

A24

adhsf

CONDOR

ALEXANDER WEINSTEIN

AFTER YANG

ET AUTRES HISTOIRES

A24

adusf

CONDOR

Alexander Weinstein

AFTER YANG

et autres histoires

Children of the New World

Traduit de l'anglais par
Hermine Hémon & Erwan Devos

Ouvrage publié sous la direction de
Marie Marquez

Gestion de projet : Gaëlle Giroulet
Design couverture © A24
Mise en page numérique : Zoé Laboret
Correction : Fabienne Riccardi

CHILDREN OF THE NEW WORLD. Copyright © 2016 by Alexander Weinstein. All rights reserved. Printed in the United States of America. For information, address Picador, 175 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10010.

© Éditions ActuSF, juin 2022
Collection Perles d'épice
515, faubourg Montmélian, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-37686-484-4

Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

Pour Peter

NOS ADIEUX À YANG

Nous sommes assis autour de la table en train de manger des Cheerios – ma femme boit son thé, Mika joue avec sa cuillère, et moi je suggère qu'on aille ramasser des pommes pendant le week-end – quand la tête de Yang vient s'écraser dans son bol. Ce soudain mouvement mécanique renverse des céréales et du lait sur toute la table. Puis Yang se redresse, comme si de rien n'était, avant que sa tête ne s'abatte de nouveau dans son bol. Mika trouve le geste hilarant. Elle commence à imiter Yang, se penchant par-dessus son bol et plongeant la tête dans le lait, mais Kyra l'écarte de la table et la sort immédiatement de la cuisine afin que je puisse m'occuper de Yang.

Dans ce genre de situation, j'ai du mal à réfléchir correctement. Je me retrouve debout dans la cuisine, la chaise renversée derrière moi, complètement perdu. Que dois-je faire ? L'éteindre et appeler l'entreprise ? Le bol est vide désormais, du lait commence à s'égoutter de la table, la pièce est tapissée de fichus Cheerios, et Yang a un anneau rouge imprimé sur le front, là où celui-ci est entré en contact avec le bol. Un peu de peau au-dessus de sa paupière a été arrachée. Je décide alors de le mettre hors tension ; l'entreprise pourra me guider dans la séquence de redémarrage. Je passe dans le dos de Yang et sors sa chemise de son pantalon tandis que lui continue de se balancer vers l'avant, puis j'appuie sur le mécanisme d'ouverture de son panneau arrière. Cette saleté est vissée et refuse de s'ouvrir.

« Kyra », je lance d'une voix forte, en me tournant vers la porte du salon. Aucune réponse, seulement les bruits de Mika en haut des marches, qui pleure pour voir son frère, accompagnés des chocs violents de la tête de Yang contre la table. « Kyra !

— Quoi ? » répond-elle en criant.

Boum.

« J'ai besoin d'un cruciforme !

— Un quoi ? »

Boum.

« Un tournevis !

— Je peux pas t'aider ! Mika nous fait une crise ! »

Boum.

« Super, merci ! »

Kyra et moi n'avons pas pour habitude de nous comporter ainsi. Nous formons un couple stable, qui communique et qui se soucie l'un de l'autre, mais les moments de crise font ressortir nos pires défauts. La peau au-dessus de l'œil gauche de Yang est profondément entaillée, révélant la membrane blanche qui se trouve au-dessous. Je n'ai pas le temps de courir au sous-sol pour aller chercher ma boîte à outils. Je saisis le couteau à beurre sur la table et je tente d'en utiliser l'extrémité pour dévisser le panneau. Mais la lame, trop large, se révèle complètement inutile face à la petite croix en métal de la vis. Alors j'enfonce le couteau dans les interstices du panneau arrière et je tire dessus de toutes mes forces. Il y a un craquement, et un morceau de bioplastique couleur chair vole sur le lino tandis que le panneau de Yang s'ouvre en grand. J'appuie sur le bouton d'alimentation et attends que la petite lumière bleue s'éteigne. Avec une tranquillité des plus inquiétantes, Yang se redresse sur sa chaise, comme si quelque chose n'allait pas, et penche la tête en direction de la fenêtre. Dehors, un cardinal décolle de la branche sur laquelle il était posé. Puis, avec un soupir silencieux, Yang s'avachit vers l'avant, son menton vient se coller contre son torse. La lueur illuminant sa peau s'éteint, donnant à ses traits une teinte cendreuse maladive.

J'entends Kyra descendre les marches avec Mika. « Est-ce que Yang va bien ?

— N'entrez pas !

— Mika veut voir son frère.

— Restez en haut ! Yang ne va pas bien ! » Les murs de la cuisine se font l'écho des bruits de pas sourds de ma femme et de ma fille qui remontent les escaliers.

« Fais chier », je souffle. Il ne va pas bien ? Yang est un tas de ferraille dont je viens de détruire le panneau arrière. Qui sait combien ces trucs coûtent. Je sors mon portable et appelle Brothers & Sisters Inc. pour une assistance.

***

Adopter Mika il y a trois ans nous avait semblé être la chose la plus progressiste à faire. Nous considérions cela comme notre modeste coup personnel porté à l'encontre du clonage. Kyra et moi sommes tous deux blancs, issus de la classe moyenne, et avons vécu une vie simple et

privilégiée ; nous nous étions dit qu'il était temps de rembourser notre dette au monde, en quelque sorte. C'est Kyra qui avait suggéré qu'elle soit chinoise. Le tremblement de terre avait laissé des milliers d'enfants orphelins, et Mika se trouvait être l'une d'entre eux. Je ne pouvais pas ne pas partager son avis. Mais mon inquiétude principale, dont j'avais fait part à Kyra en privé, puis avec une certaine énergie à l'agence d'adoption durant notre entretien, portait sur les différences culturelles. La majorité de ce que je savais de la Chine provenait de photos et des traductions « Apprenez le chinois » inscrites sur les sets de table du Dragon d'or. L'agence d'adoption a alors suggéré que nous achetions Yang.

« C'est à la fois un Grand Frère, une nounou, et un puits de culture », avait expliqué la femme. Elle nous avait tendu un fascicule coloré – *La Chine !* annonçait-il en lettres rouges imitant la forme d'un dragon –, nous invitant à y réfléchir. Ce que nous avions fait. Kyra travaillait toujours quarante heures par semaine chez Crate & Barrel, et moi, j'enchaînais les heures supplémentaires chez Whole Foods. C'était un fait, il allait nous falloir quelqu'un pour s'occuper de Mika, et il était impensable de faire appel à des clones du voisinage. Kyra et moi n'étions pas assez égocentriques pour nous considérer comme réplicables, et nous ne voulions pas non plus que les gamins *parfaits* des voisins sapent la confiance de notre fille. De plus, Yang était livré avec de vastes connaissances culturelles que Kyra et moi ne pourrions jamais égaler. Il contenait des programmes couvrant toutes les classes de la maternelle à l'université, mais il bénéficiait également d'une compréhension poussée des fêtes chinoises, comme les cérémonies de lever du drapeau et la Fête des fantômes, et connaissait les gâteaux de lune ou les lanternes. Pour deux cents de plus, nous pouvions même nous offrir un modèle qui pourrait apprendre à Mika le taï chi et l'acupuncture quand elle en aurait l'âge. J'y avais réfléchi. « Je pourrais apprendre le mandarin, avais-je dit un soir alors que nous étions allongés au lit.

— Arrête, avait répondu Kyra, tu me feras jamais croire ça. »

Je lui avais pressé la main avant de conclure :

« Bon, c'est décidé, nous aurons deux enfants alors. »

***

Nous l'avions reçu entièrement programmé ; et même si je le voulais, il n'existait pas un seul match de base-ball, une pizza, une balade à vélo

ou un film que je puisse lui faire découvrir. Au tout début, j'avais bien essayé de l'emmener avec moi dans ce genre d'excursions, comme si Yang était un étudiant étranger de passage à la maison. Nous étions allés voir jouer les Tigers à Comerica Park. Il était resté assis là à manger des cacahuètes en ma compagnie, m'imitant quand il m'avait vu applaudir, projetant ses mains dans les airs, mais je n'avais pas eu le sentiment qu'il retirait quoi que ce soit de l'expérience. Ces tentatives d'instiller une certaine camaraderie, comme la visite de maisons hantées ou le lancer de balles dans le jardin, finirent par manquer de naturel – comme si Yang cherchait à me faire plaisir – et, après quelques mois, j'abandonnai. Il vivait en notre compagnie, mangeait de la nourriture, vidait son compartiment stomacal en privé, se brossait les dents, lisait des histoires à Mika avant le coucher, et s'endormait à l'extinction des lumières.

Mais quoi qu'il en soit, il était devenu une partie intégrante de notre vie. On pouvait toujours compter sur lui pour entretenir une conversation en abordant un fait que personne ne connaissait sur la Chine. Je me souviens d'un jour en voiture avec lui ; nous étions en train d'écouter *World Drum* sur la NPR, quand il avait lancé depuis le siège arrière : « Cette chanson utilise un *xun*, un instrument chinois ancien construit autour de l'intervalle de tierce mineure. » Parfois, il nous racontait aussi des anecdotes. Une après-midi, par exemple, après avoir chacun acheté une glace chez Old World Creamery, il s'était tourné vers Mika et lui avait dit : « Est-ce que tu savais que la crème glacée a été inventée en Chine il y a plus de quatre mille ans ? » La façon dont il transmettait ces informations avait quelque chose de mécanique, une habitude linguistique que nous voulions que Mika évite d'adopter. Ces affirmations manquaient de passion, comme s'il ne tirait aucun intérêt des anecdotes qu'il énonçait. Kyra et moi avions bien compris que cela provenait du fait que c'était l'un des tout premiers modèles de ce type, et quand nous repensions à ces moments où il se tournait vers Mika pour lui dire : « Je t'aime, petite sœur », il était impossible de nier qu'il faisait intégralement partie de la famille.

***

Après vingt minutes d'attente, Brothers & Sisters Inc. m'informe qu'ils ne remplaceront pas Yang. Notre garantie a expiré il y a huit mois, ce qui signifie que j'ai un Yang cassé sur les bras, et que si je souhaite obtenir une assistance technique par téléphone, celle-ci va me coûter

trente dollars la minute en après-garantie. Je raccroche. Yang est toujours avachi, le menton contre le buste. Je me rapproche de lui et rappuie sur le bouton de mise en marche dans son dos, espérant que tout ce dont il avait besoin était d'être redémarré. Rien ne se produit. Aucune lumière bleue, aucun son ne provient de son corps indiquant qu'il se met en route.

Eh merde, je me dis. Voilà huit mille dollars à la poubelle.

« Est-ce qu'on peut descendre ? crie Kyra.

— Donnez-moi une petite minute ! » J'écarte la chaise de Yang et je place mes bras autour de sa taille. C'est la première fois que je l'enlace, et la fraîcheur de sa peau me surprend. Même s'il vit avec nous depuis aussi longtemps que Mika, je n'ai pas le sentiment que qui que ce soit d'autre qu'elle ne l'a jamais enlacé ou embrassé. Il y a bien eu quelques fois où, pour rire, l'un de nous lui a donné un coup de coude en ajoutant un commentaire humoristique du type : « Allez, détends-toi, Yang ! » Mais nos contacts n'ont jamais été plus poussés. Je le serre désormais contre moi et, campant solidement sur mes pieds, je le soulève. Il est plus lourd que ce que j'avais imaginé, il fait le poids de ce qu'il est censé représenter, soit un garçon de dix-huit ans. Je le hisse sur mon épaule et traverse le salon jusqu'à la voiture.

Mon voisin, George, est dehors dans son jardin, occupé à en ratisser les feuilles. George est un type assez aimable, mais nous n'avons définitivement pas la même vie. Ses deux enfants sont des clones, et l'hybride qu'il conduit a un autocollant sur lequel on peut lire : *Si je voulais du solaire, je me ferais bronzer*. Il lève les yeux tandis que j'ouvre le coffre.

« C'est Yang ? demande-t-il, prenant appui sur son râteau.

— Ouais, je confirme en le posant dans le coffre.

— Sans blague. C'est quoi le problème ?

— Aucune idée. On était en train de prendre le petit déjeuner tranquillement, et d'un seul coup il a pété un câble. J'ai dû le mettre hors tension, et maintenant il refuse de redémarrer.

— Mince. Ça va ?

— Ouais, ça va », je réponds instinctivement, même si, lorsque je prononce ces mots, je prends conscience que ce n'est pas le cas. Mes jambes flageolent et le ciel au-dessus de nos têtes me paraît plus fin, comme s'il y avait moins d'air dans l'atmosphère. Pourtant, je suis heureux de lui avoir donné cette réponse. Un type qui se maquille le visage pendant les matchs du Super Bowl n'est pas le genre à qui on peut

se confier.

« Tu as un technicien ? me demande George.

— Eh bien, non. Je comptais l'emmener chez Quick Fix et voir…

— Non, ne perds pas ton temps. J'ai un bon technicien à te conseiller, je lui ai apporté Tiger quand il refusait d'aller chercher la balle. Il se trouve à Kalamazoo, mais ça vaut le coup de faire la route. » George sort une carte de son portefeuille. « Il va regarder ce qui va pas chez Yang et le réparera pour un tiers de ce que tu payerais chez Q-Fix. Dis à Russ que c'est moi qui t'envoie. »

***

L'atelier de réparation de Russ Goodman se trouve à un peu plus de trois kilomètres de l'autoroute, au milieu d'une zone industrielle. Le magasin est installé entre le Muffler Repair de Mike et une boutique appelée Stacey's Second Times – une friperie proposant de vieux fusils, des iPod et des pièges à ours en acier en devanture. Deux hommes portant des casquettes et des chemises à carreaux tachées d'huile sont sur le trottoir à fumer des cigarettes. Alors que je me gare près des silencieux d'échappement automobiles rouillés et des barils d'huile de chez Mike, les deux regardent ma voiture solaire comme si c'était un chien recouvert de puces.

« Bonjour, je viens voir Russ Goodman, je lance en sortant de ma voiture. J'ai appelé plus tôt. »

Le plus grand des deux, un homme d'âge mûr avec une barbe de trois jours grisonnante et une peau burinée par le soleil, opine en direction de son interlocuteur pour mettre fin à leur conversation. « C'est moi », me répond-il. Je m'avance pour lui serrer la main, mais il se contente de tirer sur son mégot et ajoute : « Voyons voir ce que vous avez là. » Alors je me détourne et vais ouvrir le coffre. Yang est allongé à côté de mes câbles de batterie et de mon liquide lave-glace, les jambes repliées sous lui. Sa tête fait un angle peu naturel, comme s'il cherchait à passer son menton de l'autre côté de son épaule. Russ est debout à côté de moi, avec ses avant-bras épais et son odeur de tabac, et laisse échapper un soupir. « Vous avez apporté un Coréen. » Il énonce cette phrase comme un fait. Russ est le genre d'homme que je me suis évertué à éviter toute ma vie durant : un type qui a certainement un autocollant *On clone les nôtres* à l'arrière de son pick-up.

« Il est chinois, je précise.

— C'est pareil », répond Russ. Il relève les yeux et fait un signe de tête à l'autre homme. « Bon, reprend-il d'une voix pesante, amenez-le à l'intérieur, je vais voir ce qui va pas chez lui. » Il secoue de nouveau la tête en s'écartant de moi et entre dans son magasin.

Le local est constitué d'un bureau principal, sur lequel reposent un téléphone et une caisse enregistreuse, auquel fait face une table où sont posés une cafetière, des gobelets en polystyrène et de la crème lyophilisée. Il y a également deux chaises en vinyle installées à côté d'une table recouverte de magazines. La porte de l'atelier est ouverte. « Amenez-le ici », dit Russ. Yang sur l'épaule, je le suis jusqu'à l'arrière-boutique.

L'atelier est rempli de diverses parties de corps, de circuits imprimés, de câbles et d'outils. Sur les murs sont fixés des bras désarticulés, quelques genoux, des jambes de différentes tailles, et la tête d'une jeune fille, de dix-sept ans environ, aux longs cheveux roux. Le plan de travail est encombré de morceaux de peau et d'une boîte en pyrex remplie de mains féminines. Toutes les carnations sont caucasiennes. Une vieille table de massage tachée de graisse trône au milieu de la pièce. Russ l'a probablement achetée chez Stacey. « Allez, posez-le là », dit-il. J'allonge Yang sur le ventre et positionne sa tête dans le petit appui-tête circulaire à l'extrémité de la table.

« Je ne sais pas ce qui lui est arrivé, je commence. Il a toujours bien fonctionné, et ce matin il s'est détraqué. Il s'est mis à se frapper la tête contre la table, encore et encore. » Russ reste silencieux. « Je me demande si le problème ne viendrait pas de son disque dur », j'ajoute, en ayant l'impression d'être un peu idiot. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui ne va pas ; c'est George qui a dit que je devrais peut-être faire vérifier ce point. J'aurais dû aller chez Quick Fix. Les jeunes techniciens qui y travaillent, avec leurs manières polies, me mettent toujours plus à l'aise. Russ n'a toujours rien dit. Il saisit un maillet fixé au mur ainsi qu'un tournevis cruciforme. « Est-ce que vous pensez pouvoir le réparer ?

— On va voir. Je ne fais pas dans l'import, me répond-il, en me regardant dans les yeux pour la première fois depuis que je suis arrivé. Mais bon, puisque vous connaissez George, je vais l'ouvrir et je vais regarder ce que j'y trouve. Allez vous asseoir dans le bureau.

— Vous pensez qu'il vous faudra combien de temps ?

— Je ne saurai pas tant que je ne l'aurai pas ouvert, répond Russ en s'essuyant les mains sur son jean.

— Ça marche », dis-je avec docilité en laissant Yang entre les mains de

Russ.

De retour dans la salle d'attente, je me sers un café et y ajoute un peu de crème. Je pose mon gobelet sur la table et parcours du regard les magazines. Il y a des numéros de *Guns & Ammo*, *Tech Repair*, *Brothers & Sisters Digest* – je les repose sur la table. Le mur derrière le bureau est recouvert de photos de Russ et de ses enfants, qui lui ressemblent tous comme deux gouttes d'eau, et, planté au milieu de ce fatras, se trouve un petit écriteau imprimé sur fond de drapeau américain : *Il n'y a pas de jaune dans le rouge, le blanc et le bleu*.

« Pff », je fais instinctivement, laissant échapper un léger soupir d'agacement. C'est le genre de conneries qui ont été sorties durant l'invasion de la Corée du Nord, quand la nation a changé la couleur de ses rubans du jaune au bleu. Ann Arbor est une ville progressiste, mais même quand nous y avons emménagé et que Kyra et moi sortions en compagnie de Yang et Mika en public, beaucoup d'habitants évitaient de nous regarder dans les yeux. Les activistes réclamant la fin des hostilités n'étaient pas différents. C'est durant ce premier Noël, alors que Kyra, Yang, Mika et moi nous faisions individuellement contrôler à l'aéroport, que j'avais compris que le fait d'être chinois, japonais ou sud-coréen n'avait plus la moindre importance ; ils étaient tous devenus un danger aux yeux des Américains. Je décide alors de ne plus m'attarder sur la propagande raciste de Russ et je sors pour aller regarder les pièges à ours de Stacey.

***

« Il est mort, me dit Russ. Je peux lui retaper l'intérieur, plus ou moins le reconstruire à partir de rien, mais ça vous reviendra à peu près au même prix que d'en acheter un autre d'occasion. »

Je reste debout à regarder Yang. Il est allongé sur la table de massage avec un méli-mélo de câbles rouges et verts se déversant de son dos. Même si sa peau a perdu de son éclat, elle semble toujours douce, comme le jour où il est arrivé à la maison. « Vous ne pouvez rien faire d'autre ?

— Sa boîte vocale et son système linguistique fonctionnent toujours. Si vous voulez, je peux vous les extraire. Il pourra lui parler, mais il n'y aura aucun visage attaché à la parole. Ça vous coûtera soixante dollars. » Russ s'essuie les mains sur un vieux torchon, en évitant de me regarder en face. Je repense à cet écriteau dans l'autre pièce. Je peux

imaginer d'ici le plaisir que prendra Russ à découper Yang.

« Non, ça ira. Je vais le ramener à la maison. Combien est-ce que je vous dois ?

— Rien du tout », dit Russ. Je le regarde. « Vous connaissez George, lance-t-il pour toute explication. Et en plus, je peux pas vous le réparer. »

Sur le chemin du retour, j'appelle Kyra. Elle décroche à la deuxième sonnerie.

« Allô ?

— Oui, c'est moi. »

Ma voix est rauque.

« Est-ce que ça va ?

— Ouais, je réponds avant d'ajouter : En fait, non.

— Qu'est-ce qui se passe ? Comment va Yang ?

— J'en sais rien. Le technicien à qui je l'ai montré me dit qu'il est mort, mais je ne le crois pas, il avait un truc contre les Asiatiques. Je pense amener Yang chez Quick Fix. » Il y a un silence à l'autre bout de la ligne. « Comment va Mika ?

— Elle passe son temps à demander des nouvelles de Yang. Je lui ai mis un film… Mort ? demande-t-elle. Tu es certain ?

— Non, justement. Enfin, j'en sais rien. Je ne suis pas prêt à l'abandonner. Bon, écoute, je lance en regardant l'horloge du tableau de bord, il n'est que trois heures. Je vais prendre mon courage à deux mains et aller chez Quick Fix. Je suis sûr que si je leur laisse assez d'argent, ils pourront faire quelque chose.

— Qu'est-ce qu'on va faire s'il est mort ? demande Kyra. Je dois travailler lundi.

— On trouvera une solution, je réponds. Attendons d'avoir un deuxième avis. »

Kyra me dit qu'elle m'aime, et je lui affirme la même chose, puis nous raccrochons. C'est quand le Bluetooth s'éteint que je sens les larmes s'écouler. Je repense à l'automne dernier alors que Kyra s'occupait de Mika. J'étais dans le garage à décrocher un râteau du mur quand, derrière moi, j'avais entendu Yang. Il se tenait sur le pas de la porte avec une attitude gauche, comme s'il ne savait pas quoi faire quand quelqu'un d'autre s'occupait de Mika. « Est-ce que je peux t'aider ? » avait-il demandé.

En cette fin d'après-midi frisquette, entourés de feuilles rouges et

orange – je portais une veste, et Yang le costume noir dans lequel il était arrivé –, nous avions silencieusement ratissé les feuilles en grands tas sur la terre plate, jusqu'à ce que le jardin ressemble à un village de huttes de feuilles. Puis Yang avait ouvert le sac, j'avais pelleté les feuilles à l'intérieur, et nous avions déposé le tout sur le trottoir.

« Tu veux une bière ? lui avais-je demandé, en m'essuyant le front en nage.

— OK », avait répondu Yang. J'étais retourné dans la maison pour chercher deux bières fraîches dans le réfrigérateur, puis nous nous étions assis sur la terrasse en cèdre, qui avait vraiment besoin d'être poncée, regardant le soleil se coucher derrières les arbres et les premières étoiles clignoter au-dessus de nous.

« Il n'y a rien de meilleur qu'une bière bien fraîche, avais-je affirmé en prenant une grande gorgée.

— Non », avait répondu Yang. Il m'avait imité, prenant lui aussi une belle goulée. Je pouvais entendre le liquide s'écouler dans son compartiment stomacal.

« Voilà ce que font les hommes pour leur famille », avais-je dit, en englobant le jardin dépourvu de feuilles avec ma bière. Sans même en avoir conscience, j'avais vu Yang comme mon fils, imaginant qu'un jour il ratisserait à son tour des feuilles pour sa femme et ses enfants. Il m'était alors apparu que le temps de Yang en notre compagnie était limité. Un jour, il serait mis hors tension et entreposé dans une cave : une antiquité dont Mika n'aurait plus aucune utilité quand elle aurait ses propres enfants. À ce moment précis, j'avais voulu passer un bras autour de ses épaules. Mais au lieu de cela, je m'étais contenté de lui dire : « Je suis content que tu sois venu travailler avec moi au jardin.

— Moi aussi », avait répondu Yang avant de prendre une autre gorgée de bière, remontant la bouteille à ses lèvres d'une manière parfaitement semblable à la mienne.

***

Le gamin de Quick Fix me met beaucoup plus à l'aise que Russ. Il porte un gilet rouge vif avec une chemise blanche propre au-dessous ainsi qu'un badge sur lequel est écrit : *Bonjour, je suis Ronnie !* Il ne doit même pas avoir vingt et un ans. Mais il se montre amical et, quand je lui parle de Yang, il me répond : « Aïe, c'est pas bon, ça », ce qui s'avère être un peu compatissant, au moins. Il me dit qu'ils sont occupés

pendant encore une heure environ. Tant pis pour la rapidité. Je pose Yang sur le comptoir et lui donne mon nom. « On vous appellera quand il sera prêt », me dit Ronnie.

Je passe le temps en traînant dans le magasin. Ils ont une station de démonstration de *Championship Boxing*, alors j'enfile la veste et les lunettes, et j'affronte un type qui s'appelle Vance, qui joue depuis la Californie. Je ne comprends pas comment esquiver ou bloquer quoi que ce soit, et quand je projette ma main en avant, mon personnage se contente de s'essuyer le nez avec son gant. Vance me met une sacrée dérouillée. Je repose les lunettes et la veste sur le présentoir, et je vais voir ce qu'ils ont d'autre comme équipement. Je suis en train de jouer avec un des nouveaux ThoughtPhones quand j'entends mon nom dans les haut-parleurs. Je retourne au comptoir des réparations.

« Il est grillé, m'explique le gamin. Et pour être franc, c'est peut-être pas plus mal. C'est vraiment un vieux modèle. » Ronnie se balance d'avant en arrière sur ses talons, comme s'il était pressé de passer au client suivant.

« Vous ne pouvez rien faire ? je demande. C'est le Grand Frère de ma fille.

— Son système linguistique est entièrement opérationnel. Si vous voulez, je peux vous séparer la tête.

— *Vous rigolez ?* Je ne vais pas rapporter à ma fille la tête de son frère pour qu'elle joue avec.

— Oh, comprend le jeune homme. Bon, euh, on peut vous extraire la boîte vocale. On peut aussi vous recycler le corps et vous proposer un avoir de vingt dollars sur la caméra numérique de votre choix.

— Combien est-ce que tout ça va me coûter ?

— Quatre-vingt-quinze pour le diagnostic, trente-cinq pour la mise au rebut, et l'extraction de la boîte vocale vous vaudra cent cinquante dollars de plus. Il faudra probablement compter dans les trois cents avec la main-d'œuvre et les taxes. »

Je caresse l'idée de le rapporter à Russ, mais c'est hors de question. Quand il m'a dit que Yang était fichu, je lui ai lancé un regard suspicieux que personne n'aurait pu interpréter autrement. « Bon, allez-y, extrayez sa boîte vocale, mais ne recyclez rien. Je veux garder le corps. »

***

George est dans son jardin, occupé à lancer un ballon à ses jumeaux

identiques quand je rentre. Il lève la main à l'intention de ses enfants pour interrompre leur échange et se rapproche de la haie basse qui sépare nos deux voies de garage. « Hé, comment ça s'est passé avec Russ ? se renseigne-t-il alors que je sors de la voiture.

— Pas bien. » Je lui parle de Yang, d'avoir été demandé un deuxième avis, que j'ai sa boîte vocale sur le siège arrière et son corps dans un grand sac Quick Fix dans le coffre. Je lui raconte tout mon périple en trahissant le moins d'émotions possible. « C'est de l'électronique, hein, faut pas trop en attendre, lui dis-je, espérant avoir un air nonchalant.

— Bon sang, je suis vraiment désolé, dit George, d'une voix douce que je ne lui connaissais pas. Yang était un bon gosse. Je me rappelle le jour où il a aidé Dana à porter les courses. Les gamins nous parlent toujours de ce truc de divination qu'il leur avait montré avec trois pièces.

— Ouais », je réponds, en fixant les buissons. Je sens les larmes monter de nouveau. « Bref, c'est pas bien grave. Je t'embête pas plus longtemps. On trouvera bien une solution. » C'est un pur mensonge. Je n'ai pas la moindre idée de comment on va s'en sortir. Nous avions besoin de Yang, et nous n'aurons jamais les moyens d'acheter un autre modèle.

« Hé, dis, reprend George. Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas. Tu sais, si vous avez besoin de quelqu'un pour garder la petite la journée. J'en parlerai à Dana, je suis sûr qu'elle voudra bien s'occuper de Mika. » George passe sa grosse main par-dessus la haie, et la dirige droit sur moi. Pendant un instant, je repense à *Championship Boxing* et j'ai le sentiment qu'il va me frapper. Mais au lieu de ça, il la pose sur mon épaule. « Je suis vraiment désolé, Jim », conclut-il.

***

Ce soir, je suis allongé à côté de Mika dans son lit et lui lis *Bonsoir Lune*. C'est la première fois que je lui raconte une histoire depuis des mois. La dernière, c'était quand nous sommes allés voir les parents de Kyra et que nous avons dû mettre Yang hors tension pour le week-end. Mika est endormie quand j'atteins la dernière page. Je l'embrasse sur le front et j'éteins les lumières. Kyra est au lit en train de lire.

« J'imagine qu'il va falloir que je commence à creuser, je lance.

— Viens là », dit-elle, en posant son livre. Je traverse la chambre et m'allonge en travers du lit, la tête sur son ventre.

« À toi aussi il te manque ? je demande.

— Mm-hm », répond-elle. Elle place une main sur ma tête et passe ses doigts dans mes cheveux. « Je pense que lui faire nos adieux demain est une bonne idée. Mais tu crois qu'on peut l'enterrer ici ?

— Oui. Il n'a rien d'organique en lui. Les types chez Quick Fix ont vidé son compartiment stomacal. » Je lève les yeux vers notre plafond, observant la façon dont notre lampe projette un halo de lumière puis une ombre sombre. « Je ne sais pas comment on va s'en sortir sans lui.

— Chuuut. » Kyra me caresse les cheveux. « On trouvera une solution. J'ai parlé à Tina Matthews après que tu as appelé aujourd'hui. Tu te souviens de sa fille, Lauren ?

— Le clone ?

— Oui. Elle est chez eux pour le semestre ; la fac ne lui plaisait pas. Tina m'a dit que Lauren pouvait garder Mika si nous avions besoin. »

Je tourne la tête vers Kyra. « Mais je pensais qu'on ne voulait pas que Mika soit élevée par un clone.

— Nous n'avons pas tellement le choix. Et puis, Lauren est une gentille fille.

— Elle a ce regard vitreux et apathique. Elle est exactement comme sa mère », je réponds. Kyra n'ajoute rien. Elle sait parfaitement que mon commentaire est irrationnel, et moi aussi. Je soupire : « J'espérais vraiment qu'on pourrait éviter d'avoir des clones dans notre vie.

— Pendant combien de temps ? Ton frère et Margaret prévoient un clonage cet été. Tu vas rapidement devenir tonton.

— Ouais », je réplique à voix basse.

J'ai le sentiment que, depuis que j'ai reçu la boîte vocale de Yang, le temps s'est ralenti. La lumière du soleil couchant s'est étirée sur le sol en bois de notre maison pendant ce qui m'a semblé être une éternité. Les sons aussi me paraissent plus nets, comme si, jusqu'à aujourd'hui, j'avais vécu avec des Boules Quies. Je repense aux paupières de Mika tressautant dans son sommeil, à la sensation de la main de George posée sur mon épaule. Je me redresse, me tourne vers Kyra et l'embrasse. La douceur de ses lèvres me rappelle notre premier baiser. Elle me presse la main. « Tu ferais bien de commencer à creuser, que je puisse te réconforter ce soir », dit-elle. Je souris et sors lentement du lit. « Ne t'inquiète pas, reprend Kyra, ce sera un bel enterrement. »

Dans le couloir, en direction de l'escalier, la porte entrebâillée de la chambre de Yang me fait m'arrêter. Au lieu de descendre, je traverse la moquette pour atteindre sa porte, je l'ouvre et j'active l'interrupteur. J'y retrouve son lit, parfaitement fait avec tous les coins bordés, un bureau,

une commode en chêne massif et un placard rempli de costumes noirs. Au mur sont accrochés une affiche de la Chine que Brothers & Sisters Inc. nous avait envoyée et le fanion acheté durant le match des Tigers que je suis allé voir avec Yang. Peu de choses dans le minimalisme de ce décor me rappellent des souvenirs de lui. Cependant, il y a un gant de base-ball sur l'étagère près de son lit. C'était un cadeau que s'était fait Yang avec l'argent de poche qu'on lui versait. Nous étions à Toys"R"Us quand Yang l'avait placé dans le caddie. Nous ne lui avions rien demandé, et lui n'avait pas expliqué pourquoi il l'achetait. Quand nous étions rentrés, il l'avait posé sur l'étagère près de son fanion des Tigers, et il n'en a jamais bougé.

Sur le rebord de la fenêtre, la collection de papillons, nocturnes et diurnes, amassée par Yang donne l'impression qu'elle est prête à prendre son envol. Il les avait récupérés sous notre piège à insectes électrique pendant l'été et placé leurs corps poudreux près de la fenêtre. Je m'en approche et examine la collection. J'y trouve le papillon de lune et ses grandes ailes, ses faux yeux me renvoyant mon regard, la mosaïque de l'aile d'un monarque et une collection de papillons de nuit plus petits, gris et quelconques. Kyra l'avait un jour interrogé sur ses insectes. Le visage de Yang s'était momentanément illuminé, les lumières sous la peau de ses joues rougissant brièvement, et il lui avait dit : « Ils sont très beaux, non ? » Puis, comme soudain pris de honte, il avait immédiatement embrayé sur une anecdote concernant les nymphalidés de Chine.

Mais ce qui m'interpelle, ce sont les objets sur son bureau. De petites boîtes d'allumettes sont empilées au centre de la table, les allumettes elles-mêmes étalées sur la surface comme de petits rondins. Dans un coin est posé un flacon de colle au bouchon orange de la marque Elmer's qui se trouvait auparavant dans ma boîte à outils. Mais qu'est-ce que fabriquait Yang ? Une cabane en rondins ? Une ville de petits bonshommes et de petites bonnes femmes en bois ? C'était peut-être l'approche que Yang avait de l'art – une forme d'art qui, contrairement à la calligraphie qu'il maîtrisait au travers de sa programmation, lui appartenait entièrement. Demain, je rangerai ses costumes, je les donnerai à une association caritative et je mettrai l'affiche de Brothers & Sisters à la poubelle. Mais ces boîtes d'allumettes, les papillons et le gant de base-ball, je les garderai. Ce sont les seuls indices du garçon que Yang a pu être.

***

C'est une belle cérémonie. En ce jour d'octobre, le ciel est dégagé et clair, et le soleil illumine les arbres, ce qui met en valeur les couleurs ocre et ambre de la saison. J'imagine ce à quoi nous devons tous les trois ressembler aux yeux des voisins. Une bande de cinglés en train d'enterrer un appareil électronique, comme des païens. Mais je m'en fiche. La vision de Yang en train de se faire déchiqueter dans une usine de recyclage, ou d'être jeté dans notre poubelle en plastique avant d'être sorti avec les autres déchets, me convainc que nous avons pris la bonne décision. Ensemble, en famille, dans ce coin de notre jardin, je dis quelques mots d'adieu. Je remercie Yang pour toute la joie qu'il a apportée dans nos vies. Puis Mika et Kyra lui font leurs adieux. Mika se met à pleurer, et Kyra et moi nous penchons pour la prendre dans nos bras, puis nous restons là, à nous enlacer dans la lumière de l'aube.

Quand la cérémonie est terminée, nous rentrons prendre le petit déjeuner. Nous sommes en train de manger nos céréales, quand la sonnette retentit. Je me lèvre pour ouvrir la porte. Sur le seuil se trouve un vase en verre rempli d'orchidées et de lys blancs. Une petite carte est attachée au bouquet. Je m'agenouille et l'ouvre. *Nous ne voulions pas vous déranger. Nous voulions simplement vous faire ce petit présent. Nous vous présentons nos sincères condoléances – George, Dana et les jumeaux*. Incroyable, je me dis. Tout ça de la part d'un type qui se peint le visage pendant les matchs du Super Bowl.

« Hé, regardez ce qu'on a reçu, je lance, en apportant les fleurs dans la cuisine. Elles viennent de George.

— Elles sont magnifiques, dit Kyra. Viens, Mika, allons les mettre dans le salon, à côté de la photo de ton frère. » Kyra aide Mika à descendre de sa chaise, et nous entrons dans la pièce ensemble.

C'était l'idée de Kyra de placer la boîte vocale derrière la photographie. Nous l'avons prise durant notre voyage en Chine l'été dernier. On y voit Mika et Yang jouer sous la porte d'un parc. Mika se tient debout d'un côté, agrippant les deux larges portillons en fer d'une main. De l'autre côté, Yang regarde l'appareil au travers des barreaux de la grille. Il a la tête légèrement penchée, comme s'il se demandait qui nous étions. Il est placide, il ne sourit pas et ne fronce pas non plus les sourcils, une expression que nous avions appris à reconnaître comme étant sa plus heureuse.

« Tu peux lui parler, dis-je à Mika en plaçant les fleurs à proximité de

la photo.

— Au revoir, Yang, dit Mika.

— Au revoir ? interroge la boîte vocale. Mais, petite sœur, où allons-nous ? »

Mika sourit en entendant la voix de son Grand Frère, puis elle lève les yeux dans ma direction, attendant une instruction. Le moment est gênant. Je ne vais pas expliquer à Yang que le reste de son corps est enterré dans le jardin.

« Nulle part, je réponds. Nous sommes ici tous ensemble. »

Il y a une pause, comme si Yang réfléchissait. Puis, doucement, il demande : « Saviez-vous que plus de deux millions d'ouvriers sont morts durant la construction de la Grande Muraille de Chine ? » Kyra et moi échangeons un regard concernant la drôle de coïncidence que représente cette anecdote, mais aucun de nous ne commente. Puis la voix de Yang reprend : « La Grande Muraille s'étend sur dix mille lis. Un li est une unité de mesure chinoise standardisée, qui est l'équivalent de cinq cents mètres.

— Wahou, c'est incroyable », répond Kyra, et je reste debout à côté d'elle, à regarder les fleurs déposées par George, me rendant compte à quel point je ne sais vraiment rien de ce monde.

LES CARTOGRAPHES

Aux yeux du public, nous vendions des souvenirs sous le nom de Quimbly, Barrett & Woods, mais quand nous nous retrouvions tous les trois, à travailler tard la nuit, nous nous considérions plutôt comme des cartographes. Le loft que nous louions avait un petit air de navire : il était traversé par de gigantesques poutres en chêne et la fenêtre triangulaire en verre installée au bout de la pièce faisait penser à une voile. De jour, il nous révélait les toits de papier goudronné des immeubles d'habitation voisins, et la nuit il offrait une vue sur le pont de Brooklyn illuminé et la skyline de Manhattan. Nous l'appelions le Nid-de-pie, et nous en étions les capitaines, régnant sur les souvenirs du monde tout en dessinant nos cartes dans nos programmes. Ici se trouvait l'océan, là les navires, là-bas l'hôtel, le chemin qui menait à la ville, les vendeurs de rue, les souvenirs d'enfants que nous n'avions jamais eus et de parents de loin meilleurs que les nôtres. Et à l'horizon, au loin, il y avait les limites du monde.

Que se passe-t-il quand on atteint la limite ?

On tombe, blaguions-nous.

Dès le début, nous avions rencontré de nombreuses limites. Nous en trouvions au sein de nos restaurants et de nos hôtels, ainsi qu'aux frontières de nos villes. La majorité de nos chambres d'hôtel était bien tracée – ouvrez un tiroir et vous y trouviez une bible, décrochez un tableau et vous tombiez sur le mur – mais, derrière les portes closes des chambres voisines, il n'y avait rien que de la lumière blanche. Il existe bien évidemment les maximalistes japonais, comme le légendaire Taka Shimazaki, qui conçoivent la moindre fibre de moquette dans la moindre chambre d'hôtel pour en repousser les limites, mais ce que Quimbly, Barrett et moi avions découvert était que la plupart des gens se fiaient aux souvenirs autant qu'ils se fiaient aux films. Quand vous vous reprojetez un film entre vos yeux, vous vous rappelez parfaitement bien son scénario ; personne ne se demande où vivent les parents du second rôle. Quand vous projetez des vacances, vous vous rappelez avoir nagé dans l'océan et les caïpirinhas dans leurs noix de coco, et non la périphérie inexplorée de la ville. Il est certain que si un touriste avait essayé de se souvenir d'avoir nagé assez loin, disons au-delà des bateaux,

s'il avait franchi la frontière de la ville, suivant une autoroute, ou une route de terre sur les bords de la carte, il aurait vu cet endroit où la terre se dérobait et où la lumière blanche débutait. Mais les gens se contentaient de leurs souvenirs. Ce qu'ils recherchaient était un voyage en famille qui se passait bien. Ils voulaient que la sensation du saut en parachute leur chatouille les os. Ils se fichaient éperdument des rivets et des vis de l'avion duquel ils avaient sauté ; ils souhaitaient seulement se rappeler que le nom du pilote avait été Chip, qu'il leur avait donné une tape dans le dos en les congratulant d'un « joli saut ! ».

Ce que la populace recherchait, ce qu'ils recherchent encore, ce qu'ils rechercheront toujours, c'est de la cybernétique à sensation. Peut-être pas de la piètre qualité des souvenirs chinois du coin de la rue – des frissons pornographiques à 8,99 $ l'unité, qui sont si mal construits qu'on peut voir la lumière du programme grignoter la peau de la fille – mais offrez-leur des palmiers, un restaurant avec un serveur attirant, des récifs coralliens et de jolis oursins pour les gamins, et vous obtenez un produit qui se vend à 79,99 $.

***

C'était peu de temps après que *Circuitry* nous eut consacré un article que Quimbly avait commencé à s'intéresser aux mauvais souvenirs. C'était une suite logique pour lui. Il s'était spécialisé dans la mémoire émotionnelle : l'enfance, les mariages et l'adolescence. Il répugnait toujours face à tout ce qui avait un côté un peu carte postale – les mariages heureux et les enfances traditionnelles –, qu'il décrivait comme des histoires « de chiots et de chatons ». Ses premières générations de souvenirs contenaient toutes un élément triste : des petits-enfants pour les personnes âgées sans descendance, la perte de leur virginité pour les hommes seuls qui n'avaient jamais connu l'amour. Mais le deuxième lot de Quimbly était particulièrement sinistre. Il vendait de l'addiction à l'héroïne à des artistes en recherche d'esthétiques plus *dark*, des liaisons à des couples qui avaient toujours été fidèles, des fusillades à des rappeurs et des tentatives de suicide à des gamins gothiques.

C'est en cherchant à me défaire des énergies négatives fabriquées par Quimbly que j'ai rencontré Cynthia. Elle était assise au café, celui en face de mon bureau, où j'allais m'approvisionner, me vider l'esprit et m'essayer à construire des souvenirs plus joyeux. Elle n'avait pas d'ordinateur ou de téléphone devant elle, juste un carnet sur lequel elle

était penchée avec concentration. J'étais fasciné. Je n'avais vu personne utiliser de stylo depuis l'université et, même à l'époque, cet usage était majoritairement cantonné aux professeurs les plus âgés. Elle avait la trentaine, de longs cheveux bruns et des joues roses, et de temps à autre elle posait le stylo contre sa lèvre inférieure tout en tapotant la table de sa sandale. Si son stylo ne s'était pas retrouvé vide, elle ne m'aurait sans doute jamais remarqué.

« Salut, a-t-elle dit.

— Moi ? ai-je demandé bêtement ; il n'y avait personne d'autre à proximité.

— Ouais, vous. Vous avez un stylo ? »

Elle a montré le sien.

« Celui-ci est mort.

— Désolé », ai-je répondu, reportant mon regard sur ma tablette et me haïssant d'être si crétin autour des femmes. *Mais dis quelque chose*, me suis-je tancé. J'ai donc relevé le regard et lancé : « Hé. » Elle a fait de même. « Je vais demander au barista s'il n'en aurait pas un. »

Ce n'était pas le cas. Je suis donc retourné à sa table.

« Désolé, chou blanc.

— Ça ne m'étonne pas. »

Elle a fermé son carnet.

« Qu'est-ce que vous écrivez ?

— Des souvenirs, a-t-elle répondu, en désignant ma tablette de son stylo. Et vous ?

— Plus ou moins la même chose. C'est mon travail ; je construis des souvenirs. Vous avez peut-être entendu parler de nous ? Quimbly, Barrett et Woods ? » Elle a secoué la tête. « On est cités sur pas mal de blogs en ce moment.

— Je ne lis pas les blogs. J'essaie de rester déconnectée.

— Mais vous avez déjà entendu parler des souvenirs projetés, non ? » Elle a de nouveau secoué la tête. « Eh bien, je m'appelle Adam, ai-je repris en lui tendant une main.

— Cynthia, a-t-elle répondu.

— Je peux vous montrer ce que je fais, si vous voulez. Notre atelier se trouve juste de l'autre côté de la rue. Je suis certain qu'on y trouvera un stylo. »

Elle a alors rangé son carnet dans son sac. « Oui, pourquoi pas, a-t-elle accepté. Montrez-moi vos souvenirs. »

***

Ce week-end en compagnie de Cynthia m'a tenu éloigné du bureau. Cela faisait longtemps que je n'avais pas été avec quelqu'un, et je n'avais jamais fréquenté personne comme Cynthia. Alors que nous étions allongés l'un à côté de l'autre, je pouvais ressentir toute la solitude de mon ancienne vie, composée de programmation informatique et d'emballages de repas à emporter, céder la place à la joie d'un avenir en commun. En bref, j'étais en train de tomber amoureux.

Le lundi suivant, je me suis fait porter pâle et suis resté au lit avec elle, craignant que mon départ ne la fasse disparaître. C'était la première fois depuis des mois que je ne construisais pas de souvenirs. À la place, j'ai laissé mon esprit se remplir de détails la concernant : la sensation de ses lèvres, le timbre de sa voix quand elle disait mon nom et la manière dont le soleil du matin s'étendait dans la chambre.

Quand enfin je suis retourné au travail le mardi et que je me suis confié aux autres, Quimbly m'a taquiné : « C'est donc ce qu'il se passe quand tu tires ton coup ? Tu arrêtes de te pointer au bureau ? » J'ai haussé les épaules en rougissant. « J'ai bien cru que vous m'aviez abandonné tous les deux, a-t-il ajouté. Barrett s'est perdu dans la Bible. »

Ce dernier était assis près de son ordinateur, la tête baissée, les pages aux bordures dorées d'une Bible du roi Jacques sur le bureau. Il s'était trouvé une niche dans les expériences religieuses. « Qu'est-ce que tu fabriques ? lui ai-je demandé.

— Chut… a-t-il répondu avec austérité, sans même relever les yeux.

— Il écrit des sermons dominicaux maintenant, a lancé Quimbly. Il semblerait que les gens soient tout aussi satisfaits de faire semblant d'aller à l'église que d'y aller vraiment. Barrett, lâche cette putain de Bible, on doit discuter de choses importantes. » Barrett nous a fixés d'un regard injecté de sang avant de marquer sa page et de se lever.

Nous avions reçu notre première plainte. Un étudiant qui touchait sa bille en informatique avait intentionnellement cherché les limites d'un souvenir. Il avait essayé de se rappeler son périple en voiture jusqu'à la périphérie d'une ville mexicaine que nous avions créée pour les vacances de printemps et il s'était retrouvé dans la lumière blanche. Son billet de blog circulait déjà sur Internet.

« Nos souvenirs ne sont pas assez carrés, a lancé Quimbly.

— Non, mais ce gamin l'a cherché aussi, ai-je dit sur la défensive ;

c'était l'un de mes souvenirs. On ne peut pas contrôler là où vont nos utilisateurs.

— Peut-être pas, mais nous pouvons tester nos souvenirs les uns les autres, a répondu Quimbly. À partir de maintenant, avant la moindre mise sur le marché, tu vas faire un tour dans les souvenirs de Barrett, lui dans les tiens, et vous entrerez tous les deux dans les miens. Vous testez les limites. Fouillez toutes les allées, ouvrez toutes les portes, allez le plus loin possible. Si vous trouvez la limite d'un souvenir, vous vous en occupez. Vous pouvez même le faire de chez vous si ça vous chante, mais assurez-vous de passer sur chaque projection.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ? ai-je demandé.

— Je suis le groupe de contrôle », a expliqué Quimbly. Il a promis de nous surveiller et de faire en sorte que nous ne nous perdions pas dans notre mémoire. « Ne vous en faites pas, a-t-il ajouté, je vais m'assurer que vos cerveaux ne grillent pas. »

***

Le problème quand on teste trop de souvenirs, c'est qu'après un certain nombre de projections, il devient difficile de faire la différence entre un vrai souvenir et un souvenir projeté. Avais-je vraiment combattu en Afghanistan ? Allongée à côté de moi dans le lit, Cynthia lisait un livre. C'était un de ses trucs, lire de vrais livres. Je n'avais pas la moindre idée d'où elle les trouvait. Pourtant elle était bien là, des oreillers calés derrière la tête, à lire un roman, mot après mot, page après page, pendant des heures, alors qu'elle aurait simplement pu le mémoriser en quelques minutes.

« J'ai combattu en Afghanistan ? ai-je demandé.

— Tu n'étais même pas né, a-t-elle répondu sèchement.

— Et dans les Bermudes ? »

Elle a posé son livre sur ses genoux et a secoué la tête. « Le dernier endroit où tu t'es rendu était la maison de tes parents pour Thanksgiving. »

Nous étions en février. J'ai alors essayé de me remémorer le mois de novembre, ce dîner avec mes parents, mais il me paraissait moins réel que mes souvenirs des tropiques. « Tu es sûre ? » ai-je demandé.

Elle a repris son livre. « Oui, aucun doute. Faut vraiment que tu arrêtes tes projections. »

Cynthia était végane et opposée à pratiquement toute forme de

technologie. Elle était dévouée à des causes comme le rachat de terres pour les peuples natifs ou la sauvegarde des droits à l'eau pour les pays du tiers monde. Même si je soutenais ses causes, je lui en voulais de ne jamais louer ce que je faisais. « Tu sais que les tribus autochtones achètent nos souvenirs ? »

Elle a laissé échapper un long soupir. « Je n'essaie pas de saper ton travail, a-t-elle affirmé. Mais tu passes plus de temps à repenser à des souvenirs que tu n'as jamais vécus qu'à t'en créer des vrais avec moi. Tu commences à être accro. »

Ce n'était pas entièrement vrai. Durant nos premiers mois ensemble, je me rendais au Nid-de-pie pour travailler sur nos souvenirs le jour, puis je m'arrêtais la nuit pour la passer avec elle. Un bistro venait juste d'ouvrir près de chez moi, et nous allions y prendre le petit déjeuner le week-end. Le soir, nous commandions chinois, allions au lit et faisions l'amour. Mais Cynthia avait raison. Elle m'avait souvent surpris à regarder par la fenêtre, à essayer de trouver les limites de l'un des derniers souvenirs de Quimbly.

Au travail, Quimbly, Barrett et moi nous concentrions sur l'allongement de la durée de vie de nos souvenirs. La clef était de vendre plusieurs souvenirs assemblés ensemble. Des vacances en Europe ne pouvaient pas uniquement être constituées de la tour Eiffel et du Louvre ; on devait y retrouver le voyage en avion, la semaine de travail qui les précédait, ces petits détails ordinaires qui faisaient que le souvenir tenait debout.

« Tous les meilleurs souvenirs possèdent une part d'ennui enfouie, nous a un soir dit Quimbly.

— Tu devrais écrire des livres pour enfants », lui ai-je répondu.

Barrett, lui, était inhabituellement silencieux. Il avait commencé à se renfermer sur lui-même quand il s'était mis à construire des souvenirs de vie passée, et nous avions confondu son silence avec une révélation zen, un éveil spirituel, à la place de la folie qui commençait lentement à envahir son esprit.

« Écoutez, si on fabrique des souvenirs parfaits, nous n'aurons plus beaucoup de clients, a lancé Quimbly en se penchant par-dessus la table basse. La clef de notre succès est de proposer aux gens une expérience à quatre-vingt-dix-neuf pour cent parfaite. Il faut les rendre *presque* heureux, c'est là qu'ils continueront à acheter. Faites-moi confiance. » Puis il nous a donné le lot de souvenirs suivant à tester.

***

Cynthia a détesté Quimbly dès leur première rencontre. J'avais invité Quimbly à dîner dans l'espoir qu'ils s'entendent, mais avant même que nous ne prenions place pour manger, c'était déjà la foire d'empoigne. Cynthia travaillait à un projet d'amélioration de la qualité de l'eau pour des enfants au Mali et, comme à son habitude, Quimbly s'est mis à lui chercher des poux. « Attends, je te comprends, c'est très bien de leur donner de l'eau, mais soyons honnêtes, c'est pas ça qui va les sauver. Ils vont mourir de maladie, de malnutrition ou des suites de la guerre civile. Donne-leur des barrettes de souvenirs, et au moins ils pourront se rappeler des moments joyeux avant de mourir.

— C'est complètement tordu, a répondu Cynthia.

— Tu es en train de me dire que tu refuserais de leur offrir une enfance heureuse, si tu en avais la possibilité ?

— Ce n'est pas une question d'enfance heureuse ; mais d'oubli de son véritable passé.

— J'ai l'impression, moi, que tu *veux* qu'ils souffrent, a affirmé Quimbly. D'une façon ou d'une autre, leur souffrance rend ta vie plus réelle. »

J'ai essayé d'apaiser les tensions, en suggérant de faire les deux, de leur envoyer de l'eau *et* des souvenirs. Donner de l'eau à ces gamins était logique, ai-je expliqué, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire, mais je ne voyais pas non plus le mal à leur fournir également de bons souvenirs.

« Conneries, a réagi Cynthia. Vous parlez de créer des petits accros aux projections qui ne chercheront jamais à faire évoluer la société.

— Ce n'est pas vrai, ai-je répondu. Nous modélisons des parents pour des gamins citadins qui ont eu une enfance horrible ; nous avons donné des souvenirs aux pauvres.

— Ça n'a rien d'une évolution sociale, ça, a affirmé Cynthia avant de quitter la table, laissant son assiette encore pleine. J'espère que vous réalisez que vous faites vraiment un sale boulot. »

Quimbly a bu une gorgée de vin et m'a souri après qu'elle a eu quitté la pièce. « T'es vraiment sûr que c'est la bonne ? a-t-il demandé. Il faudrait peut-être que tu y regardes de plus près, mon pote. » Il est resté assez longtemps pour terminer son repas et se servir un autre verre, et quand je lui ai dit qu'on ferait mieux de se revoir le lendemain, il est parti. J'ai débarrassé la table et suis allé dans la chambre, où j'ai retrouvé Cynthia en train de lire.

« J'en reviens pas que tu travailles avec ce connard.

— Vous êtes partis du mauvais pied tous les deux, ai-je admis. En vrai, c'est un type bien ; il aime simplement taper sur le système des autres. C'est un sacré concepteur.

— Je peux parfaitement vivre sans un tel génie. » Elle m'a regardé pour la première fois depuis que j'étais entré dans la pièce. « Son obsession est de s'introduire dans l'esprit des autres. C'est pour ça qu'il aime, comment tu dis déjà, être le "groupe de contrôle" ? C'est un obsédé du contrôle, oui. Il aime contrôler vos souvenirs – vous n'êtes rien de plus que ses petits cobayes. »

Avec du recul, je m'aperçois que c'est exactement ce que Quimbly était en train de faire. Je pensais que c'était un ami, et peut-être bien que Barrett et moi étions ce qui pouvait le plus ressembler à des amis pour lui, mais au fond, nous n'étions rien de plus qu'une expérience sociale, à ses yeux. Mais, à l'époque, je ne le voyais pas ainsi, et j'étais en colère que Cynthia ait traité notre travail de sale boulot et moi de cobaye.

« Ce n'est pas si différent de ce que tu fais, toi, ai-je lancé avant de pouvoir m'arrêter. Tu ne veux que de *vrais* souvenirs qui se basent sur les projets que *tu* as pour nous. Tu parles d'une ferme qui n'existe même pas encore. Tu veux créer mes souvenirs tout autant que lui. »

Elle m'a dévisagé pendant un moment avant de se remettre à son livre. « Tu n'as pas la moindre putain d'idée de ce dont tu parles.

— C'est ça, ai-je répondu. C'est pour ça que je suis à la tête d'une entreprise qui vaut des millions, et que toi, tu lis un bouquin.

— Tiens, a-t-elle fait, en me jetant un oreiller. Et si on dormait chacun de notre côté cette nuit ? »

Je suis donc retourné dans le salon et me suis allongé sur le canapé. Jusqu'à tard dans la nuit, je me suis demandé pourquoi j'avais défendu Quimbly face à la femme qui m'aimait. Peut-être ma réaction prouvait-elle tout ce que Cynthia avait essayé de me dire – qu'il s'était déjà tant immiscé dans mon esprit que je m'en prenais sciemment à tous ceux qui me rappelaient, non par contrôle mais par amour, que je n'étais jamais allé en Russie ou n'avais jamais eu de frère. C'est cette pensée qui m'a poussé à retourner dans la chambre, à me glisser sous les draps et à la prendre dans mes bras, à lui présenter mes excuses et à lui dire que je voulais que nous créions des souvenirs ensemble.

***

Il était difficile d'oublier le souvenir de notre première vraie dispute. Dans les mois qui ont suivi, Cynthia et moi évitions de reparler de cette soirée en compagnie de Quimbly, et j'ai fait un effort pour être davantage présent. Nous allions nous promener, mangions à notre bistro préféré, puis nous retournions chez moi pour faire l'amour. Mais une distance de plus en plus importante se créait entre nous, et quand elle s'endormait, je sortais du lit discrètement pour aller projeter des souvenirs dans l'obscurité de notre salle de bain. Je prends maintenant conscience qu'à cette période j'avais tout : une femme qui m'aimait, une entreprise qui valait des millions, et des acheteurs qui attendaient leur opportunité. Quimbly nous appelait les « créateurs d'histoire ». À l'époque, je pensais que nous deviendrions les maîtres du monde. Puis, nous avons tout détruit.

« On va faire fortune, a dit Quimbly, joignant ses mains.

— Et qu'est-ce que tu suggères exactement ? ai-je demandé.

— Du simple placement publicitaire. On en applique un dans ton souvenir de Cuba. Des gouttelettes s'écoulant le long d'un verre de Coca bien pétillant. C'est beaucoup d'argent pour un seul placement. »

Barrett n'a pas prononcé un mot. Durant les semaines précédentes, il était devenu de plus en plus taciturne, mais là c'était différent. Ses lèvres glissaient l'une contre l'autre comme s'il grinçait des dents.

« Nous nous vendons ? ai-je demandé.

— J'ai un esprit pratique, c'est tout. Ils font la queue à la porte. Le monde pourrait être à nos pieds.

— *Ça suffit !* a ordonné Barrett, sa voix se répercutant dans les projections.

— Attends un peu, s'est défendu Quimbly. Tu n'as pas encore entendu mon idée.

— *Tu oses me contredire ?* s'est emporté Barrett, ses doigts serrés sur les bords de la table. Est-ce que tu sais qui je suis ? Je suis le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois ; je suis l'alpha et l'oméga ; je suis le Seigneur suprême. » Il s'est levé de son siège, et est monté sur le canapé en élevant les mains comme s'il tenait un bâton. « Toi, qui répands le mécontentement, tu seras crucifié ! Tes mains et tes pieds seront tranchés…

— Barrett, détends-toi, a fait Quimbly.

— En ma présence, les montagnes tremblent ! Les collines s'affaissent, la Terre frémit, son peuple est détruit ! Le jour du jugement est arrivé ! » Puis Barrett a sauté du canapé et comprimé si fort le cou de Quimbly

qu'il en portait encore les traces des semaines plus tard. C'est quand le visage de Quimbly est devenu bleu que j'ai brisé ma bouteille de bière sur la tête de Barrett. Nous lui avons ligoté les jambes et les bras, et avons appelé les secours.

Ça a signé la fin pour Barrett. Il a été envoyé dans le nord, où il a pu crier sur des murs et jouer à Dieu pour quiconque voulait bien l'écouter. En débarrassant son appartement, nous avons découvert les souvenirs dont il ne nous avait jamais parlé. Il avait commencé son propre journal, dans lequel il détaillait la projection de milliers de souvenirs qu'il avait créés lui-même. Ses notes, au fur et à mesure, se transformaient en un alphabet indéchiffrable.

Pourtant, Barrett avait bien essayé, à sa façon, de nous prévenir. En mai, moins d'une semaine après le lancement de nos premiers souvenirs avec publicité, la rumeur selon laquelle nous nous étions vendus au plus offrant a circulé. Un blogueur a posté un billet cinglant qui est devenu viral. Les start-ups du souvenir ont mordu à l'hameçon et ont commencé à vendre des souvenirs garantis « Sans aucune publicité ».

« Qui aurait cru que nous voir jouer avec leur cerveau les enragerait autant ? Ça ne semblait pas les déranger avant », a blagué Quimbly. Mais lui aussi était secoué. Dans le mois, les ventes ont chuté et nos boîtes de réception se sont remplies de messages haineux. Nous n'avions plus rien de maîtres de l'univers, nous n'étions plus que les propriétaires d'une compagnie sur le déclin.

***

Quimbly a fini par accepter un emploi dans une autre entreprise qui fabriquait des souvenirs avec publicité. Il m'a appris la nouvelle alors que nous vidions nos affaires du Nid-de-pie. Je l'écoutais vaguement tout en débarrassant mon bureau, comprenant alors que la vie que nous avions créée ensemble n'était rien de plus qu'un souvenir. Barrett n'était plus là, Quimbly allait de l'avant, et je n'avais plus rien que mes économies déclinantes et Cynthia.

« Les gens résistent aux souvenirs avec publicité, mais ils seront bientôt aussi anodins que des serviettes en papier, a-t-il dit. Je peux te faire embaucher, mais il faut d'abord que tu te reprennes en main. »

J'ai relevé le regard des planches en bois que je fixais, en repensant aux années que j'avais passées à la guerre. « Comment ça, je dois me reprendre en main ?

— Combien de souvenirs est-ce que tu projettes par jour ?

— Pas tant que ça », ai-je menti. Comme Barrett, je créais mes propres souvenirs et les téléchargeais quand je ne parvenais pas à dormir. Je continuais d'enregistrer les souvenirs que je testais, mais pas ceux que je *bingeais* tard le soir ou les centaines de souvenirs haut de gamme de Shimazaki pour lesquels j'avais vidé mon compte en banque. « Quelques-uns par jour, peut-être, ai-je finalement répondu.

— Oui, c'est ça. Bon, je ne cherche pas à te dire quoi faire de ta vie, mais tu commences à ressembler à Barrett. Va le voir. Rappelle-toi ce qui se passe quand tu n'as plus le contrôle.

— Je vais bien.

— Non, pas du tout, a insisté Quimbly. Tu ne te souviens certainement même plus de cette fois où on est allés skier.

— Mais bien sûr que si : Breckenridge, trois jours de poudreuse fraîche. »

Quimbly a secoué la tête. « Non, c'était un des miens, ça. Bon, je sais que tu n'arrêteras pas les projections juste parce que je te le demande, mais si tu décides de continuer, projette au moins celui-ci la prochaine fois. » Il a sorti une barrette de souvenir de sa poche. « C'est un cadeau de départ.

— Merci », ai-je dit. Même si je savais que Cynthia et lui avaient raison, et que ce que j'avais de mieux à faire était de ne plus jamais toucher à un autre souvenir, je n'ai pas pu m'empêcher de m'avancer pour saisir ce cadeau.

En arrivant chez moi, j'ai déposé les boîtes du bureau dans le couloir et me suis assis sur le canapé. J'ai placé l'extrémité de la barrette de Quimbly contre mon front et j'ai appuyé sur le bouton. J'étais en pleine projection quand Cynthia est entrée dans la pièce.

« Mais tu te fous de ma gueule ou quoi ? a-t-elle lancé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? » J'ai ouvert les yeux.

« Tu viens de tout perdre à cause de ces trucs et tu… » Puis elle s'est arrêtée. « Non, tu sais quoi ? Vas-y, continue, profite, projette toute la nuit si tu veux. Moi, je m'en vais. » Elle a fait le signe de la paix avec deux de ses doigts, puis elle m'a tourné le dos et a quitté le salon.

« Hé ! ai-je dit. Laisse-moi une petite minute, j'ai presque terminé. » Je suis allé au bout du cadeau de Quimbly et me suis levé pour aller la retrouver. Mais elle n'était nulle part, ni dans la chambre, ni dans la cuisine ou dans la salle de bain. La seule trace qui me restait d'elle était une note scotchée au miroir. *C'est fini. Au revoir, Adam. Merci pour tous*

ces souvenirs. Je suis désolée que tu aies préféré les tiens.

Pendant les deux semaines qui ont suivi, je me suis perdu dans les souvenirs afin de repousser la douleur. Je suis allé dans l'Himalaya et j'ai parié à Vegas, j'ai couché avec des stars du porno et me suis bituré avec des célébrités, j'ai visité Hollywood dans de gigantesques limousines et je suis resté assis sur les plages du monde entier à regarder un lever de soleil tropical après l'autre. Je projetais souvenir sur souvenir, jusqu'à ce que, un matin, je me réveille dans les premières lueurs de l'aube, déshydraté, tremblant et en nage, sans avoir la moindre idée de qui j'étais.

Est-ce que j'avais des parents ? Est-ce qu'ils étaient encore en vie ?

Je me souvenais d'avoir été à leurs obsèques. Un autre souvenir me les montrait bronzés et en pleine forme à Los Angeles. Mais je me rappelais ensuite notre maison d'enfance au Tibet. J'ai parcouru mon téléphone d'une main moite et mal assurée, et j'y ai trouvé un numéro intitulé *Maison*.

Une femme a décroché à la troisième sonnerie.

« Allô ? » a-t-elle répondu. Sa voix, distante, ne m'était pas familière.

« Maman ? ai-je demandé. Est-ce que je peux rentrer à la maison ? »

***

Depuis que j'ai quitté le monde des souvenirs, je passe mon temps à me reconstruire et je tente de pardonner à Quimbly. J'apprends à faire le tri dans ma mémoire. Je me rappelle la mort de mes parents, je me revois en adolescent enragé, à fumer des cigarettes dans les Rocheuses après leur enterrement. Puis j'entends le plancher grincer au-dessus de ma tête, ma mère dans la cuisine, et mon père tousser avant qu'il ne claque la porte, puis je me souviens que je n'ai jamais vécu dans le Colorado mais que j'ai grandi à Brooklyn. Je vis de nouveau dans le sous-sol de mes parents, comme quand j'étais adolescent, et je n'ai jamais fumé de cigarettes, me contentant de passer mes heures éveillées à programmer des ordinateurs dans la pénombre souterraine.

J'ai trouvé un travail dans un café du coin, où j'aide à choisir les œuvres accrochées au mur et où je sers des *lattes* aux gosses qui ont colonisé cet avant-poste de New York. Je travaille aussi à ma lettre pour Cynthia. Je m'assieds, stylo à la main, en essayant de me souvenir de ce que ça fait d'être amoureux. *Tu me manques*, j'écris. *Je vais mieux maintenant. Je veux que nous créions de vrais souvenirs ensemble.*

Quimbly m'a sauvé, il n'y a aucun doute là-dessus. Si je n'étais pas tombé amoureux de Cynthia, elle n'aurait jamais pu me quitter ; si elle ne m'avait jamais quitté, je n'aurais jamais arrêté de projeter. Mais c'était tout à fait typique de Quimbly que même ses actes de bonté soient sadiques. C'est quand j'eus terminé ma lettre que j'ai enfin compris quel avait vraiment été son cadeau de départ. Après avoir scellé mes pages dans une enveloppe, j'ai saisi mon stylo pour écrire l'adresse de Cynthia, mais je n'avais pas la moindre idée d'où elle vivait. Chaque souvenir que j'avais d'elle impliquait mon appartement, le bistro, ou une marche dans les rues en hiver. N'étais-je jamais allé dans son appartement ? Puis, avant même de pouvoir m'arrêter, j'ai compris que j'avais trouvé la limite. La lumière s'est répandue au travers des fissures, là où les histoires sur sa famille auraient dû se trouver. Elle s'est déversée du couloir de mon ancien appartement, qui n'avait jamais été propre, mais était au contraire un sous-sol sombre empli d'emballages de repas à emporter, avec son lit pas fait. Le bistro où nous mangions n'avait jamais eu de nom ; le chinois où nous commandions n'avait pas de *fortune cookies*. Et pourtant, tous les autres détails avaient été placés avec expertise par Quimbly, chaque souvenir lié les uns aux autres pour former une vie qui n'avait jamais eu lieu. Je suis resté assis dans ce café, la lumière tremblotant derrière mes paupières, et j'ai senti mon cœur faire le grand saut depuis les limites du monde.

L'amour laisse des cicatrices sur les souvenirs, même s'il n'a jamais rien eu de réel. Quand je marche dans la rue, je me dis : nous avons parcouru ces rues ensemble, elle me touchait le bras comme ça, puis la douleur du vide blanc s'installe. Personne ne peut oublier ses souvenirs ; on ne peut qu'essayer de les ignorer. Dernièrement, j'ai fait le tri dans mes vieux souvenirs, trouvant les limites les unes après les autres. Je ne suis jamais allé en France ou à Tokyo, je n'ai jamais vu les séquoias de Californie ou nagé dans les mers des Caraïbes, et je n'ai jamais fait l'amour à Cynthia. Mais peu importe, je continue de lui écrire. Je lui dis que je me rappelle sa peau contre la mienne quand nous dormions, la lueur dans son regard quand je lui ouvrais la porte de mon appartement, et le son de sa voix, quand elle me répétait encore et toujours qu'elle m'aimait.

HEARTLAND

Mon fils s'en sort admirablement bien durant les phases éliminatoires. Puis il atteint le quiz et je le vois se décomposer. Son petit visage se chiffonne, comme c'est le cas à proximité d'un chien qui aboie, et il commence à buzzer au petit bonheur la chance, sans même écouter les questions. L'espace d'un instant, j'ai envie d'enfouir mon visage dans mes mains, je suis sur le point de le faire, mais je prends conscience que ce serait moi, et non l'un des idiots habituels, qui pleurerais à la télé. Je me redresse donc et garde le regard rivé sur Sam, essayant de l'encourager alors que je l'observe perdre dix mille dollars.

Une fois l'émission terminée, il faut signer des papiers et serrer des mains avant de rentrer à la maison. Sam est sanglé dans son rehausseur, un jeu *Scaredy Cat : Home Version* posé sur les genoux. Il fait nuit maintenant. Il n'est que dix-huit heures, mais la lumière qui baigne l'Indiana en cette fin de mois d'octobre a disparu depuis bien longtemps. J'ai les deux mains sur le volant, le regard fixé sur les feux des véhicules en face et l'obscurité des champs argileux qui nous entourent.

Sam était un beau bébé, ce qui nous a aidés à décrocher des publicités pour des couches, mais depuis ses sept ans, c'est devenu un enfant normal. Le jeu *Scaredy Cat* était sa seule occasion de percer. Le gagnant se retrouve toujours dans une pub à la télé, et il apparaît même parfois sur KidMTV. C'est comme ça que Mindy Sands s'est fait connaître. Mais ça n'arrivera jamais à Sam. Il ne sait même pas jouer d'un instrument.

Sam n'a rien dit de tout le trajet du retour. Il sait quand je suis contrarié. Il se décide finalement à parler, et sa voix fluette me parvient de la banquette arrière : « Papa, tu es fâché ?

— Non, je réponds.

— Je pensais connaître les réponses.

— Oui, je sais, et avant même de pouvoir m'arrêter, j'ajoute : Mais tu dois écouter les questions.

— Je sais. Pardon.

— Enfin, tu n'écoutais même pas les questions. Tu ne faisais que taper sur les boutons.

— J'essayais d'écouter… Je veux dire, je… enfin, je… »

Puis rien d'autre que le silence. Je regarde dans mon rétroviseur et je

vois Sam, les yeux tournés vers la fenêtre, des larmes coulant le long de ses joues. « Ce n'est pas grave », je dis. Mais c'est trop tard. L'obscurité qui recouvre la banquette arrière n'est éclairée que par les faisceaux des lampadaires de la rue. Durant ces illuminations passagères, je constate qu'il continue à regarder dehors et à pleurer.

Je laisse échapper un long soupir. « Ce n'est pas grave, Sam, je répète. Tu as fait de ton mieux. » Puis j'active mon clignotant et emprunte la sortie, afin de trouver un endroit où m'arrêter et le prendre dans mes bras.

***

À la maison, Cara n'a pas encore commencé à préparer le dîner. Elle a couché Laurie dans son berceau, où elle mâchonne les coins de mon vieil iPhone. Cara est devant l'ordinateur, elle publie des photos de nos meubles et de vieux jouets de Sam pour les vendre aux enchères en ligne. « Hé, fait-elle en ouvrant son flux d'informations quand Sam se précipite dans la pièce. Je t'ai vu à la télé, petit bonhomme.

— Je suis désolé, répond Sam.

— Pas besoin de t'excuser, tu as été génial. Est-ce que c'était dégoûtant de manger des vers de terre ? »

Sam sourit : « Un peu. C'était comme des spaghettis qui gigotent.

— Beurk ! » répond-elle en fronçant le nez et en lui faisant un gros câlin. Par-dessus son épaule, elle articule sans un bruit : *L'autre pièce*.

« Allez, Sam, allons faire des vidéos comiques maison », je lance, afin que Cara puisse terminer de mettre ses photos en ligne.

« OK », dit Sam.

On filme quelques gags avec des chutes dans sa chambre : Sam qui se redresse sur les orteils pour essayer d'activer l'interrupteur, puis tombe sur les fesses ; Sam qui saute sur le lit avant de basculer par-dessus bord. Des vidéos correctes mais qui ne seront jamais sélectionnées. Pour le récompenser, je le laisse jouer au VirtuCube.

Cara est toujours devant l'ordinateur quand j'entre dans le salon.

« On mange ? je demande.

— Laurie vient *juste* d'arrêter de pleurer et je lui ai donné la tétée toute la dernière heure. Commandons plutôt une pizza. »

Je sens la vague familière de l'irritation se diffuser sous ma peau. « J'espérais que tu cuisinerais quelque chose.

— Ouais, et moi j'espérais que tu préparerais mieux Sam que ça au

quiz.

— Oh merci ! La compassion, c'est vraiment inné chez toi ? » Je vais dans la cuisine pour prendre une bière. Cara s'est levée de sa chaise pour me suivre. J'ouvre le frigo et en sors une Corona.

« Je croyais que tu allais arrêter. »

C'était le marché. Elle devait arrêter le café, et moi l'alcool. J'ouvre la bouteille à l'aide d'un briquet et jette la capsule dans la poubelle sous l'évier, où on garde notre seau à compost. Une nuée de mouches du vinaigre s'agite dans l'obscurité remplie d'éponges et de tampons à récurer Brillo. « Est-ce que tu peux au moins sortir le compost ? » je demande.

Laurie se met à pleurer dans la pièce voisine. Cara me fixe. « C'est ton tour.

— Très bien, je vais la sortir, elle *et* le compost. »

Je pose ma bière sur le comptoir et soulève Laurie de son berceau. Je la tourne afin qu'elle puisse me faire face, puis je m'accroupis pour saisir le seau. Elle se remet à pleurer.

« Donne-moi-la, dit Cara.

— C'est bon, je la tiens.

— Elle n'aime pas la manière dont tu la portes. Donne-la-moi. » Cara passe ses mains autour de Laurie et me l'enlève. Je me retrouve avec le seau de compost et les mouches. Je sors avec les déchets et claque la porte derrière moi.

Ce qu'il reste de notre jardin est un vrai bazar à cause de la pluie d'hier. Depuis qu'on a vendu la couche de terre supérieure, l'argile rend la marche périlleuse. C'est la même chose pour tous les jardins du voisinage. J'enfile des bottes et descends les marches installées à la va-vite par Heartland Gardens quand ils ont emporté notre sol ; puis je peine à traverser l'argile glissante pour atteindre le coin de notre jardin où l'on essaie de reconstituer de la terre. Des peaux de bananes, du marc de café et des légumes moisis s'entassent dans cette pile de compost délimitée par un fil. À ce rythme, nous pourrons profiter d'un terreau utilisable d'ici une dizaine d'années.

J'entends encore Laurie hurler à l'intérieur. Elle ne fait que ça depuis qu'elle est venue au monde. Laurie est née avec un strabisme. Une petite opération corrective aurait réparé ça, sauf qu'une petite opération, quand on n'a pas d'assurance, ça signifie pas d'opération du tout. Ce qui veut dire : pas de publicité pour bébés pour Laurie.

Je m'accroupis près du compost et lève la tête vers le ciel, obscurci par

des nuages gris. On dirait qu'il pleut tous les jours maintenant. Quand j'étais gosse, on avait ces longs et sublimes étés, en Indiana. Désormais, on n'a plus que ces longs automnes pluvieux… toute l'année. Et en l'absence de terre, nos jardins se transforment à chaque fois en fosses argileuses. L'argile s'écoule dans les rues, où elle se fige entre deux ondées jusqu'à ce que la ville vienne passer le karcher pour dégager la boue dans les égouts. J'arrête mon regard sur les fils téléphoniques et électriques qui traversent notre coin de ciel. J'ai l'impression que le monde entier s'écroule autour de moi.

Cara est en train de faire téter Laurie quand je rentre. Je me penche par-dessus la chaise et l'embrasse. « Je suis désolé, je dis. Je ne sais juste pas ce qu'on va bien pouvoir faire.

— Je sais », répond-elle. Sa peau sent l'abricot, une odeur familière que j'avais réussi à oublier, et pendant un moment je retrouve une certaine proximité avec elle. « Tu as pensé à sortir le recyclable ? » demande-t-elle.

L'instant est passé. Je me force à ne rien répondre. Je ne peux pas réagir autrement qu'en trou du cul, ce qui va l'énerver, Sam nous verra nous disputer, et on se sentira tous misérables. Pas ce soir. Je sors mon portefeuille et pose un billet de vingt dollars près de l'ordinateur.

« C'est pour quoi ?

— Pour la pizza pour toi et Sam.

— Hein ? » fait-elle en me regardant.

Je vais dans la cuisine, où je termine ce qu'il me reste de bière. Puis je jette la bouteille vide dans la poubelle de recyclage, qui déborde de flacons de liquide vaisselle biodégradable et de boîtes de haricots vides. « Je sors, j'explique.

— *Tu sors ?* Je me suis occupée toute la journée de Laurie.

— Pardon, mais j'ai besoin de me retrouver seul. » Je passe devant elle avec le recyclable, traversant le salon pour atteindre la porte.

« Et moi ? Tu te dis jamais que moi aussi j'ai besoin d'une pause ? »

J'ai déjà franchi la porte et la ferme derrière moi. Quand j'arrive sur le trottoir, j'imagine qu'elle est à la porte à me crier dessus, comme ça le voisinage tout entier pourra en profiter. Non pas que ce soit important. La plupart des maisons sont vides depuis des années. Les seules habitations avec un infime signe de vie sont celles tout au fond de l'impasse, là où les poubelles de recyclage bleues ont été installées dans la boue. Mais Cara ne se montre pas. Elle ne sort pas le temps que je sépare le carton du plastique, le temps que j'entre dans la voiture et la

verrouille, et pas non plus lorsque je recule dans la voie du garage et que je m'en vais.

***

The Shovel se trouve sur la 37, juste au nord de Martinsville. L'intérieur a été aménagé pour ressembler à un cabanon, une touche vraiment ironique pour la plupart d'entre nous qui n'avons plus de jardin. Sur les murs sont accrochés de faux sacs de terre de rempotage, des pelles, des binettes, du grillage pour la basse-cour, et des pots en terra-cotta maculés de terre. Jim est assis au bar, il m'attend avec un pichet de stout. C'est le seul ami qui me reste de mon ancien boulot.

« Rude soirée, hein ? me dit-il, en remplissant une pinte et en la poussant jusqu'à moi.

— À chaque fois que je pense à arrêter de boire, les disputes reprennent. On ne fait plus rien d'autre : on se dispute, on baise, on se rabiboche et c'est reparti pour un tour.

— Au moins tu baises, constate Jim en levant son verre. Trinquons à arrêter de boire. »

Nous entrechoquons nos verres et buvons une gorgée. Je sens le goût prononcé et familier de l'alcool sur ma langue, la douceur de mélasse de la bière brune. *Dream Girls* passe sur l'écran plat du bar. L'une des femmes mal fagotées a subi une opération de chirurgie réparatrice pour ressembler comme deux gouttes d'eau à la star de cinéma préférée de son mari.

« Je sais juste pas ce qui cloche chez nous, je reprends. On était bien ensemble, avant. Maintenant, on dirait qu'on est même plus un couple. Quand je rentre à la maison, je veux juste passer du temps avec elle, et elle se contente de me donner le bébé. Elle me voit comme un trou du cul. J'en suis peut-être un. Dis-moi la vérité : je suis un trou du cul, non ?

— Mais non, me répond Jim en prenant une nouvelle gorgée de bière. T'as juste besoin d'un boulot. Et il faut que t'apprennes à ravaler ta fierté. »

C'est vrai. L'une des choses que j'apprécie chez Jim, c'est qu'il ne fait pas dans le sentiment. Je réfléchis trop. Jim, lui, regarde des émissions comme *Dream Girls* et il n'a rien à foutre de rien.

« Comment ça va au boulot ? je demande. Toujours la même équipe ?

— Plus ou moins. Le gamin embauché pour te remplacer s'est fait virer hier. Larry l'a pincé en train de voler de la terre. Son coffre en était

rempli.

— C'est idiot de perdre son boulot comme ça, je commente, avant de me rendre compte qu'on pense tous les deux la même chose. Tu sais, je ne faisais que défendre ma famille.

— Arrête, commence Jim, en baissant les yeux vers son verre. C'est de l'histoire ancienne.

— Qu'est-ce que tu aurais fait, toi ? Tu aurais simplement souri et encaissé ?

— Je sais pas comment j'aurais réagi, mais ce qui est sûr, c'est que j'aurais pas cogné le patron », fait Jim. Puis il reporte son attention sur la télévision. À l'écran, le mari roule des pelles à sa femme reconstruite.

La réponse de Jim est plus ou moins similaire à celle que m'avait donnée Cara quand je lui avais raconté ce qu'il s'était passé. On avait eu un problème de voiture ce jour-là ; Cara en avait besoin et m'avait donc déposé au travail. Sam et Laurie étaient sur la banquette arrière. Larry se trouvait devant le magasin, il mettait les pelouses d'exposition en place, et il avait vu Laurie. Alors que j'entrais pour commencer la journée, il avait sorti une blague : « Je crois que ton bébé m'a regardé de travers.

— Je te demande pardon ? j'avais lancé d'un ton un peu agressif, en me tournant pour lui faire face de l'autre côté du carré de pelouse.

— Attention, ne me regarde pas comme ça, toi aussi », avait-il répondu. C'est là que je l'avais frappé. Il n'y avait rien de conscient dans ma réaction, juste cette vague de chaleur et une trace verte sous mes pieds. Puis il s'était retrouvé allongé de tout son long, et moi, j'étais au-dessus de lui à lui enfoncer mon poing dans le visage. Jim avait dit que j'avais eu de la chance de n'avoir perdu que mon travail. Cara m'avait traité d'idiot fini. Ce qui devait être vrai, j'imagine, vu qu'on avait déjà des retards de paiement sur notre deuxième prêt immobilier. Mais bon, c'était l'une des rares choses que j'avais faites ces dernières années qui me faisait toujours autant plaisir.

« Tu crois que je pourrais refaire des livraisons ? je demande.

— Même pas en rêve. Tu es blacklisté de Fort Wayne à Bedford.

— Mais ça fait plus d'un an.

— Personne n'a oublié. Le seul moyen que tu as pour retrouver un boulot dans l'installation de jardin, c'est de déménager.

— Et comment est-ce que je peux faire ça ? Je ne pourrai jamais vendre notre maison avec le marché actuel. On a de la chance de pouvoir encore vivre dedans. T'as vu le centre d'Indy, c'est rempli de tentes.

— C'est bien ce que je te dis : *déménage*. Abandonne tout. Repars de zéro.

— Mais déménager où ? Dans le Michigan ? L'Illinois ? Ce ne sont que des couches d'argile. » Jim ne répond rien. « Tu sais, j'ai bien cru qu'on allait percer aujourd'hui. Sam a participé à…

— Ouais, Fran m'a dit ce qui s'est passé, me coupe-t-il. Je suis désolé. Tiens, je vais te resservir. » Jim vide ce qu'il reste du pichet dans mon verre. « Tu sais, il y a encore quelques boulots dans le Kentucky, il leur reste des lopins de terre là-bas. Il y a encore un peu de vert en Amérique du Sud, y a des endroits au Brésil…

— Non, le Brésil, c'est fini.

— Alors, essaie quelque chose d'autre, change de carrière.

— Et pour faire quoi ? Personne embauche. Est-ce que tu te rends compte comme la liste est longue pour avoir un boulot, même *ici* ? » je dis, en tapant sur le bar.

Au mur, *Dream Girls* est terminé et les actualités ont débuté. Neuf centième jour de la marée noire. Il y a une photo de l'océan Pacifique, sombre comme la terre, suivie de photos de vagues d'obsidienne venant s'écraser contre le littoral de Californie. Hawaï est en flammes. Un porte-parole d'une entreprise est debout sur un cargo et annonce qu'ils pensent pouvoir obturer le puits sous-marin d'ici à juillet de l'année prochaine.

« Bon Dieu, je lance. C'est vraiment la fin, hein ?

— Mais nan, répond Jim. Tout le monde dit que la fin du monde est arrivée depuis des années. Mais il est toujours là.

— D'accord, mais regarde ça. » Je montre l'écran de mon verre. « Il y a plus de terre, il y aura bientôt plus d'eau. Le Nord-Est n'a même plus accès à une eau potable convenable. On est fichus.

— Tu dis ça parce que t'es au fond du trou. Ça va pour Fran et moi. Ça va encore pour plein de gens.

— Ouais, bah nous, ça va pas », je rajoute, en contemplant ce qui reste de ma pinte. L'alcool commence à faire effet, je m'enfonce encore davantage. J'ai l'impression que mon cerveau est rempli de boue. « Je pense qu'on va perdre la maison d'ici Noël. » Au mur, ils diffusent des photos des tremblements de terre au Chili, suivies des dernières inondations au Japon. Je prends une longue gorgée de bière.

« Écoute, dit Jim, Fran et moi étions dans une mauvaise passe le printemps dernier. Rien de trop grave, mais les portables, Internet, le câble, le GPS 24 heures/24, 7 jours/7, les paris en ligne, tout ça finit par

s'accumuler… » Il prend une gorgée de bière et reprend à voix basse : « Tu sais, vous avez de beaux gamins. De très beaux gamins. Vous avez jamais pensé à mettre des photos en ligne ? »

Je grimace comme si ma boisson était soudainement rance.

« Me regarde pas avec cet air », dit Jim.

Je vide ma pinte, la pose sur le comptoir et me tourne vers Jim, le regardant droit dans les yeux. « Mais putain, je ne vais jamais vendre des photos de mes gosses pour du porno.

— Je parle pas de porno, mais de photos d'eux dans la baignoire, ou Cara changeant une couche. Des trucs soft, limite des photos de famille. C'est trois fois rien. Écoute, ce n'était pas mon premier choix non plus, mais je connais un type – c'est strictement confidentiel –, tu lui envoies les pièces jointes par e-mail et il t'expédie un chèque. Tu n'as pas besoin d'avoir de contacts avec ses clients. Deux cents pour une vue de face d'un garçon complètement nu, trois cents pour une fille. Si tu arrives à les photographier ensemble, il te donnera sûrement six cents.

— Pas question de laisser des photos de mes gosses dans la nature.

— Mais ça fait du mal à qui ? Des pervers sont prêts à payer, et alors ? C'est beaucoup d'argent pour quelques clichés. C'est sûr, personne n'a envie de le faire, moi, je voulais pas, mais ça nous a permis de traverser cette mauvaise passe. Et puis, personne ne verra les photos à part la personne à qui il les vend. Et j'ajouterai en plus que le marché sera inondé avant même que tu t'en aperçoives. D'ici un an, ces photos seront enfouies au fin fond d'Internet. Tu as besoin d'argent, et ils en ont.

— Ça ne m'intéresse pas.

— Très bien. Ça t'intéresse pas maintenant, mais laisse-moi au moins te donner son adresse e-mail, au cas où tu changerais d'avis. » Jim inscrit l'adresse sur une serviette en papier et me la glisse dans la poche.

« Je vais la jeter, je lui affirme.

— Tu fais ce que tu veux, répond Jim. Mais moi, je vais nous commander un autre pichet. » Ce qui est très gentil de sa part, et même si je devrais contribuer, je me contente de hocher la tête en le remerciant.

***

Je ne suis vraiment pas en état de conduire, c'est pour ça que je prends la vieille route pour rentrer, l'ancienne 37. Je suis seul dans la nuit à rouler sur cette voie rapide à l'abandon, et je regarde les faisceaux de ma voiture balayer les terres et les grands fossés. Il y a vingt ans, tout ça

c'était des champs de maïs ; le sol de l'Indiana était si riche que, quoi qu'on y ait planté, ça poussait. Puis des entreprises sont venues chercher la terre, puis l'argile et enfin la roche-mère. Il ne reste plus que ces fossés, abandonnés et en voie d'affaissement. Ils ont parlé pendant un temps de remplir les canyons d'eau, de faire une sorte de deuxième région des Grands Lacs – des bassins privés sur lesquels les riches pourraient faire flotter leurs bateaux à voile et où leurs enfants pourraient faire du jet-ski. Puis les riches sont passés à autre chose, loin de cette étendue infinie de roche à nu et de terre morte. Peut-être que d'ici des années, quand on ne sera plus là, une créature s'approchera de ces canyons et regardera dans l'abysse, ignorant totalement qu'il y ait un jour eu des champs de maïs ici.

La pluie reprend. Les gouttes s'écrasent contre mon pare-brise et rendent la route boueuse. À un moment, la boue devient tellement épaisse que les essuie-glaces n'arrivent plus à la dégager, et je dois me mettre sur le bas-côté. Je me gare à proximité de la haute barrière en chaînons qui sépare la route d'État des fossés. J'ouvre le coffre et sors la raclette. La sensation de la pluie contre ma peau est agréable, elle me dégrise, alors je prends mon temps. Je passe la lame en caoutchouc sur le verre avant de projeter la boue sur la route. De l'autre côté des fossés, toutes les maisons saisies sont abandonnées. Les cavités vides où se trouvaient avant les jardins, arrachés comme des dents, sont remplies d'eau de pluie. C'est plutôt beau dans l'obscurité, comme si le quartier entier flottait. L'aube va bientôt arriver et tout redeviendra laid, mais à cet instant, une sorte d'éclat étrange recouvre le monde. Peut-être que tout va bien se passer, je me dis. La terre s'en remettra ; ce ne sera jamais vraiment la fin du monde. Peut-être qu'il redeviendra vert un jour. Je replace la raclette dans le coffre et reprends la route de la maison.

Il y a une histoire que j'aimerais raconter à mes enfants. Un garçon rencontre une fille et ils tombent amoureux. Ils ont tous les deux de bons emplois et gagnent assez d'argent pour acheter une belle maison avec des hectares de terre. Il y a des arbres anciens sur leur propriété, des pommiers et des poiriers, des cerisiers et des pruniers, des buissons de myrtilles et des vignes. À la fin de l'automne, l'herbe devient collante à cause de la chair des fruits mûrs qui y tombent, et des abeilles butinent les noyaux qui fermentent. La famille prépare des tartes, et les doigts des enfants sont tachés par les myrtilles, une teinte légèrement violacée que même leur bain du soir n'arrive pas à effacer. Dans cette maison, les parents s'aiment. Les enfants les voient même parfois s'embrasser et ils

sont gênés. Ce sont de gentils enfants, en bonne santé et heureux. Ils font du vélo avec leurs amis ; ils grandissent, tombent amoureux, et ont des enfants à leur tour, avec qui ils reviennent sur cette terre. Et la nuit, quand la lune se lève, toute ronde, au-dessus de leur maison, la famille s'endort au son des stridulations des criquets dans les hautes herbes.

Dans cette histoire, il n'y a pas de voiture qui entre dans l'allée à quatre heures du matin, pas de père titubant jusqu'à la porte en s'efforçant de trouver ses clefs. Dans cette histoire, quand le père entre dans la chambre de son fils pour s'assurer qu'il dort, il embrasse le front du jeune garçon et remonte la couverture jusqu'à son menton, sans jamais envisager, ne serait-ce qu'un instant, de la tirer plus bas que son torse, ce torse qui se soulève et s'affaisse à chaque respiration, dans lequel est enfoui un cœur qui aime son père et qui lui fait confiance pour le protéger des monstres de ce monde.

EXTRAITS DU DICTIONNAIRE AUTORISÉ DU NOUVEAU MONDE

Puce cérébrale *n.* Données inutiles envoyées au travers d'une interface Cerveau/Web, dont l'objectif premier est la dissémination d'informations sur un produit.

> **12 octobre 2036** Glade Dunning, *Cyberspeak* [post sur think-the-stream], http://www.thinkthestream.com/blog/2036/10/12 : Les Cerveautwittos ont commencé à arriver de Podmarket Promos le samedi après-midi. J'ai été le premier à recevoir des réclamations, mais nous avons rapidement tous été touchés. Il semblait que notre dernière *puce cérébrale* avait mordu et n'était pas prête à lâcher quoi que ce soit – c'était une promotion particulièrement virale que Quimbly avait imaginée pour les BellyBurners, qui se projetait dans le quadrant occipital droit sous la paupière, gênant la vision de quiconque et faisant en sorte qu'il soit impossible de simplement cligner pour s'en débarrasser l'œil.
>
> **1er février 2037** javinflav sur Scooberwatch, http://scooberwatch.com/2037/brainflea-promoz-newzshizzle/#comment-19837 : Même dans le cas des DEI [données extra-invasives] comme celles poussées par Podmarket, le problème des puces cérébrales est qu'elles s'accrochent essentiellement à la rétine et n'envahissent pas l'œil plus en profondeur. Si les puces cérébrales ne parviennent pas à implanter des sondes neurales plus profondes et à laisser une quelconque présence oculaire, les gens vont simplement débarrasser leurs mémoires des FCR [fichiers cérébraux rapides] (contrairement aux Strings-Neuronaux, qui s'accrochent aux récepteurs spinaux, se référer à Wildgirlz SN#1a-5). Cela représente une grande perte d'œilespace pour une petite puce cérébrale qui se retrouve écrasée par un simple clignement d'œil.

Écraser *v.* [« Écrase cette pute », chanson du musicien américain Point-G] **1.** Relation hétérosexuelle durant laquelle la femme se retrouve avec le visage fermement pressé contre une surface (généralement le sol), avec force.

1er février 2033 Point-G, http://www.songlyrics/mushthebitch_0985.php : Si ta meuf joue les salopes, écrase cette pute, écrase cette pute / Et si cette jeune chaudasse veut s'la jouer, écrase cette merde, ouais, écrase cette merde / Je veux voir cette culotte baissée / Je veux te voir déflorée / Alors que j'écrase ta merde, ouais, écrase cette merde.

24 février 2033 *Late Night with Dymon Shields* (transcription) : Dymon Shields : « Point-G, je crois que ce que tout le monde veut savoir, c'est : qu'est-ce que c'est que d'"écraser" ? » Point-G : « Pss, je vais t'écraser là tout de suite [rire]. Sérieux ? En fait, écraser ta nana, c'est quand tu lui mets le visage par terre, tu sais, genre contre un tapis ou le vieux carrelage pourri de sa mère. Tu sais que tu l'as bien écrasée quand tu peux compter les dalles sur sa face quand elle se relève [rire]. »

14 mars 2033 Tommy Tanzotti, *MTV Spring Break Unchained with Tommy Tanzotti* (transcription) : « Wesh bien, wesh bien ? Ohhhh ouais, on traîne avec les meufs les plus chaudes d'Abu Dhabi. Yo, c'est quoi ton nom ? / — Sarah. / — Et tu viens d'où ? / — De l'Ohio. Je vais à la fac à Oberlin. / — Je parie que tu te fais écraser un max à Oberlin. / — Grave. / — Pourquoi tu mettrais pas ton visage par terre pour nous montrer comment tu l'écrases. Ouais, voilà. Écrase-moi ça, bébé, écrase ça. »

2. Mettre quelqu'un dans l'embarras en public par effet de domination ou de dégradation, souvent dans un contexte professionnel.

18 juin 2034 Larry Spence, *Business Week* : « Quand on parle de saisie, on utilisera souvent le terme "écrasement". Au bureau, il n'est pas rare d'entendre des phrases du genre : "Tu aurais dû voir comme j'ai écrasé les Johnson aujourd'hui, le mari avait le visage par terre, sa femme pleurait." »

Fleur d'oranger *n.* [*THRRADS* 4.b. « Une bombe hautement explosive à usage spécifique occasionnant d'incroyables dégâts. » 2034] Bombe conventionnelle de grande taille et de grande puissance lâchée depuis un ACVI [appareil contrôlé par VirtuCube].

15 octobre 2035 Tim Penicaud, *Military Journal VII,* http://

globalsecurity.org/military/mil-0475-usmco.html, SUPPORT TACTIQUE POUR ZONE « MANTE RELIGIEUSE » : La bombe KLMT-8, qui calcine les cibles avec une déflagration de poudre de phosphore blanc atteignant des températures de 6 700 °C, a été employée contre la Turquie. Cette bombe, également connue sous le nom de « fleur d'oranger », est capable de « liquider des zones de forte densité de population ». Depuis les airs, chaque bombe compose un motif blanc en forme d'étoile qui ressemble à ladite fleur.

1er août 2036 Sergent Nicholas Wobido, *ArmySpeak* : « Essayez de dire à mes gars qu'on a actuellement des difficultés financières. Les hommes qui ont servi à mes côtés ont été cramés par des fleurs d'oranger, et c'est tout ce que nous recevons pour notre service ? Je ne sais pas ce qui se passe à Washington, mais c'est évident que nous n'avons plus de couverture médicale à cause de ça [la Loi sur la convalescence en temps de guerre]. »

17 octobre 2036 Tyler Studds, *Entertainment Weekly* : Le tournage de la comédie *L'Appel du devoir* s'est inopinément interrompu dans la capitale Ankara hier après qu'une fleur d'oranger a explosé un peu trop près. Les retombées de la bombe ont secoué jusqu'au réalisateur indépendant d'ordinaire calme, qui, debout dans son bermuda, a appelé les fonctionnaires locaux. « J'aimerais parfois qu'ils se rappellent qu'on tourne ici », a-t-il commenté pour les reporters.

tog, TOG, togging [de *t*herapy *o*n the *g*o, littéralement, thérapie à emporter ; aussi thérapie+jogging] *v.* également *n.* Pratique reposant sur les PTOI [programmes thérapeutiques d'Oreille interne] dans l'espace public, souvent en compagnie d'autrui ou lors d'interactions sociales (repas, marches, conversations).

20 mars 2038 Abercrombie Jones, *Modern Business* : La récente fusion d'Oreille interne et AT&T est une bonne nouvelle à la fois pour les actionnaires, mais aussi pour les clients. Les études nous indiquent une augmentation de douze pour cent des opérations Oreille interne depuis que la fusion a été annoncée publiquement, et les aéroports et les restaurants sont déjà remplis de clients effectuant leur togging de vive voix entre un appel aux services informatiques et des mojitos. Cependant, même si beaucoup d'utilisateurs attestent de la valeur

intrinsèque du togging, une thérapie sans fil en continu n'équivaut pas nécessairement à une vie équilibrée. Le docteur Peter Christoff, professeur de cybernétique sociale à l'université Johns-Hopkins, remarque même : « Trop de togging peut mener à une certaine myopie sociale. Nous avons relevé les exemples suivants : une mère faisant des recherches togging sur la parentalité pendant que ses enfants sont en pleurs, un rendez-vous galant qui s'excuse pour togger des astuces romantiques. Je pense que nous allons constater une augmentation générale du togging dans un avenir proche. »

toggeur *n.* Personne se reposant sur les PTOI en public.

1er mai 2038 Mme Kathy McGee, *Kathy'sFunPage,* http://www.kathysfunpage.com/21994 : Bon, j'imagine que, tout comme moi, vous en avez marre du togging. Hier, encore (!), j'ai failli flirter avec l'un de ces toggeurs – en plus, il était vraiment mignon, avec son casque en kevlar Sacchi & Tucchi. Je l'ai entendu dire : « J'ai beaucoup de difficultés à savoir quoi dire aux femmes. » Je me suis donc tournée vers lui et j'ai répondu : « Pourquoi ne pas commencer par "bonjour" », mais il ne me prêtait aucune attention ; il faisait son togging comme si de rien n'était. Rah ! Quand aurons-nous des hommes qui ne ressentent pas le besoin d'être en thérapie 24 heures/24, 7 jours/7 !?

20 décembre 2038 Aquiles LaGrave, *The Guardian* (Londres) : Bonne nouvelle pour tous ceux qui souffrent de fatigue liée au togging, c'est tout nouveau : www.toggerhealing.com est un réseau social en ligne au travers duquel les toggeurs chroniques pourront se mettre en lien avec d'autres toggeurs afin de recevoir un soutien thérapeutique depuis une communauté de togging virtuelle.

Équipement urbain *n.* **1.** Matériaux abandonnés employés afin d'améliorer la sécurité d'un uniforme militaire (voir **ordurevêtement** « ATNW » AS 80[2035] : 311-12).

1er novembre 2035 Mitsubishi Mikado, *The Philadelphia Reporter* : Le sénateur républicain Ed Brendell a émis des objections quant à la loi Geary, affirmant que les 187 millions de dollars proposés pour des protections anti-phosphore seraient mieux investis dans l'augmentation de l'arsenal de fleurs d'oranger et d'autres

équipements militaires. « Il est inutile d'améliorer l'équipement de protection, a affirmé Brendell. Les gars [les soldats] savent comment utiliser les matériaux disponibles pour se protéger. Ils appellent ça faire de l'*équipement urbain*. »

4 janvier 2036 Nécrologie, *Columbus Informer* : La famille du sergent David Brown, 19 ans, originaire de Gahanna, a appris qu'il était mort mercredi lorsqu'une fleur d'oranger qui n'avait pas été désamorcée a été utilisée contre les forces américaines aux environs d'Istanbul. Ses parents affirment que sa mort aurait pu être évitée. « Vous ne pouvez pas vous attendre à ce que l'équipement urbain protège nos enfants du genre de bombes utilisées là-bas », a déclaré son père.

2. Habillement civil modifié par l'adjonction d'équipement de protection policier ou militaire.

4 mai 2036 *HipHopJunkyz* : Point-G est certainement le plus stylé, vous avez remarqué son dernier équipement urbain ? Ceux qui ont assisté à sa tournée *DeathStarGangsta* l'ont vu porter sa veste pare-balles M.O.L.L.E. II et ses lunettes de combat Green Phantom (disponibles sur www.downtoparty.com).

14 août 2036 Sandy Sheener, *V Women's Style* : Sacchi & Tucchi a sorti une nouvelle collection automne d'équipement urbain à Copenhague durant la *fashion week* du mois dernier. Bianca portait une combinaison en matériaux de réemploi complète avec respirateur et gants, et Kate Swiss a époustouflé le public en présentant la dernière ligne de S&T, Phosphore Blanc.

Clin d'œil, cligner de l'œil, cligner *v.* [de *Cligneur* : site d'interface Cerveau/Web créé en 2037 par l'étudiant du MIT Jeremiah Jones, initialement connu sous le nom de *Cligneursocial*] Inclure ou exclure des personnes de votre champ de vision ou d'audition grâce à la technologie Cligneur *Blue-Eye*®.

1er décembre 2037 Axe Brockman, *StudentSpeak*, Harvard University Press : « On l'utilise durant les fêtes, vous voyez, pour trouver nos amis. Vous activez Cligneur, et d'un coup tout le monde se tait et disparaît, de sorte que je retrouve mes potes. » Comme beaucoup

d'autres étudiants sur tous les campus d'Amérique, Zack intègre par clin d'œil ceux qui partagent ses centres d'intérêt. « C'est un bon moyen de rencontrer des gens, explique-t-il. Disons que je veux rencontrer une fille qui aime se faire écraser – *boum* –, à partir du moment où elle l'a inscrit dans son profil, je la vois. » Même si les détracteurs affirment que le clignement est un acte antisocial, isolant les utilisateurs dans un champ de préférences restreint, de nombreux étudiants estiment que cela les aide à gagner du temps et de l'espace émotionnel ; d'un clignement, ils peuvent ainsi écarter de leur vision des personnes qui, autrement, auraient révélé leur incompatibilité des semaines plus tard. Traci Hall dit que le clignement lui a permis d'éliminer les regards lubriques indésirables. « Beaucoup de mecs me matent et, avant Cligneur, je devais supporter leurs regards en allant en cours. Maintenant, j'intègre juste le genre de types qui me plaît, et tous les autres deviennent des formes floues. »

23 novembre 2038 Joseph Yoon, *Atlanta Constitution* 1M (LexisNexis) : Conçue pour les délinquants sexuels, la surbrillance rouge par le biais de Cligneur de quiconque ayant un passé criminel pose plusieurs problèmes éthiques. Prenons le cas de Joshua Martin : son délit mineur pour avoir piraté des téléchargements d'Oreille interne lui a valu d'être coloré en rouge pendant quatre années. « Tous ceux qui clignent voient mon corps rouge et changent de trottoir », explique Martin. Il affirme subir une isolation virtuelle à cause de Cligneur.

ADMA *n.* [d'après ADM (armes de destruction massive) + MDMA (voir Ecstasy)] Méthamphétamines en forme d'armes de destruction massive ou nommées d'après certaines d'entre elles.

1er novembre 2038 Jonathan Wolfe, *The Oregonian* [Portland, OR] : Un raid de la police mené cette semaine dans un appartement de Burnside Avenue a permis de découvrir des pilules d'ecstasy en forme de bombes KLMT-8. En outre, plus d'une centaine de sachets de meth étiquetés « phosphore blanc » ont également été découverts. « Nous n'avons pas vraiment de marge, dit le sergent Newman. Nous pouvons détruire ces substances, mais il existe plein d'autres labos et une demande grandissante de la part de gamins en école élémentaire et plus âgés. » Ces drogues, appelées ADMA, sont devenues monnaie courante durant les raves en réalité virtuelle, menant aux décès récents de fêtards de la région de Seattle, qui participaient à une rave seuls chez eux.

Malgré le nombre croissant de décès liés aux ADMA, Bausch & Cartz Pharmaceuticals estime que l'augmentation de drogues à base d'amphétamines trahit un besoin criant de médicaments pour le traitement du TDAH, approuvés par la FDA, pour les préadolescents et les jeunes adultes.

MOKSHA

I.

Selon les rumeurs, il était encore possible de trouver l'illumination au Népal, et pour trois fois rien. Il existait des pièces dérobées dans le dédale des rues de Katmandou dans lesquelles ils vous branchaient, activaient un générateur et déversaient toutes les données nécessaires dans votre cerveau pour quinze mille roupies la session. C'était vrai, avait assuré Jeff de la co-op à Abe, même si le contrôle des passeports pouvait être très chiant en rentrant aux États-Unis.

« Ils ont épinglé mon pote quand on est arrivés à Newark, avait expliqué Jeff, en buvant du maté dans une gourde. Mais c'était écrit sur son visage. Son troisième œil était grand ouvert et il voulait prendre tout le monde dans ses bras. Contente-toi de penser à du porno et tout ira très bien. » Jeff avait tendu une carte de visite chiffonnée à Abe : Namasté Imports. « Va là-bas. »

Donc Abe avait mis de l'argent de côté, acheté son billet, voyagé d'innombrables heures, engourdi par un sommeil loin d'être réparateur et de la nourriture d'avion insipide, pour se retrouver à Katmandou. Mais trouver Namasté Imports s'était avéré impossible. Les rues n'avaient pas de nom et, en levant les yeux, Abe ne pouvait rien discerner d'autre que des fils électriques emmêlés et des lumières clignotant dans le crépuscule. Tout autour de lui, des masses de touristes grouillaient, alourdis par leurs imposants sacs à dos et leurs regards hagards. Et dans tout ce maelstrom s'insérait un bouillonnement permanent de voitures et de mobylettes qui circulaient au travers des passants en les poussant presque, jouant du klaxon, et vociférant de leurs fenêtres, en soulevant des nuages de poussière infinis. Tout cela semblait bien loin de l'illumination.

À vingt-deux heures ce soir-là, les magasins étaient fermés. Abe s'en retourna donc sur le chemin de son hôtel au son de groupes reprenant des chansons des Beatles sur les terrasses des cafés. Quelques maigres adolescents népalais émergèrent de l'obscurité. « Hasch, pollen, sexe ? » lui proposèrent-ils, mais quand Abe leur demanda du Moksha, ils se détournèrent de lui avec nervosité pour se renfoncer dans l'embrasure

des portes. Abe retrouva donc sa chambre d'hôtel, où il s'allongea sur son lit, et commença à se demander si toutes ces histoires n'étaient pas que des conneries, et si Jeff ne l'avait pas lancé dans une quête futile qui venait de lui coûter toutes ses économies.

Mais il s'avéra que le Moksha n'était pas une connerie. La chose avait simplement été dissimulée après que les États-Unis en eurent réprimé la distribution népalaise dans les années vingt. Il y avait des descentes perpétuelles dans les studios de yoga et dans les centres de remise en forme. Ils avaient un jour retrouvé dans un bar à oxygène de Sedona des casques conducteurs branchés à une vieille Sega Genesis. La CIA avait confisqué tout l'équipement et condamné les propriétaires, un couple à dreads et aux cheveux gris, à vie. Quand Abe avait atteint l'âge du lycée, et alors qu'il commençait tout juste à s'intéresser aux expérimentations sur l'illumination, il n'y en avait plus nulle part. Le gouvernement américain avait tordu le cou aux religions orientales. Les classes de méditation transcendantale étaient prises d'assaut, les groupes de taï chi avaient disparu des parcs, et les églises avaient commencé à brûler des textes bouddhistes ésotériques. Le plus proche qu'avait été Abe de trouver un peu d'illumination était quand des terminales, des gosses à problèmes avec un penchant pour Lao Tseu, avaient cannibalisé un vieil iMac et construit un casque conducteur à base d'aluminium. Abe avait alors placé le couvre-chef en alu sur sa tête et fermé les yeux.

Pendant un instant, dans le garage de ce gamin, assis dans un fauteuil de plage en nylon, Abe avait pensé avoir discerné quelque chose. Il avait ressenti une légère lueur derrière ses paupières, floue et chaude, puis son rythme cardiaque s'était accéléré. Le son de l'air conditionné se mettant en marche s'était transformé en une certaine mélodie, puis il avait eu une vision de sa mère lui demandant, comme s'il était encore enfant, s'il voulait qu'elle lui prépare un repas à emporter. De la lumière avait filtré au travers de la fenêtre par-dessus l'évier de la cuisine, et l'espace d'une seconde il avait perçu sa tristesse. Puis quelque chose dans l'installation de fortune avait lâché, recrachant une volute de fumée plastique dans les airs. Les terminales avaient crié « Merde ! » et renversé leur Pepsi sur la machine pour éteindre le feu électrique, et Abe s'était de nouveau retrouvé dans ce garage froid et humide taché d'huile, aussi peu illuminé qu'il l'avait toujours été.

Plus tard cette même nuit, de retour dans la sécurité de sa chambre, Abe s'était dit à quel point il avait été idiot. Le DEA avait des scanners capables de repérer les émissions bioénergétiques des quartiers

résidentiels. Il avait mis sa liberté en danger pour une demi-seconde de vision de sa mère dans la cuisine. Il avait donc secoué la tête, regardé son affiche en lumière noire psychédélique du dalaï-lama, et s'était dit qu'il était vraiment très con.

Et pourtant, il se retrouvait là au Népal, après avoir tout parié sur ce voyage, à s'approcher d'un nouveau magasin pour touristes pour y demander du Moksha. L'échoppe était ratatinée dans une rue étroite à proximité de la place du Durbâr, bien loin des rues de Thamel, où les magasins vendaient des étoles en laine de yack chamarrées et étaient remplis de touristes désespérés à la recherche de drapeaux de prière à bas prix. Là-bas, les propriétaires des magasins répondirent à Abe d'un signe négatif de la tête quand il leur demanda du Moksha, lui proposant d'acheter un tanka à la place. Mais là, devant lui, au milieu des bâtiments qui s'écroulaient, à l'endroit où des enfants jouaient avec des tas de gravats et de briques, se trouvait une petite échoppe. Une vieille femme était assise sur un tabouret, à peine visible entre les sacs cousus et les sébiles.

« *Namasté* », lança Abe. Elle lui répondit en joignant ses paumes. « Moksha ? » demanda-t-il.

Elle le regarda, ses yeux étaient argentés au travers de ses paupières. Pendant longtemps elle ne dit rien, et Abe était sur le point de renoncer quand elle lui demanda : « Combien de temps tu restes au Népal ?

— Trois semaines. » C'était la durée qu'il s'était accordée pour trouver l'illumination.

« Pourquoi chercher le Moksha ? »

C'était la première fois qu'on lui posait la question directement, et Abe prit alors conscience qu'il n'avait pas réellement de réponse à apporter. Elle lui donna l'impression qu'elle était sur le point de le chasser, il se décida donc. « On ne peut pas en trouver en Amérique. »

Elle lui lança un nouveau regard avant de fermer les yeux. « Vingt-cinq mille. »

Jeff de la co-op l'avait préparé au marchandage, qui n'était pas seulement quelque chose à prévoir, mais aussi une forme de courtoisie. « Quinze. »

La vieille secoua la tête. « Pour quinze, tu auras une vision paisible à la place.

— Non, non, je veux le Moksha, reprit Abe. Dix-sept.

— Dix-sept n'est pas assez. Moksha demande trop d'électricité, très cher.

— Ouais, mais mon ami a pu avoir du Moksha pour quinze mille.

— Ce magasin ?

— Eh bien, non, mais…

— Pas la même qualité. Ton ami a trouvé seulement les niveaux les plus bas de l'illumination. Ici c'est l'illumination complète, meilleure qualité.

— Non, mon ami m'a dit qu'il était entièrement illuminé, la contra Abe, même s'il devait bien admettre
que, en dépit de toutes ses paroles sur la *kundalini*, Jeff de la co-op ne semblait pas très illuminé.

— Pour toi : vingt-trois mille. Le meilleur prix. Si je baisse, je perds le Moksha. Viens. » Elle se leva de son tabouret et invita Abe à la suivre à l'arrière du magasin, qui donnait sur une cour, puis ils entrèrent dans un autre bâtiment avant de gravir des escaliers sombres et humides, et de frapper à une porte close au premier étage.

De l'autre côté, il entendit des bruissements et le pépiement distant d'une connexion à bas débit. Puis un gamin aux cheveux en pointes vint ouvrir ; il n'avait pas plus de seize ans et se tenait sur le seuil habillé d'un T-shirt de Bob Marley taché. « Attendre », lança-t-il avant de fermer derrière lui. De nouveaux bruissements ; puis la porte s'ouvrit encore, et un gamin blanc, les yeux bleus brillants, en émergea, comme illuminé par le ravissement. En voyant Abe, il l'enlaça un long moment avant de souffler à son oreille : « Oui, mon frère, oui », et il disparut dans l'escalier.

« Toi, Moksha, suivant », annonça le gamin aux cheveux en pointes.

***

Longtemps avant d'acheter son billet pour le Népal et d'abandonner ses études à sa faculté publique pourrie, il avait rencontré Sandra. Ils se voyaient dans le sous-sol d'un disquaire, lors d'un cours de dharma clandestin organisé par des étudiants renégats en anthropologie. Abe et Sandra buvaient du saké et parlaient de bouddhisme zen jusqu'à ce que le disquaire fasse l'objet d'une descente et que l'université renvoie les leaders pour pratique de méditation en marchant sur le campus. Plus tard ce même hiver, elle lui avait avoué à quel point le Moksha l'effrayait. Son père était devenu accro quand elle était au collège.

« Il ne parlait pas pendant des jours entiers, lui avait-elle confié sous les draps dans le dortoir d'Abe. Il restait assis sur son coussin, branché à

notre vieille Xbox, en murmurant *om mani padme hum*. »

Abe avait alors pris une profonde inspiration et l'avait retenue, avant de dire lentement : « Donc, tu ne veux pas aller au Népal pour te libérer ?

— Mon père n'avait rien de libéré ; il pensait qu'atteindre l'illumination était plus important que sa famille.

— Peut-être qu'il avait transcendé l'attachement. »

Sandra s'était alors levée avant de s'habiller. « C'est ça. Va au Népal ; deviens un trou du cul égoïste comme mon père. Je t'aime, mais à l'évidence ça ne suffit pas. »

Abe s'était contenté de la regarder, se concentrant sur les martèlements de son cœur afin de s'empêcher de dire quoi que ce soit. Après son départ, il s'était consolé en lisant *Le Livre des morts tibétain*. Sandra n'était qu'un fantôme vorace, s'était-il dit, offrant seulement le type d'amour qui piégeait les gens dans le cycle de la renaissance. Quoi qu'il en soit, il n'était pas parvenu à se faire à l'idée qu'il ne se réveillerait certainement plus jamais à ses côtés dans le petit dortoir aux murs en béton de ce campus non illuminé. Ça, et il aurait aussi aimé qu'ils aient au moins couché ensemble avant qu'il ne se mette à parler de libération.

***

« OK, acquiesça le garçon aux cheveux en pointes, tu t'assis là. » Il désigna un coin de la pièce obscure.

La salle était remplie d'ordinateurs portables éventrés, de souris vagabondes et de tout un tas de tours informatiques reliées les unes aux autres par des câbles. Il y avait un fauteuil de coiffure à côté des unités centrales, un vieux modèle des années soixante-dix, et les câbles débouchaient dans le casque chauffant. Dans l'autre coin de la pièce, près des fenêtres opacifiées, deux hommes étaient assis à même le sol à manger du *chal bhat* et à fumer des cigarettes.

« OK, Moksha, ajouta le gamin. Assis. »

Abe hésita. Jusqu'à cet instant, il s'était imaginé ne jamais trouver l'illumination. Face à ce fauteuil de coiffure, il n'était plus si certain d'être prêt. Et si, comme le père de Sandra, il devenait l'un de ces sadhus des temps modernes qui ne mangeaient que de la nourriture crue et ne parlait que de kombucha ? Il demanda s'il devait faire quoi que ce soit pour se préparer. Méditer ? Un exercice de respiration ?

« Non, s'asseoir seulement. On s'occupe de Moksha. »

Abe opina et s'installa dans le fauteuil. Le gamin posa le casque au-dessus de sa tête, se connecta au portable de l'autre côté du fauteuil, et appuya sur « Entrer ».

L'électrochoc du Moksha fut immédiat. Un instant, Abe était assis dans le fauteuil, à regarder deux hommes manger du poulet au curry, en se demandant quel effet l'illumination pouvait bien faire, et le suivant, leurs corps se transformèrent en bandes de lumière. Là où Abe avait vu un espace sombre en pagaille, il lui devint évident que la configuration de ces boîtes informatiques, la pile de bouteilles d'eau en plastique et le foutoir d'ordinateurs portables éventrés constituaient une géométrie sacrée dont le mandala s'étendait bien au-delà de ces murs. La vision d'Abe traversa les briques pour se porter sur la totalité de la ville. Chaque magasin brillait de mille feux grâce à leurs centaines de bouddhas en bronze exposés, et les taxis qui se frayaient un chemin au travers des foules élevèrent leurs refrains de klaxons dans les airs comme des chants d'oiseaux. Il vit les gamins jouer avec les briques, le gosse blanc qui l'avait pris dans ses bras à un coin de rue en train de marchander une couverture en laine de yack, les mots se déversant de sa bouche tels des courants d'air illuminés. Il perçut la lumière de leurs cœurs battre sous leurs peaux alors que dessus, autour, et à l'intérieur d'eux se trouvait une force si lumineuse que la regarder directement vous aveuglait. Il se dit de détourner les yeux, mais c'était trop tard ; son ego limité, qui tentait tant bien que mal de s'accrocher, était d'une bien piètre valeur par rapport à l'illumination de l'infini. Abe tourna ses yeux intérieurs pour observer cette lumière éblouissante, mais il ne resta alors plus rien : plus d'Abe, plus de Katmandou, plus de bouddha ; tous ces noms étaient brûlés dans les flammes, laissant derrière eux une vibration qui ne pouvait être décrite que comme de l'amour.

Abe était persuadé d'avoir trouvé la mort, puis il entendit la voix du gamin au loin : « Voilà, c'est terminé. » Il sentit le casque se soulever de son crâne et se retrouva une nouvelle fois dans la pièce.

« Oh, mon Dieu, souffla-t-il en agrippant le bras du garçon.

— Ouais, OK, au revoir. Client suivant attendre. »

Abe fut alors soulevé sur ses pieds, tenant difficilement debout. Il ressentit un grand besoin d'enlacer le jeune garçon, qui le conduisait déjà à la porte. De l'autre côté se trouvait une fille aux cheveux ébouriffés portant un pantalon de yoga et une douzaine de colliers de perles. Abe perçut la douleur occidentale dans ses yeux, et son cœur s'ouvrit. Il la prit dans ses bras.

« Tout ira bien, murmura-t-il. Il est déjà en toi. Nous l'avons déjà tous en nous. » Il aurait volontiers continué son embrassade, mais il ressentit sa peur et la relâcha donc, avant de descendre l'escalier sombre et humide, ses paumes ouvertes au monde et aux magnifiques rayons du soleil de Katmandou.

II.

L'illumination, s'avéra-t-il, ne durait pas longtemps.

Dès le lendemain matin, Abe pouvait déjà sentir les crochets du saṃsâra le retenir à son lit. Il s'inquiétait de son retour aux États-Unis et de son travail inutile à servir des *lattes* à la co-op. Il commença à ressentir une certaine irritation face aux bruits de Katmandou, à la poussière, à ses vêtements sales, qui puaient la sueur, et à toute cette humidité qui drapait entièrement son corps. Il retourna donc au petit magasin pour payer de nouveau les vingt-trois mille roupies. Il regoûta au Moksha, pour s'effondrer une nouvelle fois le soir venu, comprenant avec terreur qu'à ce rythme-là, il n'aurait pas assez d'argent pour tenir jusqu'à la fin du mois.

Le soir, il se retrouva à boire à un *roof-bar*, où il se confia à un touriste hollandais aux yeux illuminés arborant un débardeur à l'effigie de Ganesh. « Tu ne trouveras pas la vraie illumination en ville, lança le Hollandais. Tu dois aller au temple Muktinath, dans les montagnes.

— Et ils ont du M, à ce temple ?

— Non, ce n'est qu'un vieux temple. Mais si tu vas à la maison d'hôtes de Muktinath, ils ont un M incroyable, bien moins cher qu'ici. Et un très bon thé masala », lui promit son interlocuteur. Et Abe, qui ressentait un certain vide spirituel, eut un regain d'espoir.

Se rendre à cette légendaire ville de Muktinath fut délicat. Il fallait compter dix heures de bus, suivi d'un vol très matinal en direction des montagnes de l'Annapurna. Une fois atterri, il y avait encore trois heures de jeep et enfin environ un kilomètre de marche dans un village poussiéreux pour atteindre la maison d'hôtes de Muktinath – une auberge humide, en bois pourrissant et remplie de baroudeurs stones à ukulélé.

Si haut, loin des yeux attentifs de la CIA et de la police de Katmandou, les choses étaient plus souples. La pièce du Moksha était pleine de stations informatiques, où des jeunes et moins jeunes passaient

leurs journées et leurs nuits allongés, recevant un déluge de données au travers de leurs chakras contre cinq mille roupies la séance. La maison d'hôtes avait même mis à jour ses équipements afin que ses résidents puissent ajouter de la musique à leurs sessions d'illumination. Abe avait le choix entre de l'acid jazz, de l'afrobeat, et du dub reggae, la musique montant crescendo alors que son ego lui était ôté couche après couche. Puis il sortait sur le balcon de l'étage, sous le ciel étoilé, pour y retrouver des routards inspirés par le Moksha donnant des cours impromptus sur le *bardo* et les étapes de la réincarnation, et les bienfaits de l'eau de coco.

La maison était le type d'ashram communal qu'Abe s'était toujours imaginé. Lui, qui avait lu un *Livre des morts des anciens Égyptiens* de contrebande relié avec une pince crocodile sous ses draps au lycée, se prélassait désormais avec des routards du monde entier à fumer du haschisch sur une terrasse en plein air ; il dessinait des diagrammes du système des méridiens au dos de guides *Lonely Planet* ; il se lançait dans des chants de dévotion à Shiva.

C'était vrai, admit Abe à une belle jeune femme de Santa Cruz, il n'y avait rien de mieux que le Moksha. « Tu as entendu parler du Satori ? » demanda-t-elle. Ce n'était pas le cas. « On n'en trouve qu'à Tokyo. Avec des lunettes, tu perçois grave le vide. C'est un peu comme le Moksha mais en mode trou noir, si tu vois ce que je veux dire.

— Cool », répondit Abe, tout en se demandant s'il comprenait entièrement de quoi il était question. Même si la plupart des locataires de l'hôtel parlaient du vide, Abe se sentait inlassablement attiré par un profond quelque chose dont il n'arrivait pas à se défaire. C'était peut-être dû à la connexion instable.

« Le Moksha, c'est fun mais assez ennuyeux. Je veux dire, par rapport à la Trance soufie, ça tient pas la comparaison. J'en ferais une n'importe quand. Tu tournes, tournes et tournes encore, ajouta-t-elle.

— Wahou.

— Ouais, c'est super sexy. » Elle tira sur sa cigarette, l'humidité de ses lèvres reflétant la lumière de la lune.

« Tu sais, tu me plais bien », confessa Abe.

Elle garda les yeux rivés sur la lune. « C'est mignon, dit-elle, mais je ne suis intéressée que par les saints et les sadhus. C'est pas contre toi. Il te reste juste un long chemin à parcourir. »

Abe espéra qu'elle ajouterait quelque chose, mais en vain. Ils se trouvaient dans l'espace post-Moksha, où les mots étaient superflus et la

création se réverbérait dans ses oreilles comme la tonalité d'une connexion bas débit. Abe se consola alors dans l'idée qu'ils n'avaient pas besoin de coucher ensemble pour être éternellement liés en tant que partenaires sacrés, et c'était finalement ce qu'il y avait de mieux à faire, car le lendemain elle prit un avion pour Goa, où, avait-elle entendu dire, il y avait des raves Trance géniales.

III.

Le jour de son départ, il restait à Abe juste de quoi payer son séjour à la maison d'hôtes, le voyage de retour à Katmandou, puis un taxi pour l'aéroport. Une chose était claire : le Moksha était terminé. Il plia son linge sale dans son sac à dos, et adressa un « *namasté* » à cette chambre aux draps rêches et à l'électricité défaillante, puis il alla payer sa facture.

À l'exception de l'employé à son bureau, la maison était silencieuse, et Abe en sortit pour retrouver la rue poussiéreuse sans même un adieu. En regardant en haut de la route, il pouvait apercevoir le temple qui le surplombait. L'on racontait qu'il y avait cent huit dégueuloirs au point culminant du temple qui déversaient de l'eau des montagnes sur la tête des pèlerins qui le souhaitaient. Il était possible de se déshabiller et de passer sous les chutes d'eau, riches des odeurs de la terre et, de cette manière, de faire l'expérience d'une réelle libération. Il n'avait jamais effectué la randonnée pour s'en rendre compte par lui-même. Cela ne lui semblait d'ailleurs pas avoir été le cas d'un seul des hôtes de la maison ; ils se contentaient de rester sur le porche à fumer des joints ou à chanter auprès du feu. Garuda, un Mahavishnu autoproclamé du New Jersey, s'était moqué de cette idée. « Tout ce que tu peux faire là-haut, c'est tourner des moulins à prières et allumer de l'encens », avait-il affirmé, et Abe s'était alors senti très idiot d'avoir posé la question. Mais là, dans la lumière matinale, les touristes indiens habillés de leurs *dhotis* lui passaient devant, accompagnés de leurs tantes, de leurs oncles, de leurs grands-parents et de leurs enfants. Ils semblaient sincères et pleins d'espoir, habités par une légèreté qu'Abe n'arrivait pas à identifier. C'étaient des familles, humaines dans leur non-illumination, mais heureuses. Abe observa les pèlerins progresser, puis il se joignit à eux, passant devant les vendeurs de rue en direction du temple.

La journée était déjà chaude et, sous le poids de son sac à dos, Abe était en nage en arrivant au chemin serpentant jusqu'aux portes du

temple. Des sadhus recouverts de cendres étaient assis devant l'entrée avec leurs *chillums* et leurs sébiles, entourés de pierres de montagnes blanches et de vent. De l'autre côté, le monde était vert. Une grande rivière se déversait au travers du temple, et sur ses berges des bambous s'étiraient vers le ciel. Des cloches de prière tintinnabulaient tout au long du chemin, et loin devant lui se trouvaient les grands bassins de baignade. Des hommes et des femmes se déshabillaient les uns après les autres, certains entraient dans les bassins, d'autres gravissaient les dernières marches menant aux dégueuloirs à l'effigie des visages des dieux. Abe retira alors ses chaussures et ses chaussettes, son pantalon, et fit la queue, en boxer, dans les effluves d'encens.

Il retrouverait bientôt l'avion, son air pressurisé et sa nourriture insipide. Ses parents seraient fâchés contre lui à son retour ; ils lui feraient la morale pour avoir quitté l'université et pour tout ce gâchis d'argent. Ils seraient cependant heureux de le retrouver et il pourrait leur parler de la libération. La file avança. Mais surtout, il serait simplement content de retrouver un lit douillet. Il repensa à la chambre de la maison d'hôtes – aux odeurs d'huile de friture et de transpiration des locataires précédents – puis à son ancien dortoir, là où Sandra et lui avaient passé leurs nuits. Il la recontacterait en rentrant. Elle n'aurait certainement pas envie de lui parler. Et quand bien même elle accepterait, elle lui rappellerait à quel point il n'avait eu que le Moksha à la bouche. Mais si elle le lui permettait, il lui parlerait de cette vision qu'il avait tant reçue après ses sessions d'illumination. De ce souvenir d'une fin d'après-midi où ils avaient traversé le campus pour rejoindre sa chambre à elle pour y faire l'amour. Ils s'étaient accrochés l'un à l'autre en marchant, et il avait alors remarqué le son des feuilles sous leurs pieds, l'atmosphère froide de l'hiver, et avait ressenti son amour l'entourer. Abe lui dirait à quel point il serait heureux de simplement la retrouver sur le campus, de marcher à ses côtés. La file avança encore. Qui sait, peut-être que ces fontaines allaient le libérer de ces désirs, ou peut-être serait-il simplement heureux de se retrouver sous ses draps dans sa chambre de fac, à regarder un film en mangeant du pop-corn, comme ils le faisaient à l'époque où il n'était pas illuminé. C'était son tour. Abe ferma les yeux et pencha la tête avant de faire un pas.

Il s'avéra que l'eau était glaciale.

LES ENFANTS DU NOUVEAU MONDE

Parfois, en début de soirée, quand les lumières baignent notre maison d'une façon qui nous les rappelle, nous parlons d'eux. De ce à quoi ressemblaient leurs visages, de la sensation de leur poids dans nos bras, de la manière qu'avait notre plus jeune de grimper sur mon dos. Je vois Mary, assise seule dans notre salon, alors que le soleil est déjà couché et que les arbres se découpent sur les lueurs rouges du crépuscule, et je sais qu'elle pense à eux. Je m'approche d'elle et je la prends dans mes bras, ou alors je m'agenouille à ses côtés et pose ma tête sur ses genoux, et nous restons comme ça, à nous soutenir l'un l'autre dans notre douleur, à nous demander si nous sommes réellement des monstres.

Nous nous disons qu'ils n'étaient pas réels, nous cherchons une confirmation chez l'autre. Pas vrai ?

Oui.

Puis nous nous levons, préparons le dîner, et reprenons notre vie sans enfants.

***

Pour ceux d'entre nous qui sont devenus parents durant ces premières années, nous nous rappelons la beauté et ce sentiment d'émerveillement que suscitait le Nouveau Monde. Combien c'était excitant de s'allonger dans ce petit compartiment obscur, d'ajuster l'oreiller sous nos têtes et enfin de nous connecter. L'obscurité de la chambre nous permettait d'entrer dans la lumière de l'autre monde, les murs blancs de notre maison en ligne apparaissant devant nos yeux, remplissant nos mâchoires d'une joie électrique. Nous nous remémorons les premiers pas dans notre nouvelle habitation. Tendre la main et toucher cet univers équivalait à une illumination. Puis nous sortions pour voir toutes ces maisons alignées dans notre rue, neuves et rutilantes ; d'autres utilisateurs franchissaient leur perron à leur tour, traversant la pelouse et se présentant d'un geste. C'est incroyable, non ? D'où est-ce que tu te connectes ? Las Cruces, Copenhague, Austin. Nous étions comme des nouveau-nés. Comme Adam et Ève, disaient certains. Nous tendions nos

mains vers les autres pour savoir quelle était la sensation de leur peau ; nous laissions les doigts de nos voisins nous caresser les bras. Dans ce monde, du moins c'est ainsi que nous le comprenions, nous étions libres de nous lier physiquement d'une façon que nous avions toujours désirée dans le monde réel, mais sans que nous puissions jamais y parvenir. Qui pouvait vraiment nous blâmer d'être imprudents ?

Peut-être que de telles pensées semblent puériles maintenant, à la lumière de tout ce qu'il s'est passé ; et pourtant, c'est de ces premières semaines d'utilisation, quand ce monde était encore nouveau, que Mary et moi parlons le plus quand nous nous rappelons que la vie était belle. Nous nous répétons que ce n'était rien de plus qu'une douce illusion, un divertissement électronique merveilleux. N'est-ce pas ? Bien sûr, nous rassurons-nous.

***

La grossesse de Mary nous a tous les deux surpris. Elle était ménopausée depuis dix ans et nous nous étions résignés à une vie sans enfants. Nous avions attendu trop longtemps, avions pesé trop souvent le pour et le contre, avions donné la priorité à nos carrières, puis un jour il avait été trop tard. Ce n'est que lorsque le ventre de Mary a commencé à s'arrondir que nous avons accédé à l'onglet de la FAQ. Tout était là, il n'y avait pas de grand mystère : la grossesse résultait des mêmes éléments que dans le monde réel, tout était entièrement expliqué dans le tutoriel. Nous avions prévu de regarder le didacticiel un jour ; nous en étions arrivés au stade où nous pouvions tendre nos pensées vers la gauche pour sélectionner nos tatouages et nos piercings, vers le haut et le bas pour choisir notre musculature et notre âge, mais nous avions ensuite commencé à jouer avec les décorations et les playlists, et avant même de nous en rendre compte, nous maîtrisions les bases de la navigation. C'est comme ça qu'on diffuse de la musique sur les haut-parleurs de la maison ; qu'on projette les photos sur le mur du salon ; qu'on place une main sur les hanches de sa femme ; qu'elle pose une main sur votre nuque ; qu'on s'embrasse. Puis elle est tombée enceinte.

La FAQ nous a indiqué qu'annuler une grossesse non désirée était aussi simple que de déposer un fichier dans une corbeille informatique, mais nous étions curieux. Dans ce monde, un être serait formé selon la combinaison de nos préférences de génome. La naissance promettait d'être semblable à un téléchargement, rapide et sans douleur. Nous nous

sommes donc enlacés, avons parcouru les noms de bébé en ligne, et avons décidé d'apporter une nouvelle vie dans ce monde.

Dans le Nouveau Monde, Mary et moi nous sommes avérés être un couple radicalement différent. Nos corps étaient libérés de leurs habitudes, de toutes fluctuations hormonales. Nous commencions à avoir soif des vibrations électriques de l'autre. Mary est rapidement tombée enceinte de nouveau et nos vies ont été illuminées d'une façon qui nous paraissait impossible dans le monde physique. En ligne, au sein de notre nouvelle famille, nous avions trouvé la joie.

***

June venait d'avoir trois ans, et Oscar deux, quand Mary et moi avons commencé à explorer les limites du Nouveau Monde. À cette époque, tous les utilisateurs avaient déjà entendu parler de Dark City. Elle était là, posée sur l'horizon, au-dessus de la limite des arbres qui composaient notre voisinage, une lueur brune au loin. Il était de notoriété publique qu'on pouvait s'y rendre pour quelques heures, voire des jours, pour passer du temps dans ses dômes de plaisir et ses salons de massage. Quand je me déconnectais pour me rendre au travail, les autres hommes du bureau lançaient des blagues concernant leurs week-ends, et je percevais une délicieuse culpabilité dans leurs rires. Les corps les plus doux que tu ne ressentiras jamais, confiaient-ils. On disait qu'il existait des salons où des courants d'air chatouillaient le corps jusqu'aux limites de l'orgasme. Il y avait des temples de morphose où la peau se transformait en monticules de gelée tremblante d'extase. Nous étions intrigués. J'irai si tu y vas, nous sommes-nous dit. Ainsi, une nuit de fin janvier, après que les enfants s'étaient endormis, nous les avons confiés à une baby-sitter en ligne et nous sommes allés à Dark City.

J'avais un jour vu le Quartier Rouge d'Amsterdam, ses vitrines de corps nus et ses lumières bordeaux malsaines. Je peux encore en sentir les pavés, recouverts d'une couche de saleté épaisse, et je revois les entrées de portes, sombres et remplies de visages affamés. C'est ainsi que je m'étais imaginé Dark City, et je m'attendais à la trouver répugnante en l'approchant, à lui tourner le dos avec un mélange de honte et de soulagement, à classer cet endroit comme une distraction de mauvais goût. Cependant, même si cette ville suintait d'une lumière brun glauque, de près les rues étaient éclairées par des lampadaires jaunes et chauds, vibrants d'électricité. Ses innombrables entrées étaient ouvertes,

si accueillantes qu'il était impossible de s'en détourner. Nous avons vu des hommes et des femmes émerger de ses profondeurs, ressortant de la ville pour retourner chez eux. Il n'y avait pas de risques à en explorer un ou deux pâtés de maisons, avons-nous conclu.

Nous sommes donc entrés dans le premier quartier de la ville, rempli de ses plaisirs *softcore*, de ses magasins de jouets et de ses kiosques à baisers. Les devantures reflétaient les lumières ambre des lampes, qui illuminaient les visages des autres touristes déambulant dans les rues : des couples bras dessus, bras dessous, des étudiants assis sur des trottoirs en train de s'embrasser, des hommes seuls marchant les mains dans les poches. Un Coréen, debout près d'un salon de massage des pieds, nous a hélés : « De magnifiques femmes asiatiques. Vingt crédits les quinze minutes. » De l'autre côté de la rue, un bel homme a appelé ma femme « chérie » et nous a invités à nous faire chatouiller. S'élevant au-dessus des lumières et des rues bondées, on pouvait entendre les gémissements collectifs provenant des profondeurs du dédale des avenues, nous attirant vers le centre, là où nous nous languissions de jouer.

Les hôtels de courants d'air se trouvaient quatre rues plus loin. Des bâtiments blancs sur deux étages aux fenêtres opaques, dont les cordons de velours nous invitaient à pénétrer à l'intérieur. À la réception, une adolescente dans un top court à lacet a débité mon compte de quarante crédits pour la session.

« C'est notre première fois.

— Vous allez adorer ! a-t-elle répondu. Vous n'avez jamais expérimenté l'air de cette manière ! » Elle a souri et nous a dirigés vers les ascenseurs. « Premier étage, chambre 17.

— Qu'est-ce qu'on devra y faire ?

— Fermez simplement la porte et mettez-vous debout au milieu de la pièce. Nous nous occupons du reste. »

Nous avons pris l'ascenseur et avons découvert la pièce entièrement vide, les lumières tamisées. J'ai fermé la porte derrière nous, et nous nous sommes avancés au centre. Une brise légère circulait au sol, remontant le long de mon pantalon pour atteindre le doux creux derrière mes genoux. Un autre souffle m'a caressé le cou, avant de se glisser dans mon col. Nos pieds se sont soulevés du sol et nous nous sommes mis à flotter à l'horizontale, des courants d'air nous chatouillant la peau, alternant des morsures de froid et de chaud. Le vent a frotté mes lèvres, joué avec ma langue ; une forte rafale a appuyé sur mon torse, me maintenant ainsi vers le bas. J'ai tendu un bras pour m'agripper à Mary,

mais je n'ai rencontré que de l'air, et l'idée somptueuse qu'une déesse du vent me faisait l'amour m'a emporté. Mary s'est cambrée, se tordant dans ces rafales qui la caressaient encore et encore, jusqu'à ce que son corps vibre, piqué par le vent, et nous avons joui ensemble, nos corps ne formant plus qu'un avec le réseau d'électrons qui nous entourait.

C'est ainsi que Mary et moi sommes devenus l'un de ces nombreux couples déambulant bras dessus, bras dessous, post-orgasmiques et heureux, dans les rues de Dark City. Nous avons monté en gamme, passant des hôtels de courants d'air aux salons des milliers de doigts – où nous nous allongions, les yeux fermés, en nous tenant par la main tandis que des doigts invisibles nous caressaient jusqu'à l'orgasme – avant de nous enfoncer plus profondément dans la ville, jusqu'aux temples de morphose. Nous avons exploré nos corps sous la forme de créatures des mers ou d'animaux des bois. Mary se transformait en biche aux yeux bleus et moi en cerf, et je caressais sa fourrure de mes bois en la montant. Il y avait une magnifique espièglerie dans tout cela, et nous avons ravivé notre flamme, qui était restreinte à nos vies en ligne. Car lorsque nous retrouvions nos chambres et nous déshabillions, cybernétiquement épuisés, nous remarquions à peine nos corps nus qui se frôlaient dans la salle de bain. Quand nous nous embrassions pour la nuit, nous ne nous attardions pas. Cela nous semblait cependant être un prix dérisoire à payer en contrepartie de nos plaisirs en ligne, et si nous nous sentions déconnectés l'un de l'autre dans le monde réel, nous tentions de nous en inquiéter le moins possible, choisissant plutôt de nous concentrer sur ce moment précis, chaque nuit, celui où nos enfants étaient endormis et où nous partions ensemble en quête de nos plaisirs individuels.

***

Mary a découvert l'homme dans notre salle de bain peu de temps après que nous nous étions rendus à la cathédrale du bondage. J'ai entendu son cri depuis l'autre côté de la maison. Il était là, debout, le corps clignotant – un homme au visage pâle et en basse résolution, dont le corps était pixelisé par endroits. Son érection, quant à elle, s'embrasait en haute résolution et, quand il a vu Mary, il lui a dit : « Je veux te donner du plaisir de soixante-neuf manières différentes », avant qu'elle ne claque la porte et glapisse pour appeler à l'aide. Quand j'ai rouvert, l'homme était en train de se caresser et, en regardant son énorme pénis,

il m'a dit : « Je peux t'aider à gagner plus de sept centimètres naturellement. »

La FAQ n'abordait pas la question. Et ce n'est qu'après avoir cherché dans les billets de blogs d'autres utilisateurs que nous avons découvert comment le supprimer de notre foyer. Mais lors de notre session suivante, quand la sonnette de l'entrée a retenti, nous avons ouvert la porte pour y trouver un homme originaire du Ghana nous disant qu'il était un lointain parent. Il apportait des cadeaux pour les enfants, assurait-il. Il avait besoin de notre numéro de carte de crédit pour télécharger les jouets des petits. Nous avons verrouillé la porte, mais l'homme est resté là, dehors, faisant d'abord les cent pas sur notre porche, puis grimpant dans les buissons pour frapper aux fenêtres. Nous avons également supprimé l'homme africain, mais quand la nuit est venue, nos lampes refusaient d'illuminer notre maison de leur douce chaleur ; notre habitation était désormais emplie d'une lumière trouble et nous donnait l'impression de nous épier avec d'innombrables yeux, d'analyser le moindre de nos mouvements à but informatif.

Mary a emmené les enfants dans notre chambre, et je me suis déconnecté pour appeler l'assistance en ligne. L'homme au bout du fil parlait un anglais sommaire, et la communication grésillait à cause de la liaison à l'étranger. Nous avons tenté de mettre en place quelques solutions ensemble, puis il m'a finalement annoncé : « Monsieur, votre compte est corrompu. Il va vous falloir réinitialiser tous les fichiers.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Vous devez supprimer toutes les données de votre compte, vos préférences, vos photos et votre musique. Vous devrez recréer vos avatars. Je vois que vous avez des enfants.

— Oui.

— Vous devrez les supprimer.

— *Quoi ?*

— Le virus les a infectés. Vous devrez les supprimer et tout recommencer. Je suis désolé, monsieur.

— *Je ne vais pas supprimer mes enfants !*

— Oui, monsieur, je comprends. C'est votre choix. Mais le système est atteint d'une erreur fatale ; son état ne fera qu'empirer. Votre compte est infesté de virus. Bientôt, vous ne voudrez plus voir vos enfants dans cette maison.

— Passez-moi votre supérieur.

— Bien, monsieur », a répondu l'homme. Puis, j'ai été mis en attente

pendant dix minutes au son d'un jazz d'ambiance jusqu'à ce qu'une supérieure, puis son supérieur à elle, me donnent la même information : nous aurions dû souscrire à une offre antivirus. Sans cela, il ne restait plus grand-chose à faire d'autre que de réinitialiser entièrement le système à ses réglages d'usine.

« Et si nous déménageons ?

— J'ai bien peur que votre famille tout entière soit corrompue, m'a répondu le supérieur. Vous emporteriez également le virus. Le processus de redémarrage est facile. Il vous suffit de maintenir le bouton d'alimentation appuyé pendant vingt secondes et…

— *Ce sont mes enfants !* ai-je hurlé.

— Si cela peut vous consoler, ils ne ressentiront rien ; ce ne sont que des données. »

J'ai raccroché et annoncé la nouvelle à Mary. En aucun cas, nous sommes-nous mis d'accord, nous ne pouvions nous résoudre à un redémarrage. Nous devrions être vigilants, supprimer chaque fichier dès son apparition. Les enfants pouvaient dormir dans notre chambre ; nous nous relaierions pour les surveiller. Je me suis fait porter pâle et Mary a utilisé ses jours de congé, mais en moins d'une semaine, nous n'étions plus en sécurité nulle part. Un homme au teint hâlé et aux cheveux en pointes est apparu dans notre chambre pour dire à Mary que d'autres types comme lui voulaient entrer en contact avec elle. Une femme qui ressemblait à ma mère s'est transmogrifiée dans notre salon, affirmant qu'elle avait été dévalisée et qu'elle avait besoin de notre aide pour acheter des courses. Nous avons dû empêcher nos enfants de courir vers elle quand elle les a appelés par leurs noms. Des jouets ont commencé à apparaître dans la maison ; en toucher ne serait-ce qu'un seul transmettait toutes nos données à une interface non sécurisée. Nous avons caché nos enfants sous les couvertures, leur expliquant que nous jouions simplement à un jeu. Puis un soir, nous nous sommes retrouvés encerclés, chacune des pièces de la maison était remplie de personnages de dessins animés nous vendant à la criée des jeux à télécharger et de femmes attirantes nous proposant des vibromasseurs et de la crème antirides.

« On n'a plus le choix, ai-je finalement dit à Mary. Tu peux rester avec eux et les serrer dans tes bras. Moi, je vais me déconnecter et le faire.

— Faire quoi, papa ? » a demandé June, en me regardant depuis la hutte que nous avions construite dans un coin de notre chambre. Nous

n'avons rien ajouté pendant un moment.

« Rien du tout, ai-je répondu doucement. Viens me faire un câlin. Toi aussi, Oscar », ai-je lancé. Alors, nos enfants ont émergé de la cabane et sont montés sur mes genoux pour me prendre dans leurs bras.

Je me répète souvent que je les ai tenus aussi longtemps que possible. Mais cela a été encore pire pour Mary ; elle a senti leurs corps disparaître dans ses bras.

***

Parmi mes meilleurs souvenirs, il y a la neige. Sa structure cristalline augmentée ; sa blancheur immaculée ; son silence. Oscar, June et moi sur une luge, qui dévalons à toute allure une colline enneigée, qui n'en finit pas de descendre ; June montrant du doigt un bonhomme de neige et sa pipe de maïs nous saluant de son chapeau alors que nous fonçons devant lui. Et quand nous rentrons à la maison, les raclements de notre luge derrière nous, la tranquillité de la fin de journée, le crépuscule se déversant sur l'horizon, le début de soirée nimbant la neige de teintes lilas.

Le souvenir préféré de Mary : un matin de printemps, la douce lumière illuminant les lames du plancher au travers des fenêtres. Je joue avec June, faisant rouler une petite voiture en boîte d'allumettes d'avant en arrière, et Oscar est endormi dans ses bras, notre famille calmement rassemblée dans la lueur matinale.

Les choses que je regrette : avoir levé la voix. La surprise dans leurs regards quelques instants avant que la douleur ne s'empare d'eux. Tout cela pour quoi ? Pour avoir pris trop de temps à mettre leurs chaussures ; pour ne pas vouloir aller se coucher alors que moi, j'étais prêt à me déconnecter ; pour m'avoir demandé de lire un autre chapitre ; pour avoir été des enfants. C'est impossible de tout donner à nos enfants, de passer chaque minute à leurs côtés ou d'être présent à chaque heure de leur vie. Mais donnez-moi une seconde chance, et je ne me déconnecterai jamais. Je leur lirai des histoires jusqu'à ce qu'ils soient profondément endormis, je les garderai serrés contre moi jusqu'au bout de la nuit, et je leur dirai de nouveau que je les aime. Se considérer comme un parent ne vous quitte jamais. Pas même quand je me rends au travail aujourd'hui, pas même quand Mary et moi allons dîner ou que nous nous asseyons seuls au cinéma.

***

Chaque dimanche, Mary et moi nous rendons au groupe de soutien mis en place à Corvallis, à la maison de quartier. Il est animé par Bill Thompson, un grand homme corpulent avec une barbe poivre et sel, qui a un petit air de grizzly. C'est un homme qui a bon cœur, bourru mais rassurant, qui fume des Marlboro Reds à l'extérieur pendant les pauses. À chaque réunion, il apporte un panier d'assortiments de thés et de cafés pour nous, dispose les chaises en cercle, et nous prend dans ses bras plus volontiers qu'il ne nous serre la main. L'une de ses perles de sagesse la plus commune est la suivante : « Ne laissez jamais personne vous dire qu'ils n'étaient pas réels. » Il pose ensuite ses doigts contre son cœur et le tapote doucement. « Ils étaient réels ici. » Évidemment, de tous ceux qui sont présents, c'est certainement celui qui a perdu le plus ; il avait une famille de cinq enfants et une femme, qu'il avait rencontrée en ligne, qui s'est avérée être un escroc. Elle lui a tout pris : elle a vidé ses économies, volé son identité et infecté ses enfants. Non pas qu'il faille comparer nos pertes, affirme-t-il. La douleur ne connaît aucune hiérarchie. « Notre travail n'est pas de découvrir qui souffre le plus, dit-il. Notre travail est de guérir. »

Nous parlons chacun notre tour. Les nouveaux membres partagent leur histoire les premiers. Ils traversent les mêmes étapes que nous avant eux. Ils nous montrent leurs photos – s'ils ont la chance d'avoir pu les imprimer –, ils nous décrivent l'odeur de leurs enfants, la couleur de leurs vêtements le dernier jour où ils les ont vus avant de réinitialiser. Ils pleurent, et Bill leur laisse suffisamment d'espace, les prend dans ses bras quand il a l'impression qu'ils l'accepteront, et il nous apprend à faire notre deuil. « Nous devons tous réinitialiser *ça*, fait-il, en englobant la pièce de ses paumes ouvertes. Ce monde, avec toute sa douleur et toutes ses pertes. C'est ici que nous réapprenons à aimer. »

Bill a été un vrai sauveur pour Mary et moi. Pendant longtemps, nous n'avions personne avec qui partager notre souffrance. Nous avons bien des amis, et ce sont des gens bons, qui pensent bien faire, mais ils n'ont jamais eu d'enfants de l'autre côté. Ils nous réconfortent pendant un temps, quelques semaines, un mois ; ils nous envoient des cartes et des bouquets de fleurs, mais ils finissent tous par nous donner le même conseil : il est temps de passer à autre chose. Ce n'étaient que des programmes. Vous pouvez créer de nouveaux enfants. Et nous opinons d'un air grave, en sachant parfaitement bien que nous n'y retournerons

jamais.

Le soutien de Bill nous a aidés à avancer au point que nous pouvons désormais dire que ce qui nous est arrivé n'est pas notre faute, que nous ne sommes pas des monstres, que nous ne sommes pas responsables de la mort de nos enfants. Nous étions seuls, nous avions des besoins. Nous voulions ressentir le plaisir une nouvelle fois, être caressés et aimés. Nos désirs étaient ceux d'êtres humains, et non de monstres. Non, les vrais monstres de ce monde sont les hackers et les escrocs, ces hommes et ces femmes sans visages qui détruisent des vies entières pour le plaisir de tester un virus, et qui ont sacrifié nos enfants pour se faire de l'argent.

Quand les réunions se terminent, Bill nous invite à renouer avec le contact physique que nous partagions dans l'autre monde. « Le contact humain est bien la seule chose qui soit réelle », dit-il. Et ainsi nous passons nos bras les uns autour des autres, avec timidité d'abord, puis enfin avec toute la chaleur que nos corps sont capables de déployer. Nous tenons ceux qui se présentent, les parents et les veufs, les tantes, les oncles, et les grands-parents. Nous prenons dans nos bras des étrangers et les serrons fort contre nous. Rien dans ce geste n'est électronique, le corps ne vibre pas, seuls demeurent la chaleur de leur respiration et les battements de leurs cœurs.

LIGNE DE PENTE

Je suis en train de remplir le seau de glace quand Sunny m'apprend par radio que Desolation Pass est officiellement fermée pour la saison. La partie supérieure de la gorge est encore praticable, mais plus bas tout n'est qu'herbes et rocailles. « Je vais leur dire d'apporter une luge gonflable », je plaisante, et Sunny répond de son accent californien : « Graaaaave. » Depuis la Grande Fonte, tous ceux qui veulent de la glisse doivent s'acheter un billet pour Dubaï et dévaler les pistes indoor. Pendant les trois dernières années, nous n'avons rien eu d'autre que de la neige fondue et de la bouillasse qui vous agrippe les bords, vous rince et vous laisse dépité à la fin de la journée. Même les skieurs hardcore ne s'embêtent plus à sortir plus d'une ou deux fois par saison. Les bourrasques soufflent, les températures chutent à zéro et vous ressentez cette démangeaison fantôme qui vous pousse à aller sauter des bosses. Puis vous vous lancez, filez au travers d'une saleté gelée, glissez sur une plaque de givre, et vous rappelez pourquoi vous ne skiez plus.

Le chalet est calme, les chaises sont toujours sur les tables, il y a juste un groupe de vieux qui enfilent leurs bottes – des jusqu'au-boutistes qui viennent depuis la fin du millénaire, quand on pouvait encore trouver de la poudreuse jusqu'aux genoux et qu'on se pressait debout au bar après la fermeture des remontées. Ils ont tous dans les soixante-dix ans et je me demande pourquoi ils s'échinent. Les descentes tuent les genoux, mais ils chaussent quand même leurs skis et dévalent les pistes pendant leur semaine de vacances.

« Tu crois qu'on va voir de la poudreuse ? demande l'un d'eux.

— Carrément, juste là », je dis en faisant un signe en direction de l'écran plat, sur lequel passent de vieux clips des X-Sports. Bonnie Hale fait un 360 depuis l'un des pics du Kilimandjaro.

« Garde la foi », répond un autre type, puis ils abaissent leurs lunettes et s'en vont d'un pas lourd.

Leur sortie laisse les deux autres clients seuls dans la pièce, une petite fille assise sur un banc et son père qui peine à l'habiller. Nos collines pour enfants sont constellées de bambins accompagnés de leurs parents qui veulent absolument leur faire découvrir le ski avant que ce soit trop tard. Sunny gère une école de ski, qui vaut à peine le temps qu'il y

consacre. Une demi-douzaine de gamins sont inscrits pour son cours ce matin, cinq autres pour le Club Petit Esquimau cet après-midi.

Mon agent m'a trouvé ce boulot après ma blessure. Il lui était apparu évident que je ne retrouverais plus jamais le circuit, que je ne fendrais plus jamais la poudreuse, ni ne ferais de gros sous. Il m'avait dit qu'un chalet dans l'Utah m'avait réclamé pour enseigner.

« Jamais je ferai du ski pour morveux.

— OK, dans ce cas laisse-moi te poser une question : c'est pour quand ton come-back ?

— Pour bientôt, j'avais répondu.

— Uh-huh. Ça fait quatre ans que tu me la chantes, celle-là.

— Les trois premières, j'apprenais à marcher.

— Ronnie, il faut que tu acceptes ce boulot. Je ne peux pas te trouver de nouvelles interviews si tu ne skies pas. Les gens commencent à t'oublier. »

Je n'ai pas accepté le boulot et, cet été-là, mon agent m'a lâché. J'ai vivoté sur mes économies et grâce à des mises à jour de mon *feed* Troisième œil – majoritairement des vidéos de moi soulevant des poids ou me rendant en kinésithérapie –, mais mes *followers* me lâchaient eux aussi. J'ai vu mon *feed* passer sous la barre du million. Puis j'ai commencé à faire le barman au Red Lobster ; je servais des petites vieilles qui n'avaient pas la moindre idée de qui je pouvais bien être, et cette expérience m'a assez déprimé pour que j'appelle le chalet et que j'accepte de tenter une saison.

Rick, le directeur du complexe, voulait que je donne des leçons de niveau extrême. Il pensait empocher un peu de cash tant que j'existais encore dans l'esprit des gens. *Ski extrême avec Ronnie Hawks : médaillé d'or de Big Snow et champion des Xtreme Games*. J'ai accepté, et même si la popularité sur Troisième œil a tendance à disparaître dès la vidéo virale suivante, ça a marché. D'anciens fans se sont connectés à mon *feed* et sont venus à la montagne pour que je leur apprenne des figures.

Ce n'était pas un cours de ski extrême. Pas de sauts de falaises, pas de *tail grabs* 540 ou de *Lincoln loops*, rien ne pouvant briser une nuque ou envoyer quelqu'un à l'hôpital. Nous avions une pente bien damée avec quelques rampes costaudes sur lesquelles j'apprenais à des membres de la génération Y à faire un *daffy*, un *spread eagle*, ou un *backscratcher* pour les plus doués. Nous avions un rail et un half-pipe, et je leur montrais des combos de *grinds*, les regardant s'éclater le coccyx l'un après l'autre. De temps à autre, un gamin me demandait de lui

apprendre un *switched cork* ou un *backflip* ; je mettais alors une main gantée sous mon menton, hors de portée des caméras, et je lui pointais mes yeux du doigt. « Désolé, mon pote, c'est pas autorisé », je répondais, ce qui était ma façon de lui faire comprendre que, sans les lentilles, je lui aurais bien montré le *trick*. Le chalet nous forçait à les porter afin que les skieurs puissent projeter la vision des opérateurs des remontées mécaniques, contempler les lignes infinies de la neige ou suivre les pisteurs-secouristes pour voir où trouver les pistes pleines de poudreuse. Mais c'est une blague maintenant – nos flux sont majoritairement de mauvaises versions des chaînes de documentaires sur la nature. Vous pouvez regarder un télésiège vide passer après l'autre, si c'est votre truc, peut-être même voir un coyote solitaire traverser la neige fondue.

J'avais de bons pourboires et buvais souvent à l'œil. Tout le monde voulait entendre parler de l'accident, de ce que j'avais ressenti en tombant de cette falaise, en tourneboulant sur la moitié de la longueur d'une paroi rocheuse, de comment est-ce que je pouvais rechausser des skis après ça. Si c'étaient des fans, je faisais durer le plaisir assez longtemps, jusqu'à finir complètement rond.

« Ça a fait un mal de chien », je répondais à celui ou celle qui payait sa tournée. Ça craignait. Mais les os se ressoudent et on passe à autre chose, parce qu'il ne faut jamais céder face à la peur – que ce soit dans la vie ou dans la poudreuse. « Capitulez face à la peur, et vous capitulerez aussi face à la vie », je disais, comme je l'avais répété dans toutes les interviews qui avaient suivi la tragédie. Les gens voulaient entendre que mon accident était une métaphore de leurs vies : surmonter les obstacles ; ne jamais renoncer, peu importe la hauteur de la chute. C'était symbolique, pour eux, et ils retournaient à leurs boulots de bureau en s'imaginant appliquer ma philosophie quand on leur refusait une promotion. Ce qu'ils ne voulaient pas entendre, en revanche, c'est que mes os me faisaient tellement douiller la nuit que je devais fumer un paquet d'herbe et me défoncer complètement pour finalement trouver le sommeil ; que je repassais peut-être des skis et glissais sur des rails, mais que plus jamais je ne sauterais d'une falaise ; que ma carrière avait officiellement trouvé son terme quand j'avais foiré ce saut et que tout ce qui me restait était ce stupide cours de sports extrêmes, quelques rétrospectives et des coups gratuits au chalet de Jerry.

Quand les gens se souvenaient encore de moi, je pouvais finir la soirée avec une lapine des neiges. On prenait la navette pour aller à Bear Ridge,

et les filles passaient les doigts sur mes cicatrices et voyaient les tatouages qu'on m'avait encrés pour recouvrir les pires blessures. « Tiens, touche ça », je leur disais, en guidant leurs doigts le long de l'oiseau de feu qui déployait ses ailes sur ma hanche gauche. De la médecine de compassion, comme l'appelait Jerry, le vieux barman. Il disait que cet accident était ce qu'il m'était arrivé de mieux. « Bon sang, si je pouvais rentrer avec autant de nanas que toi, je sauterais d'une falaise dès demain.

— Ouais », je répondais, tout en pensant : *J'en doute*.

Pas si tu savais ce qui t'attend pendant les trois années de rétablissement, pas si tu devais réapprendre à marcher, pas si tu savais comme les os peuvent hurler, je suis putain de sûr que tu ne le ferais pas.

***

L'hiver qui a suivi ma sortie de convalescence, X-Sports a réalisé un dernier documentaire sur moi, présenté comme un come-back. Quand je suis vraiment au fond du trou, j'ouvre une binouse, vapote de l'herbe thérapeutique et je le mate. La première moitié me montre en train de dompter toutes les montagnes connues de l'homme. Ça déchire. J'ai été le premier à effectuer certaines descentes, sur tous les continents ; j'ai carrément dominé le ski de pente raide. Aucun doute, j'étais le meilleur skieur extrême au monde. Puis on arrive à l'*erreur fatale*. En général, je passe cette section en avance rapide – mais les nuits où je suis au plus bas, je reste là à regarder, tout le poids du *Sour Diesel* que je fume me maintenant bien en place. Je me vois me diriger vers la falaise que je n'aurais jamais dû tenter. J'avais bien repéré les corniches depuis l'hélicoptère, je les avais marquées comme zones interdites, mais la montagne avait gonflé mon ego, et sur une impulsion de dernière minute, j'ai foutu ma vie en l'air en pensant pouvoir tout conquérir. J'accélère le passage sur ma convalescence, mes parents qui disent qu'ils sont sûrs que je vais m'en sortir, mes potes qui disent que je suis le skieur le plus chanmé au monde et que c'est impossible que je retourne pas mettre le feu aux pistes. Et puis, me voilà à réapprendre à marcher, trois années compressées en cinq minutes. Les docteurs avaient prédit que je ne remarcherais jamais, mais je me suis battu, j'ai arrêté de prendre les médicaments, j'ai tapé dans la douleur pour éviter de sombrer dans cette torpeur engourdie, je me suis forcé à essayer. La vidéo ne montre rien de tout ça, elle se contente de laisser croire à mon retour au ski quand je

fais mes premiers pas en dehors de l'hôpital.

La biographie se termine sur une image de moi rechaussant mes skis et donnant un pathétique cours de l'extrême. « Aujourd'hui, Ronnie reprend confiance et apprend à une nouvelle fournée de skieurs à s'attaquer à la montagne qu'il a jadis conquise. » Il y a une séquence d'un *fakie* que j'effectue depuis un rail et les applaudissements d'un petit groupe d'élèves. « Il se prépare à affronter son ancienne Némésis, et quand il le fera, vous pouvez parier que nous serons au rendez-vous. » Ils font leur fondu de fermeture sur la chaîne du Neacola, la montagne qui m'a écrasé, avec la promesse sous-entendue que je me relèverai pour affronter cette falaise une nouvelle fois. Et voilà : une histoire de come-back sans come-back. Quand je ne me suis pas remis au ski extrême, les interviews se sont arrêtées. Si je n'étais pas prêt à risquer ma vie, je n'intéressais plus les médias. Pas de sang, pas d'argent.

Une année plus tard, la Grande Fonte a commencé, et Mère Nature m'a tiré d'une impasse. Je m'en suis sorti avec la dignité de la promesse d'un retour ; ce n'était pas ma faute si je ne faisais pas de come-back, c'était la faute de l'état désespéré de l'environnement. Mais tout le monde connaissait la vérité – mes potes, le vidéaste, les skieurs de haute montagne comme Ethan Perdergast et Sean Godly : le ciel aurait pu vomir de la neige pendant les cent prochaines années, jamais je ne serais monté dans un autre hélico pour retourner sur cette falaise.

***

Angie arrive à dix heures pour m'aider avec le rush de midi – mais c'est une blague ; il n'y a pas de rush, seulement le Club Petit Esquimau qui attend sa pizza et son chocolat chaud, suivi de quelques débutants et des vieux de la vieille qui commandent des *wings*, des burgers et des frites. Angie s'occupe des boissons pendant que je suis au gril.

« J'espère que tu as un deuxième fût de prêt pour le *Grand Blanc* », lance-t-elle tout en regardant les différents groupes manger sous les faibles lumières. Hier, nous avons reçu un nouveau bulletin comme quoi une tempête nous arrivait dessus.

« Je compte sur ce blizzard, moi, je dis avec un clin d'œil.

— Je serais contente avec quinze centimètres.

— Je peux t'aider à ce sujet. »

Elle pose sa hanche contre le bar. « Tu rêves », dit-elle en me jetant un glaçon, qui va se poser sur la surface de cuisson où il grésille.

Nous flirtons ensemble depuis qu'elle a commencé ce boulot, il y a deux ans. Ce que j'appréciais chez Angie, c'est qu'elle était pas skieuse, elle voulait juste apprendre avant qu'il n'y ait plus rien. Quand Rick nous a présentés avec un : « Voici le grand Ronnie Hawks », elle a juste ajouté : « Salut », avant de me serrer la main, me prenant pour un énième raté tatoué à queue-de-cheval, ce qui, j'imagine, est assez proche de la réalité. Elle a fini par apprendre ce qui m'était arrivé. C'est impossible de passer une saison remplie de jours à rien faire au bar, à mater d'anciennes vidéos de X-Sports sur l'écran plat, sans me voir dans la poudreuse. Mais elle se fichait de tout ça ; il y a juste un soir où elle m'a dit : « J'ai regardé ta chute en ligne, je suis désolé pour ton carton. » Nous avons tenu le bar ensemble durant sa première année, et même si elle a la trentaine bien tassée et que j'en ai dix de moins, on est sortis ensemble tout cet hiver-là, avant de nous quitter.

« Alors, tu as décidé de ce que tu vas faire cet été ? je lui demande en plongeant dans l'huile une portion de frites.

— Je vais sûrement aller au Brésil. Aider à reconstruire après les inondations.

— Vraiment ?

— Ben oui, pourquoi pas ? Les gens ont besoin d'aide, besoin de maison. Ils vont me donner à manger et un endroit où dormir ; c'est pas comme si j'allais me faire du fric, mais je pourrai au moins faire quelque chose de bien. Tu devrais penser à faire du volontariat. »

Je hausse les épaules. « Merci, mais je trouverai certainement un boulot de barman à Ogden. »

En janvier, Rick nous a annoncé que la station allait fermer. Après soixante-dix-huit ans, cette saison allait être notre dernière. Il a arrêté les remontées mécaniques plus tôt un lundi – il n'y avait personne sur la montagne – et nous étions tous assis dans la cafétéria quand il nous a lâché la nouvelle. Zeke, un vieux type sec avec une barbe blanche comme du givre, qui était là depuis bien plus longtemps que la moitié d'entre nous et possède une maîtrise monstrueuse du snowboard, a frappé la table de sa casquette, s'est levé et est parti.

« Zeke, attends », a dit Rick, mais Zeke était déjà loin. Il s'est retourné vers nous : « Moi aussi, ça me fiche un coup. »

C'était probablement vrai. Notre montagne avait été un petit endroit tranquille, géré par des gens du coin, jusqu'à ce qu'un dirigeant de fonds spéculatifs la découvre et se dise qu'il allait en faire la future Vail. Il a installé plusieurs chalets, quelques boutiques de luxe, augmenté le prix

des billets, puis la neige a arrêté de tomber. Et Rick se retrouvait au milieu de tout ça, lui qui avait suivi les ordres du groupe du mieux possible, avait écouté un gamin qui portait une chemise plutôt qu'un blouson de ski, et qui allait pointer au chômage comme nous. « Ça craint, a admis Rick. *Putain* que ça craint, mais qu'est-ce qu'on peut faire ? Il n'y a plus de neige. Essayez de profiter de la dernière saison. »

Du coup, ce soir-là, on s'est minés, et Sunny et son groupe ont monté le volume de leurs amplis de guitare et ont joué jusqu'à trois heures du matin, à hurler dans le micro jusqu'à en perdre la voix. C'était de la merde, mais on s'en fichait. Nous avons dansé, Angie et moi nous sommes roulés des pelles derrière le bar, et nous avons essayé d'oublier le choc de ce coup dur.

***

Dans le clip qui passe en boucle dans le chalet, je me trouve au sommet de la chaîne de montagnes de l'Alaska, l'hélicoptère est en train de décoller hors du champ et, au-dessous de moi, il n'y a que de la poudreuse vierge, ligne parfaite après ligne parfaite, les crêtes ressortant comme sur le dos d'un dragon. De mon point de vue, il n'y a que des corniches et des tremplins sur le point de se faire démonter. Pas besoin de plus pour vous glacer le sang. L'hélico est parti, la température ressentie est de -3, et je contemple ces crêtes, le saint Graal des monts Neacola, et je sais que je peux les dominer. Regardez-moi quand je commence à descendre, le premier virage est parfait, je saute la bordure et chute sur soixante mètres, une carcasse lancée en ligne droite, je me pose à la perfection, je me retrouve dans un nuage de coulées alors que j'attaque la falaise suivante. Depuis l'hélico, on me voit maîtriser le moindre virage autour de ces aspérités affûtées comme des rasoirs, je m'envole, comme planant au-dessus de la neige et de la montagne, puis je retombe en formant un arc de cercle dans la neige, les rayons du soleil se reflètent sur moi en cette fin de matinée, tout est parfait.

Je voulais graver le moindre détail de toutes les montagnes du monde dans mon cerveau et avoir ainsi la possibilité de traverser les pics les plus mortels. Ce que je ne voulais pas : une vie moisie faite de boulots éreintants, à compter les jours qui me séparaient de la prochaine fois où je devrais tondre la pelouse, à compter les semaines avant de pouvoir m'offrir des vacances au goût de chaise longue en plastique, à compter les années avant la retraite, quand je serais trop vieux pour en profiter. Je

venais d'un endroit qui avait été construit sur ce type de schéma, où les systèmes d'arrosage s'activaient le matin et où le voisinage se transformait en ville fantôme pendant les heures de bureau. J'avais l'habitude de regarder toutes ces maisons vides, de voir ces adultes épuisés rentrer chez eux, tous ces pauvres gens vivre au ralenti ; pour moi, ça ressemblait à la mort. Je voulais contempler les étoiles au-dessus du Kilimandjaro, voir le soleil se lever après avoir dormi au pied d'une chaîne mortelle, respirer la poudreuse. Vous pouvez vous retrouver debout au sommet du monde, en sachant que vous allez vous précipiter dans l'embouchure d'un canyon sculpté par le vent, et que si vous mourez, au moins vous mourrez en ne répondant qu'aux règles que vous vous êtes fixées. C'est pour ça que j'ai dédié ma vie aux sports extrêmes.

Quand j'ai tout décortiqué comme ça à Angie, l'hiver où on était ensemble, lui ouvrant mon cœur après avoir terminé une bouteille de Jameson, elle m'a regardé avec un air qui n'avait rien de compatissant.

« Va te faire foutre, a-t-elle finalement lâché.

— Comment ça, "va te faire foutre" ?

— Ouais, tu skiais comme un malade, t'étais génial, tout ça, tu déchirais tout. Et alors ? Qu'est-ce que tu as apporté au monde ? Tu vois ces gens auxquels tu veux pas ressembler ? Tous ces gens qui ont des vies de merde et vides ? C'est de mes parents que tu parles, de moi, de ma sœur. C'est la majorité du monde. Et peut-être que mes parents ne grimpent pas des parois de glace avec des crampons pour aller repérer des lignes dans le trou du cul de l'Alaska, mais ils ont bossé comme des fous pour nous offrir, à ma sœur et moi, une belle vie, pour être là pour nous, pour fonder une famille.

— Je dis pas que c'est pas important…

— Si, c'est exactement ce que tu dis. Enfin, c'est quoi ton but dans la vie, à part te défoncer et me sauter ? »

Avant mon accident, mon objectif avait été de skier jusqu'à ma mort, ou jusqu'à la trentaine bien sonnée, de prendre ma retraite et de passer mes journées à signer des contrats de merchandising, et je ne m'étais jamais posé de questions quant au fait de rester populaire sur Troisième œil. C'était juste un truc à faire, une façon de pas être égoïste. Des gamins en fauteuil roulant s'étaient connectés au *feed* de mes lentilles pour voir ce que ça faisait de s'arracher sur les plus belles chaînes du monde, et je partageais les levers de soleil que je voyais plutôt que de les garder pour moi. Mais surtout, je voulais trouver le courage de dévaler une falaise à ski, que ce soit diffusé sur Troisième œil, que la vidéo

devienne virale et que j'existe de nouveau comme célébrité.

« Me faire une nouvelle falaise, ai-je finalement admis.

— Tu sais ce que c'est, mon objectif ? Avoir des gamins, fonder une famille, pouvoir leur offrir ces vacances que tu détestes tant. Et je n'ai pas besoin de trouver la plus grosse vague, ou le sommet le plus haut, ou toute autre connerie du genre pour me sentir vivante. C'est puéril. »

Je savais que j'étais saoul et que je devais faire attention aux mots que j'employais, mais quand on a un jour été le numéro un des skieurs freestyle, il est facile de se dire qu'on devait bien aux autres de se concentrer sur soi-même. J'avais maîtrisé les plus belles montagnes, fumé de la dope mortelle, m'étais envoyé en l'air avec des femmes magnifiques qui me prenaient pour un dieu. Je ne dis pas que je n'ai pas été un connard ; je dis simplement qu'en repensant à ma vie, je ne voyais pas ce que j'avais fait de mal. « Eh bien, moi, j'en ai besoin, j'ai répondu, et tout ce que je fais, c'est bosser derrière un putain de bar, coincé avec toi.

— Sympa, a-t-elle répliqué en se levant. En fait, t'es coincé ici tout seul. »

C'en était fini de notre couple. On s'est rabibochés – que pouvait-on faire d'autre après tout, nous travaillions ensemble cinq jours par semaine derrière le bar – et nous sommes restés amis, devenant le genre d'ex qui aimaient flirter et remettre ça quand l'un et l'autre n'étaient pas en couple, mais le moindre futur commun avait disparu. C'est seulement après qu'elle m'eut plaqué que j'ai compris que notre couple était en fait la meilleure chose qui me soit arrivée depuis des années.

***

La faune n'est pas si mal pour un dimanche soir. Entre l'équipe, le groupe de types qui reste à la semaine, et les visiteurs sur la journée, on doit être une trentaine et tout le monde commande des corbeilles remplies de *wings*, de frites et de beignets d'oignon, ce qui me tient occupé. Je suis dos au comptoir, je fris panier après panier de sticks de mozzarella alors qu'Angie est en train d'enregistrer les commandes, de remplir les pichets et de se pencher au-dessus du bar pour mieux entendre les clients. Sunny et le Sunshine Band se sont installés dans un coin, et ils font vibrer toute la salle avec leurs tubes rétro ; quelques vieux sont même debout à danser.

« C'est comme ça que c'était, à l'époque ? me demande Angie en glissant dans ma direction une pinte de Powder Pale Ale.

— Nan, je réponds en buvant une gorgée et en observant la foule. Avant, il y avait tellement de lapines qu'on pouvait pas traverser la salle. »

Le groupe fait une pause et Sunny vient nous rejoindre. « La température chute, dit-il, tandis qu'Angie lui sert une pinte. Regardez. » Il nous montre l'écran de son téléphone. C'est vrai, on est à un bon -2 degrés, et il y a des rapports comme quoi ça baissera encore plus. « Ils prévoient de la neige… une grosse chute.

— Tu parles comme un bleu, je rétorque. J'y croirai quand je le verrai.

— Il neige dans le Colorado », nous interrompt une jolie fille au bar. Elle tend son téléphone pour nous montrer ce qu'elle regarde. Un ranger du parc de Mesa Verde diffuse son flux oculaire en ligne : les flocons recouvrent les habitations de la falaise sous une couche de blanc. Elle passe sur une autre chaîne : on voit désormais un étudiant en météorologie de l'université du Colorado lire son propre bulletin météo de *La Dernière Tempête*, affirmant que le blizzard se dirige vers l'Utah. Elle met son téléphone en veille et se penche vers moi. « Je te connais, ajoute-t-elle.

— Ah ouais ?

— Mmhm, tu es Ronnie Hawks. Je te regardais à chaque fois que tu passais à la télé. »

Je me demande bien quand – quand elle avait six ans ? Au lieu de ça, je la remercie.

« T'étais un malade, reprend-elle. Est-ce que tu skies toujours comme ça ? » J'aperçois Angie lever les yeux au ciel avant de retourner au bar pour remplir son pichet.

Elle s'appelle Chloe, elle vient de l'université de Charleston, et même si ça fait des années que personne n'a voulu me brancher en parlant ski, c'est agréable. Je me penche par-dessus le bar et je lui parle d'héliski dans l'Himalaya, de la sensation que ça faisait de se faire déposer sur une falaise mortelle. Et Angie, qui sait bien que j'ai passé ma saison seul, décide non seulement de me laisser flirter, mais m'annonce également qu'elle assurera la fermeture ce soir. « Va vivre ton adolescence éternelle », dit-elle.

Chloe loge au chalet Bear Creek avec ses parents, on prend donc la navette jusqu'à mon appartement, qui est en bordel. La table du salon est recouverte de vieux magazines de ski, de boulettes de came, de mon inhalateur et de bouteilles de bière artisanale vides.

« Désolé pour le bazar, je dis alors qu'elle inspecte les posters de

snowboardeurs et de half-pipes accrochés aux murs.

— Ça me dérange pas. C'est comme dans la chambre de mon petit frère. »

Je nous roule un joint, on se le partage sur le canapé et on commence à se peloter bien avant qu'on en ait fumé la moitié. Le corps de Chloe me rappelle qu'avant je rêvais de pouvoir vieillir tout en continuant à m'envoyer de jeunes fans. Je soulève ma chemise et lui montre mes cicatrices. « La vache, dit-elle, c'est sexy. » Puis elle m'entoure de ses jambes, je la soulève du canapé, mon dos hurle de douleur, et je la porte jusqu'à la chambre. Elle défait mon pantalon, le fait descendre avec ses jambes et je lui enlève ses collants.

« Hé, débute-t-elle en me caressant au travers de mon boxer, j'ai très envie que tu me baises… mais je me demandais… Est-ce que tu as…

— Ouaip », je la coupe. Je me penche vers mon tiroir et j'en sors un préservatif.

« Oh, dit-elle en voyant l'emballage. Enfin, c'est cool, en fait… mais je veux dire… Est-ce que tu as tes lentilles ? »

Quand j'étais sur le circuit, les filles me demandaient toujours si j'avais mes lentilles, comme ça elles pouvaient montrer le flux à leurs amis le lendemain, pour prouver qu'on avait bien couché ensemble. Mais Angie ne voulait pas que mes *followers* regardent, donc on s'assurait toujours de les retirer avant de coucher ensemble. Je m'étais habitué à Angie, mais je me rappelle maintenant ce que préfèrent les autres filles. « Ouaip, je dis, en m'approchant de l'étui à lentilles juste à côté des préservatifs. Je vais les mettre pour toi.

— Hum… Je me demandais si tu voudrais pas porter les miennes ?

— Hein ?

— Je veux faire un selfie. C'est comme ça que je me fais de l'argent. J'ai une chaîne sur laquelle des types peuvent me regarder me faire baiser. T'inquiète, c'est cool, tu n'y apparaîtras pas du tout. » Je prends une profonde inspiration, je dois me rappeler que ça fait longtemps que je n'ai pas été avec une fille aussi jeune, puis j'accepte. « Cool, merci », dit-elle. Elle s'appuie sur ses coudes et retire ses lentilles, avant de me les tendre au bout de ses doigts, comme en un signe de paix. Je les prends, ressens cette drôle de sensation d'intimité à placer ses lentilles sur mes yeux, puis je me retrouve dans son flux, je vois les commentaires défiler dans ma vision périphérique tout en la regardant, elle. *T'es tellement bonne ! Putain, je me taperais bien ce cul. Contacte-moi *//bigdawg.*

« Regarde ce que je suis en train de te faire », dit Chloe en me

débarrassant de mon boxer. Je lui obéis quelques secondes avant de me rendre compte que je suis en train de filmer, donc je me refocalise sur elle. « Je vais te baiser comme jamais », gémit-elle, puis elle plonge son regard dans le mien et m'attire à elle.

***

Les températures restent basses, et la nuit suivante Rick m'envoie un message : *Tu veux venir faire le tour des canons ce soir avec Sunny ? Payé en heures supplémentaires*. À l'époque, il fallait un permis pour piloter les machines, mais depuis la Grande Fonte, travailler sur la montagne signifie avoir cinq casquettes différentes. Je suis barman, cuisinier à la chaîne, mécanicien de canons, moniteur de ski, et j'aide aussi aux remontées mécaniques quand un jeune oublie de se pointer. Donc après avoir fermé le bar, on sort sur les motoneiges avec Sunny pour nous assurer que les canons sont en état de marche. Deux pompes sont inondées au niveau de Devil's Ridge, et l'un des canons de Lightning Bowl a un embout obstrué. Le canal s'est oxydé et a envoyé des particules de rouille dans la machine, on ne peut pas y faire grand-chose, mais quand on en a fini et qu'on l'a nettoyé, il crache de la neige propre.

Minuit est passé quand on arrive au sommet qui surplombe Hidden Valley, où on s'adosse à nos sièges, tout en regardant les machines recracher de la brume dans l'atmosphère. Sunny a apporté une pipe d'herbe, et on se la passe l'un l'autre alors que l'eau se transforme en neige au-dessous de nous. Le ciel est rempli de nuages, il y a bien quelques trouées d'étoiles ici et là, mais elles disparaissent rapidement. Je n'ai pas ressenti un froid aussi pénétrant depuis longtemps.

« T'arrives à y croire que tout est fini, toi ? dit Sunny en ravivant la pipe. Plus de snow, plus de nuits comme celle-là. On aurait dû aller à Dubaï quand on le pouvait encore, on aurait trouvé des boulots aux remontées. Tu sais combien de temps il faut attendre pour un tel boulot maintenant ? »

Oui, je suis bien au courant. C'est le premier site que j'ai consulté quand j'ai appris qu'on fermait. *Ski Dubaï n'accepte plus de candidatures – tous les postes sont pourvus jusqu'à nouvel ordre*. Je lui prends la pipe. « Qu'est-ce que tu as de prévu pour le boulot ? je lui demande.

— Je vais donner des cours de surf à Kauai.

— C'est pas ton boulot estival, ça ?

— C'est du plein temps maintenant.

— J'aurais dû apprendre à surfer.

— C'est jamais trop tard, viens avec moi. Mon pote y gère un dispensaire ; je peux lui parler, te trouver un boulot à vendre de l'herbe. »

Je m'imagine sur une plage quelque part, défoncé à longueur de journée, à essayer d'apprendre un sport dans lequel je suis nul. C'est une possibilité, je suppose. C'est peut-être même mieux que de tenter de trouver un boulot de barman dans la vallée où la liste de candidats est aussi longue que celle de Dubaï. « Angie parlait du Brésil.

— Vous êtes toujours ensemble ?

— Non. Elle disait juste qu'elle irait là-bas pour aider à construire des maisons pour ceux qui avaient tout perdu. Je pensais l'accompagner.

— T'es sérieux ? C'est carrément respectable de ta part, mais tu es en train de me dire que tu préférerais faire ça *plutôt* que de surfer et fumer de l'herbe premium ?

— J'en sais rien », j'admets, et je décide de rien ajouter au sujet du Brésil. Je ne suis même pas sûr qu'Angie voudrait de moi. Mais je continue de me dire que si elle accepte que je vienne, peut-être qu'il en ressortira quelque chose de bien, pour tous les deux.

Quelques flocons épais se déposent sur nos motoneiges et sur nos parkas. « Merde, c'est de la neige ? » demande Sunny. On lève la tête vers le ciel, et on peut pas se tromper, les nuages sont bien présents, il n'y a plus aucune étoile, et de gros flocons tombent du ciel. « Pas le moindre doute », je réponds, émerveillé. Je recouvre la pipe de mon gant et la rallume. À l'exception du son de l'herbe qu'on grille, il n'y a rien d'autre que le silence des montagnes et celui des flocons qui chutent sur les pentes.

« Ça va être bondé demain si ça continue comme ça.

— T'inquiète pas, va, je le rassure, d'ici l'aube tout ça sera devenu de la bouillasse. »

Quand Sunny me dépose à mon appartement, la neige chute encore franchement, les rayons obliques des lampadaires en éclairent le tourbillon sauvage. Les rafales recouvrent mon porche pendant que je me brosse les dents, puis mon réveil sonne à sept heures et il y a plus de soixante centimètres de poudreuse, les voitures formant un village d'igloos dans le parking. « Putain de merde », je lance avant d'aller exhumer mes vêtements thermiques du placard.

Tout le monde en parle à la radio. Mais on entend surtout des cris de joie : *Wouhou !* hurle Sunny. *De la poudreuse, mec, de la putain de poudreuse !* Et ça ne se calme pas, la neige tombe dru. La majorité de l'équipe a déserté, en mode AWOL. Zeke a abandonné le magasin de ski, et Sunny est déjà en train de dévaler les pentes. Même Rick est introuvable. Pendant un moment, je pense à ouvrir le bar, puis je dis merde et quitte moi aussi mon poste. Que les idiots qui veulent boire gratuitement volent ce qu'ils peuvent.

La montagne est recouverte de skieurs, le parking se remplit de nouveaux arrivants et je retrouve ce besoin d'aller faire du repérage en montagne, de voir les falaises, de sentir ce rush d'adrénaline. Je prends le quad pour me rendre à Powder Ridge, et quand j'arrive au sommet, je décide de hisser mes skis sur mon épaule et de partir à l'assaut de la montagne, hors des pistes. La progression est difficile, j'ai de la poudreuse jusqu'aux genoux, mes jambes me tirent dans l'ascension.

Ces fameuses nuits, quand je refusais de faire « avance rapide », je restais assis là à regarder ma biographie, à étudier les derniers instants de mon erreur. Dans la vidéo, l'hélico décolle et je me vois me diriger vers la falaise, mes skis décrivant un grand arc de cercle avant que je saute par-dessus l'à-pic. On peut déjà voir que je penche du mauvais côté, mon corps est trop près de la montagne. D'habitude, je ressentais le déséquilibre lors du décollage, et j'avais le temps de corriger l'erreur, mais quand j'ai pris cette falaise, je pensais savoir exactement où j'allais atterrir. Je me rappelle ces millisecondes avant que ma hanche ne s'écrase contre les pierres, que mon cou ne se retrouve tiré vers l'arrière et que mes écrans deviennent blancs. Mes *followers* m'acclamaient sur mon *feed*. *On t'aime, Hawks !* Émoji après émoji d'encouragement et puis, soudain, des émojis qui hurlent, un crâne et des os, tous ces *OMG*. La dernière chose que j'ai aperçue était la pierre, comme si la montagne s'était plantée dans mon flanc et me vissait contre sa face en granite, les rayons du soleil défilant pendant que je dégringolais, mon corps telle une poupée de chiffon dévalant la ligne de pente.

Tout me revient, alors que je suis en train de traverser l'espace pour atteindre l'autre versant du sommet. Tout le monde est parti, il ne reste plus que l'étendue blanche de poudreuse intacte et la chute silencieuse de la neige. Je peux sentir cette poussée d'adrénaline familière quand je parvenais à conquérir la montagne et l'effet que ça faisait de terminer un *run* sans encombre. Au-dessous de moi, il n'y a rien d'autre que des pins et des falaises. Même si c'est du suicide, au moins on me regardera de

nouveau.

Je sens mon cœur tambouriner, mon souffle est court et irrégulier, l'adrénaline m'envahit et je comprends alors que je ne vais pas juste me faire une descente et retourner au bar pour préparer le service, et qu'il est hors de question de demander à Angie de l'accompagner en Amérique du Sud ; je vais faire la plus grande vidéo de come-back de tous les temps. Je plonge la main dans ma poche et sors mon étui à lentilles, je détourne mon visage de la neige et m'équipe les yeux. « Salut vous, j'annonce à cette foule de *followers* potentiels, vous allez avoir envie de voir ça. » Puis je mets mes lunettes, je laisse mes skis glisser dans la neige vierge et j'épouse la ligne de pente au-dessous de moi.

UNE BRÈVE HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION QUI A ÉCHOUÉ

Même si Krotsky n'a pas été le premier à suggérer que le travail effectué à l'Institut de la conscience était davantage politique que scientifique, il s'est avéré être l'un de ses critiques les plus virulents. Dans son essai L'Interface globale en tant que machine politique, il affirme : « Si nous voyons la conscience comme la propriété seule d'un individu, de la même manière que l'on considère la personnalité, le libre arbitre, ou même la notion d'âme comme étant l'unique propriété d'un individu, nous devons alors reconnaître que toute intrusion technologique, qu'elle soit cybernétique ou électronique, ne peut s'effectuer que par la force. Ainsi, l'individu en question devrait avoir le droit de la rejeter1. »

Le fait que la propriété privée de la conscience soit l'objection principale que Krotsky formulait à l'encontre de l'Interface globale Cerveau/Web a probablement affaibli son argument. Car, comme Dksvoskny l'a démontré, si la conscience relève de la sphère privée, alors « bientôt le parfum, la musique, ou même le vent deviendront également des sujets de discussion, car tous ces éléments ne *pénètrent-ils pas la conscience*[2] ? ». Dksvoskny est ainsi devenu le premier à remettre formellement en question ce qui constituait la première réelle objection aux technologies intrusives, allant au-delà des normes standards binaires « j'aime/j'aime pas » mises en avant par les anti-Interface. L'éthique, affirma-t-il, ne pouvait constituer à elle seule une raison de rejeter les avancées dans le domaine de l'intelligence homme/machine, admettant cependant que si, et seulement si, une telle intrusion s'avérait dangereuse (à savoir, une puanteur telle qu'elle provoquait la nausée ; ou un bruit si assourdissant qu'il provoquait la surdité), alors, effectivement, la question de sa prohibition pourrait être débattue.

L'Interface Cerveau/Web, quant à elle, augmentait la fonction cerveau/machine sans avoir recours à des intrusions d'une telle violence. Même si les premiers modèles de test compliquaient la question à cause de leur conception primitive (SkullCartridges, Internal DSL, VeinWiring, etc.), ces prototypes ont rapidement été remplacés par des modèles non intrusifs grand public, découlant de la construction des Tours. La technologie qui permit au Web de fonctionner directement à partir des bioénergies plutôt qu'avec du câblage interne, autrement dit, sa non-

physicalité, invalida les objections anti-Interface.

Wittger, qui différencie les comportements émanant de stimuli internes et externes, considère que le cœur du débat se trouve dans cette idée préconçue que la conscience n'est qu'une construction mot/pensée plutôt que mot/pensée/html.

> Il y a un mystère que je ne parviens pas à élucider : qui a donné l'autorisation divine aux anti-Interface de maintenir sous les verrous les fonctions neuronales ? La notion obsolète de fonction cérébrale en tant que moyen de contrôle souverain est en partie à blâmer. Mais c'est sûrement le dogme religieux qui est le plus coupable (avec ses notions d'esprit et de réincarnation *ad infinitum*). Quand la religion a établi l'âme intangible comme refuge de la conscience, elle a ainsi compromis toute évolution technologique en créant un esprit à jamais dissimulé et à l'accès impossible. Les avancées en matière de technologie d'interface globale ont prouvé que les neurosciences du début du XX^e^ siècle ne nous fournissaient qu'une compréhension limitée des fonctions du cerveau. Les stimuli internes de l'Homme peuvent compter sur des interfaces cybernétiques depuis l'aube des temps[3].

Wittger a prouvé que, à l'instar de l'électricité et de la gravité qui existaient déjà bien avant leur découverte, les capacités cybernétiques humaines préexistaient avant l'existence de cette technologie, et que nier ce fait revenait à prouver une forme d'imbécillité universelle. En effet, les tentatives, de courte durée, des anti-Interface visant à s'exclure eux-mêmes des réseaux globaux de flux (faire l'autruche, les casques en métal, le mouvement architectural spéléologique) n'ont fait que confirmer cette imbécillité prophétisée par Wittger. Rien de toute cette obscurité et de ces destins tragiques que les anti-Interface redoutaient ne s'est produit, et même si Smith attribue l'augmentation de cas de TFSI (trouble de focalisation du stimulus interne) et la prolifération de psychoses internes à l'émergence de l'Interface[4], Bausch & Cartz Pharmaceuticals a prouvé que ces maladies étaient déjà latentes chez les individus, avant la mise en interface[5].

L'argument qui est peut-être le plus intéressant posé par le mouvement anti-Interface est celui du professeur Schisberg quant à l'inconscient collectif. Il propose ainsi : « Ce phénomène intrapsychique que beaucoup ont remarqué depuis l'avènement de la mise en interface ne peut simplement être examiné comme un phénomène psychique conventionnel. Les cas actuels de synchronicité d'Interface semblent être liés à des sujets d'étude choisis par des entreprises privées. La question est donc de savoir si l'Interface refond notre inconscient collectif afin que celui-ci soit plus axé sur les problématiques des entreprises[6]. » Dans la mesure où cet argument est intéressant d'un point de vue

philosophique, les affirmations de Schisberg ont eu une influence certaine. Cependant, comme l'a observé Dunning : « L'inconscient collectif demeure un mystère au même titre que la vie et la mort elle-même. Suggérer que la nature même de notre esprit est contrôlée par des entreprises privées est tout aussi ridicule que d'affirmer que la vie après la mort est influencée par la politique[7]. »

Le mouvement anti-Interface, qui s'est d'abord manifesté au travers de protestations physiques, et qui a été réprimé dans la dernière décennie, est devenu résolument académique par nature[8]. Krotsky lui-même, à l'origine fervent soutien de la résistance, a admis que la rébellion physique (à savoir, le terrorisme à l'encontre des Tours, les brouilleurs d'Interface, le piratage de cerveaux) était en définitive inutile.

Peu importe notre consentement, l'Interface a réorganisé notre paysage mental et fermement établi la conscience comme propriété publique. Au travers de la violence, de l'échec et de l'inaction, la résistance a été obligée de créer une dernière ligne de défense au travers de l'intellect lui-même. L'émergence d'études s'intéressant à l'Interface au niveau universitaire est le seul résultat fortuit de cette révolution ratée. L'intelligence devrait désormais être perçue comme une sorte de capital. Les idées, les hypothèses et les arguments sont l'unique assurance que peut toujours avoir un individu d'obtenir du pouvoir sur le marché de la conscience[9].

---

1 Krotsky, Samuel. « L'Interface globale en tant que machine politique », *Cyber-Medical Journal* Vol XII (2028):19.

2 Dksvoskny, Ludov. « Piéger le vent : Une réfutation du krotskisme », *Cyber-Medical Journal* Vol XIII (2029):28.

3 Wittger, Ivan. « Le Problème de Dieu : Le Dogme anti-Interface contre la science », *Tech. Quarterly* (2030):86.

4 Smith fait référence à des cas comme les DADF (dysfonctions auto-immunes de détachement des flux) qui ont été rapportés par le Centre de surveillance des interfaces, comprenant des symptômes comme l'insomnie, le flux verbal, l'incapacité de déconnexion, la recherche myopique, etc. Dans son étude *Perturbations hors ligne : Une histoire des dysfonctions de l'Interface*, Smith appelle « recherche chronique » l'incapacité d'un patient à parler de quoi que ce soit d'autre que de différentes recettes de ragoût, et emploie cela comme une métaphore lui permettant d'analyser les comportements sociaux non dysfonctionnels, affirmant même que : « Même nous, ceux qui ne sont censément pas perturbés, éprouvons toujours des difficultés à ne pas fredonner des jingles pop-up, ou à ne pas incorporer des publicités d'interface dans notre discours quotidien, comme c'est le cas par exemple avec cet adage tristement célèbre : *Méga-fun !* »

5 Des études médicales menées par Bausch & Cartz Pharm. Inc. montrent que 64 % des nouveau-nés et 78 % des individus de plus de dix-huit ans produisaient un taux insuffisant de neurotonine cybercérébrale pour naviguer de manière fonctionnelle dans l'Interface.

6 Schisberg, Douglas. « Perturbations troublantes : Une étude de la synchronicité de l'Interface », *CyberMedical Journal* Vol XX (2031):26

7 Dunning, Glade. « Nature et esprit », *Proctor & Gamble Annual Report* (2030):74c.

8 *Manifestations anti-Interface*, Portland, Oregon. militarystrikeonline.com, 12 septembre 2032.

<usgov.militarystrike-USarmy/234/sept2032/rightlobe.intf>
9 Krotsky, Samuel. *Réflexions a posteriori sur la Révolution*, Chicago : Black Raven Press (2034):226.

MIGRATION

Elle porte des bottes qui lui remontent jusqu'aux genoux et une jupe assez courte pour laisser apparaître ses cuisses. Elle attend que les derniers étudiants qui lambinent sortent, puis elle ferme la porte et traverse la pièce jusqu'à mon bureau. Quelque chose dans son regard est différent aujourd'hui. Je pense d'abord que c'est son eye-liner mauve, mais je remarque ensuite des paillettes vertes superposées à ses iris marron. Son nez est petit et ses lèvres pulpeuses, d'une profonde couleur rouge, et augmentées. « Salut, professeur, dit-elle, en s'appuyant contre ma table. Vous étiez encore en train de me reluquer, hein ?

— Je plaide coupable, je réponds.

— Vous voulez faire quelque chose à ce sujet ? »

Au travers de la petite vitre de la porte, je vois des étudiants défiler devant la classe. « Ici ? » je demande.

Elle pose ses lèvres contre mon oreille et souffle : « Oh oui, papa, juste ici. Tu veux pas ? » Elle tend sa main bronzée devant moi et me montre le vagin qui se trouve dans sa paume. « J'en ai deux autres rien que pour toi, papa. » Ses lèvres sont juste à côté de mon lobe, à l'endroit où j'ai créé un minuscule pénis en guise de boucle d'oreille. « Pourquoi tu n'essaierais pas de tous les chercher, papa, dit-elle. Papa ?

— Papa ! »

J'enlève mes lunettes. Max est dans l'embrasure de la porte ; il arbore le masque de hockey blanc qu'il ne quitte jamais. « Papa, ça fait genre cinq minutes que je t'appelle. »

Sous mon bureau, le caoutchouc noir de ma combinaison marque un renflement, révélant les prémices d'une érection. Je retire l'équipement que j'ai autour du crâne, je le pose près de l'ordinateur, et me tourne gauchement en gardant mes jambes sous le bureau. « Ne m'interromps pas pendant mes cours.

— Ton cours s'est terminé il y a dix minutes.

— Il y a six minutes. Bref, attends jusqu'à ce que ma porte s'ouvre, et retire ce masque quand je te parle. »

Mon fils grogne et affaisse les épaules, dans une espèce de haussement inversé. Fut un temps, le son de l'ouverture de la porte de mon bureau engendrait des bruits de pas excités. Maintenant, je peux à peine faire en

sorte qu'il reste à côté de moi. Il soulève son masque de hockey de manière à ce qu'il se trouve juste au-dessus de ses yeux, comme une visière, recouvrant son visage d'ombres. « Voilà, dit-il. Est-ce qu'on a une pompe à vélo ?

— Une quoi ?

— Une pompe à vélo. »

Il transpire, sa main gauche tremble, et ses pupilles fusent dans tous les sens. Les gamins appellent ça l'essoreuse, mais le terme est inapproprié. Ses yeux ne tournent pas dans tous les sens, ils passent leur temps à se précipiter d'un côté à l'autre, comme c'était le cas des télévisions quand leurs antennes étaient tordues. Mais ce n'est pas le moment de commencer une dispute, pas alors que je suis toujours assis dans ma combinaison avec un début d'érection. « Mais bon sang, pourquoi est-ce que tu as besoin d'une pompe à vélo ?

— Je peux pas faire de vélo en ligne, on a pas assez de débit.

— Et ?

— Je pourrais utiliser mon vrai vélo.

— Non. C'est trop dangereux dehors.

— Allez.

— J'ai dit non, fin de la discussion.

— *D'accord !* Dans ce cas, je serai dans ma chambre à dézinguer des zombies, comme d'habitude ! » Il rabaisse son masque de hockey et claque la porte derrière lui. Un morceau de slasher-punk démarre et la maison se remplit de guitares rappelant le bruit des tronçonneuses. Puis les guitares laissent place à un solo de batterie provenant d'un kit programmé, qui marque à dessein des rythmes à contretemps. *Bapbapbap*. *Bapbapbap*. *Bapbapbap*. Ce n'est pas de la musique.

Mon ordinateur sonne : un message instantané.

T passé où ?

Pardon, j'écris, *histoires de famille. On peut se retrouver ce soir en ligne ? Je peux louer une chambre d'hôtel. Dix heures ?*

G veux t'baiser dans la classe.

Je m'arrête au-dessus du clavier.

Je peux créer un site avec un lit king size. *Jacuzzi ?*

Nope. La classe ou rien.

Je lâche un soupir.

Disons 11 h. La salle est fermée, mais je peux nous connecter.

@+

Je me déconnecte et me demande ce que je suis en train de foutre. Si

j'étais intelligent, je payerais un avatar pour la nuit, louerais un espace précréé, et ne m'inquiéterais pas de coucher avec une étudiante. Mais alors, ce ne serait pas Kira – ce qui, j'imagine, signifie que je ne suis pas encore trop vieux pour ne plus être excité par l'interdit. J'enlève ma combinaison, je la suspends au dossier de ma chaise, et je passe un jean et un T-shirt. Puis je vais voir ma femme dans son bureau.

« J'en peux plus de cette putain de musique », je dis, en refermant la porte derrière moi.

Elle se détourne de son ordinateur et soulève ses lunettes. « C'est terrible, hein ? Viens là et embrasse-moi. »

Je traverse la pièce et me penche vers elle. Ses lunettes nous gênent, et nos lèvres se frôlent à peine quand on émet un son de baiser. Elle pose une main sur la mienne et je me sens lié à elle. Puis je pense à Max, et cette chaleur gèle. Ann ressent immédiatement le changement. « Qu'est-ce qu'il y a ?

— Max se drogue encore. Ses yeux tournaient dans tous les sens et il disait vouloir aller faire du vélo.

— Tu parles des vélos que tes parents nous ont donnés ? C'est ridicule. Ça fait des années qu'on est pas sortis à l'extérieur.

— Je sais. Il va certainement retrouver quelqu'un pour de la drogue. »

La réalité de la situation nous laisse sans voix. La première fois que nous avions suspecté Max de se droguer, j'avais fouillé son historique de recherches et j'étais tombé sur l'un des sites Web qu'il avait consultés. Un point rouge était apparu dans le coin en haut à gauche de l'écran, puis en bas à droite, clignotant trois fois, en grande taille puis en tout petit, avant de devenir bleu. En suivant simplement ce point des yeux, j'avais senti mon esprit décrocher. Des couleurs avaient éclos derrière mes paupières et j'avais eu une pensée passagère : *Le cœur humain est constitué de nuances infinies*. Mes doigts avaient commencé à me chatouiller, comme si mes veines étaient liées à un réseau plus vaste de neurones qui se croisaient dans le cyberespace, et j'avais soudain ressenti le besoin inexplicable de double-cliquer sur un objet qui n'existait pas. J'avais retiré les lunettes, mes pupilles s'étaient retrouvées agitées de spasmes à gauche, à droite, à gauche, à droite, alors que le spectre des couleurs se fondait dans la teinte coquille d'œuf des murs de notre chambre. Après cela, nous avions installé des blocages à la connexion de notre foyer, mais Max réussissait à les contourner.

« Bon, il est avec nous, reprend Ann. Et il ne pourra pas quitter la maison sans que nous le sachions. » Elle a toujours été la plus

rationnelle de nous deux. Elle me presse la main et me tend ses lunettes. « J'ai presque terminé avec le compte Whole Foods ; dis-moi ce que tu en penses. »

Ann a décoré leurs bureaux en ligne avec un tapis de pelouse verte. Des parterres de violettes et de boutons d'or égaient les coins inutilisés, et des pierres plates suspendues dans le vide forment un escalier joignant les différents niveaux du bâtiment. Les fenêtres, qui vont jusqu'au plafond, ont été teintées afin que la lumière qu'elles filtrent soit éternellement de la couleur des rayons du soleil de fin d'après-midi : elle n'est ni assez lumineuse pour faire plisser les yeux ni trop tamisée pour empêcher la lecture, un éclat parfait qui souligne les nuances naturelles de la peau humaine. Au-dehors, une bande côtière tropicale s'étend à l'horizon, et des palmiers surplombent les vagues.

« Hawaï ? je demande.

— Les Philippines.

— Joli. » Je retire les lunettes. Aussi époustouflantes que soient les décorations d'Ann, son travail me déprime à chaque fois. Ses mondes rendent les murs blancs de notre maison d'autant plus fades. Nous avons peint des lilas, mais ils ne soutiennent vraiment pas la comparaison.

Je traverse la pièce pour m'asseoir sur le lit du bureau. Ann a repassé ses lunettes et fait glisser ses doigts tout en cliquant sur le pad de conception. « Alors ? demande-t-elle par-dessus son épaule. Tu t'es fait Kira aujourd'hui ?

— Non, j'admets. On a prévu de se retrouver ce soir.

— Quelle heure ?

— Onze heures.

— Peut-être que Rick pourra me rejoindre alors. »

Rick est le jardinier d'Ann, un avatar latino musclé de vingt-huit ans qui lui vend des palmiers. Elle me l'a un jour présenté en me montrant le bureau de Whole Foods. Quand je l'ai rencontré, il était torse nu et portait un palmier sous son bras. En guise de salutation, il m'avait lancé : « Ça va, mec ? »

« Tu sais que c'est certainement un type velu de Kalamazoo, hein ?

— Et c'est pas le cas de Kira ?

— Certainement pas », je réponds, mais je n'en ai pas la moindre preuve. J'imagine un homme chauve d'âge mûr assis dans son appartement, au sol jonché de chips et de bouteilles de Coca, en train de créer l'avatar de Kira. Pour tout ce que j'en sais, ma femme a raison – l'université ne nous transmet plus d'informations sur le genre, l'âge ou

le nom de naissance, juste une liste d'appel se fondant sur les identités choisies par mes étudiants. « Ça te gêne vraiment pas ? je demande.

— Tu rigoles ? Ça m'a jamais dérangée. C'est toi qui appelles ça "tromper". »

C'est vrai. Je suis de la génération qui trouvait des plans cul sur Tinder et effaçait ses historiques de navigation, une génération qui, pendant un court laps de temps, avait eu le temps d'imaginer un futur idéaliste. Ann a huit ans de moins que moi ; sa génération a perdu sa virginité numérique au collège.

« Allez, dit Ann, on va se marrer. On sera l'un à côté de l'autre quand on s'enverra en l'air.

— Réexplique-moi une nouvelle fois, comment ce n'est pas de l'infidélité ? »

Ann retire son casque et traverse la pièce pour s'asseoir à côté de moi. « Ce ne sont que des avatars », dit-elle en m'embrassant. C'est agréable. Même si de vraies lèvres ne peuvent pas mener à l'orgasme, la sensation garde quelque chose de plaisant. Nous nous embrassons de nouveau, rapidement cette fois-ci ; puis Ann retourne à son travail, et je ressors dans le couloir – je passe au travers de la musique de Max remplie de moteurs ronflants de voitures et de violons stridents – pour rejoindre mon bureau. Je renfile ma combinaison pour aller marcher.

Ann nous a créé *Automne* quand Max avait cinq ans, un cadeau de la fête des Pères. Quand il était petit, Max et moi parcourions le paysage ensemble, lui dans sa combinaison, moi dans la mienne, mais ces derniers temps je me contente de faire apparaître un avatar sauvegardé de Max et je me penche pour lui prendre la main. L'air est vif et saisissant, de ces jours qui laissent présager l'arrivée de l'hiver. Les feuilles ont commencé à brunir, et elles tombent de grands chênes, recouvrant le sol de jaune et d'orange.

« Salut, papa », lance Max. Le simulateur donne à sa douceur enfantine un timbre numérique perturbant, mais c'est assez réaliste.

« Salut », je réponds en lui pressant la main. Au-dessus de nous, quelques avions découpent le ciel de leurs traînées blanches, et je tiens mon fils par la main alors que nous quittons le trottoir pour fouler une mer de feuilles dorées.

***

Max porte son masque de hockey pendant tout le dîner. Il le soulève

uniquement pour prendre des bouchées du tilapia à la citronnelle qu'Ann a préparé. Nous lui avons déjà demandé de retirer son masque à table. Nous l'avons puni, lui avons interdit de sortir de sa chambre, avons suspendu son temps de jeu vidéo, mais il n'y a aucune victoire à célébrer face à un garçon sans masque qui nous déteste. Donc, Ann et moi parlons entre nous alors que notre fils joue les gardiens de but silencieux à l'autre bout de la table. Le masque n'est pas une de ses inventions. Un adolescent quelque part est tombé sur les films d'horreur de série B de ses grands-parents et a décidé de faire de cet attirail la nouvelle mode pour les jeunes en colère et anti-tech. En vérité, ce masque est terrifiant. La fibre de verre blanche, dure et sans émotion, recouvre les traits de notre fils, et les yeux vides et perpétuellement creux créent une expression enragée. Les triangles rouges au-dessus des joues ressemblent à des traces de sang. Si l'on ajoute ses vêtements – un costume s'appuyant entièrement sur des combinaisons Hazmat ou des camisoles –, notre fils ressemble franchement à un tueur en série.

Voir Max dans cet état nous fait souffrir, Ann et moi. De savoir que sous l'obscurité du masque ses yeux continuent de tournoyer, que son esprit est défoncé à la cybernétique et que son cœur est rempli d'une douleur qu'aucun de nous deux ne comprend. Max n'a pas toujours été comme ça. Jusqu'à ses onze ans, c'était un bon garçon avec des cheveux duveteux et des joues qui se plissaient en sourires. Il jouait à des jeux en ligne comme *Club Koala*, dans lequel il se cramponnait à des eucalyptus et échangeait des tiges de bambou contre des améliorations de fourrure. Puis il est entré au collège. Nous avions acheté à son avatar d'école un T-shirt *Club Koala*. Les autres collégiens se sont fichus de lui, et un groupe de petits cons qui s'y connaissaient en informatique a piraté son compte *Club Koala* et peint son animal en rose. Ils lui ont fait dire des choses obscènes aux autres koalas, résultat : Max a été banni du site à vie. C'est là qu'il a acheté le masque de hockey ainsi qu'une camisole et qu'il s'est trouvé une bande slasher-punk à l'école qui refusait de personnaliser leurs avatars. Ils portent des écussons sur lesquels il y a marqué *Aucune différence !* et apparaissent en ligne dans les mêmes costumes macabres qu'ils portent à la maison.

« J'ai fini de manger, dit Max. Est-ce que je peux sortir de table ? »

Nous lui permettons de s'en aller, même si Ann et moi n'avons mangé que la moitié de notre poisson. Max disparaît dans les escaliers.

« C'était agréable », lance Ann. Des bruits de fusils mitrailleurs la coupent, suivis de sons de marteaux-piqueurs provenant d'un

synthétiseur.

« Max ! » je hurle. Pas de réponse. « Max !

— Quoi ?

— Baisse le son. Et tu éteins dans une demi-heure. » Pour seule réponse, il claque la porte, mais le volume baisse un peu.

Ann lave la vaisselle et je commande un autre panier de courses. Des betteraves, du lait, du miel ; des moules de la baie de Chesapeake sont en promo. J'en ajoute dans mon panier. Je pense à ces gens qui travaillent là-dehors, occupés à transporter des fruits de mer dans tout le pays, parcourant des kilomètres et des kilomètres d'autoroutes vides. Toutes les semaines, il y a de nouveaux signalements de camions braqués par des réfugiés vivant à l'extérieur. Je valide mon panier et paye ma commande.

À dix heures, le slasher-punk est éteint, et à onze heures moins le quart Max est endormi. La maison est de nouveau calme. Je m'assieds sur le lit alors qu'Ann prépare son équipement. Elle retire son pull et dégrafe son soutien-gorge. Elle a un beau corps. Il n'est pas aussi mince que celui de son avatar. Elle a pris un peu de poids au niveau des hanches, mais moi aussi, après tout. Au moins, elle est plus assidue au yoga en ligne que moi.

J'essaie de me préparer mentalement pour Kira, mais je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à la belle vie amoureuse qu'Ann et moi partageons. Après quinze ans de mariage, nous arrivons toujours à coucher avec l'avatar de l'autre deux à trois fois par semaine. Nous avons parfois changé de genre, créé un troisième avatar programmé pour des plans à trois, placé des organes génitaux sur le moindre centimètre carré de nos corps et eu des orgasmes multiorganes simultanés. Ce n'est pas une question de manque d'expérimentation. Si c'était le cas, Ann aurait conçu une version d'elle-même qui ressemble exactement à Kira. Mais je ne sais pas pourquoi, ce n'est pas la même chose. Ann tortille ses hanches d'avant en arrière pour ôter son jean, puis elle enlève sa culotte. Je tends un bras et pose une main contre ses jambes. Sa peau est douce.

« Est-ce que tu es sûre de vouloir faire ça ? je demande.

— Ouais, bébé. » Elle enfile sa combinaison et remonte la fermeture éclair au-delà de son nombril.

« Tu es sexy, je dis.

— Toi aussi, réplique-t-elle, et en désignant mon boxer, elle ajoute : Tu ne vas pas t'habiller ? » Elle passe son casque et baisse ses lunettes.

« Si, j'arrive. » J'enlève mon boxer, glisse mes jambes nues dans ma

combinaison, positionne mon pénis, puis je remonte la fermeture. L'horloge près du lit affiche 10 h 57. J'enfile mon casque et mes lunettes, et m'allonge à côté d'Ann.

« Je suis juste là », dit-elle, en me prenant la main.

Puis, nous nous connectons.

***

Kira m'attend près de la porte de la classe. Elle a les cheveux brun foncé ce soir, et ils cascadent dans son dos au-delà de ses épaules, relâchés et indisciplinés contre son trench, en mouvement perpétuel, comme si une brise les animait. Elle lève une main vers son visage et dégage une mèche de ses yeux.

« Salut, toi », lance-t-elle. Elle pose une main sur ma nuque et m'attire vers elle, nos langues se frottent à nos récepteurs labiaux encore et encore. Je déverrouille la serrure et, une fois à l'intérieur, Kira me pousse contre la porte, la refermant par le même geste. Ma chemise est déjà gonflée et Kira me caresse en suivant les boutons, puis elle arrache le col pour me dégager les épaules, exposant ainsi l'érection au milieu de mon torse.

« Mets-toi sur le bureau », ordonne-t-elle.

Elle dénoue son trench et, dans la faible lumière, je repère le vagin sous son sein droit. Elle pose sa cage thoracique contre la mienne. « Oh, bon Dieu », je laisse échapper tandis qu'elle me pousse en elle et entame un mouvement de va-et-vient. Je lui saisis la main, à la recherche du vagin dans sa paume.

« Il est plus là, dit-elle, en s'agitant d'avant en arrière.

— Qu'est-ce que tu en as fait ?

— J'ai quelque chose de mieux pour toi. » Elle dégage les cheveux qui recouvrent sa nuque pour révéler les lèvres pincées sur sa gorge.

« Tu es tellement belle », je dis, en enfonçant mes doigts dans son cou. Je peux déjà sentir son corps vibrer. Elle m'agrippe l'arrière de la tête et m'attire vers elle. « Tu en as un aussi, non ?

— Oui, je réponds, en décrivant des mouvements de va-et-vient dans son cou.

— Je le veux, dit Kira, d'une voix soudain plus dure. Dis-moi où il est.

— Sur ma jambe. »

Kira défait les boutons de mon pantalon et le baisse violemment sur mes genoux, exposant entièrement la vulve qui se trouve sur ma cuisse

droite. Elle soulève sa jambe du sol, son érection à elle tendue au-dessus de sa rotule, et elle me pénètre. Elle grogne, remonte sa jambe comme si elle donnait un coup de pied en arrière, et pousse encore et toujours son genou en moi. Je gémis.

« Surtout, n'arrête pas de me baiser », dit-elle. Je plonge mes doigts encore plus profondément dans son cou alors qu'elle me pilonne de son genou. Elle s'agite de haut en bas, sa jambe bat l'air derrière elle, son cou sursaute dans le même mouvement que sa cage thoracique qui tremble. « T'arrête pas ! » Je n'en ai pas l'intention, mais elle m'a complètement coincé contre mon bureau, je peux à peine lever la jambe. « Ça vient ! » crie-t-elle. Son cou se resserre autour de mes doigts et sa cage thoracique est prise de spasmes tandis qu'elle s'écroule sur moi. Puis son poids s'évanouit, son avatar disparaît au-dessus de moi au son d'un ordinateur qui se déconnecte. La pièce est silencieuse, les bureaux et les chaises forment des lignes parfaites, et la lune au-dehors illumine le sol d'une lumière argentée. Je suis seul sur mon bureau, ma chemise est déchirée, la soie est ruinée et mon pantalon se trouve autour de mes chevilles. Je le remonte et tente de reboutonner ma chemise abîmée – c'est inutile –, puis je descends de mon bureau et éteins la classe.

Ma femme est toujours allongée sur le lit à mes côtés. Ses lèvres sont écartées et elle pousse un léger gémissement. Je prends quelques inspirations en observant les lilas peints au plafond. Je les compte : vingt et un… vingt-deux… vingt-trois… Je tapote l'épaule de ma femme. « Hé ? » je lance. Aucune réponse, à l'exception de ses lèvres qui s'entrouvrent un peu plus. « Hé », je répète, mais elle est trop loin.

Je veux seulement m'allonger auprès d'Ann, la serrer contre moi et m'endormir. Mais ce n'est pas ce qui est en train de se produire. Elle donne des coups de pied d'avant en arrière dans le lit, et ce mouvement ne semble pas près de s'arrêter. Je pense à me reconnecter pour me finir avec un avatar programmé, mais l'idée me semble trop pathétique. Je retire donc mon casque et ma combinaison, les poils de mes jambes collent au caoutchouc. Puis, je vais dans la salle de bain et fais couler de l'eau. Dans le miroir, mes pupilles sont dilatées comme si j'étais en état de choc et mes mains tremblent. Je m'assieds sur les toilettes et inspire profondément. Les carreaux sous mes pieds nus sont jaunes, et mon corps dégage l'odeur aigre de la combinaison. Dans l'autre pièce, j'entends un gémissement interminable. Il ne me reste rien d'autre à faire que me reconnecter, regarder un truc sur Virtuview, vérifier mes e-mails, ou acheter une nouvelle chemise à mon avatar – rien qui ne me paraisse

vraiment intéressant. Je prends donc une douche. Je passe ensuite un peignoir, ferme la porte de la chambre derrière moi, et je descends les escaliers pour trouver quelque chose à manger.

À mi-chemin, j'entends un bruit sourd. Je me fige sur la dernière marche recouverte de moquette. Je perçois le silence forcé de quelqu'un cherchant à ne pas faire de bruit, puis un couinement léger se fait entendre avant de gagner en ampleur. J'envisage d'envoyer un message instantané à la police avant de reconnaître le bruit.

Max est accroupi près des vélos dans notre garage. Il porte toujours son pyjama en flanelle, et son masque de hockey est perché sur le haut de son crâne. Au-dessus de lui, l'ampoule translucide projette une lumière terne sur notre voiture, qui est ensevelie sous un tas de cartons sur lesquels il y a marqué DÉCORATIONS DE NOËL et VÊTEMENTS DE BÉBÉ DE MAX.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? » je demande.

Le guidon tombe par terre tandis qu'il se relève, en essayant de cacher la pompe dans son dos. « Rien », répond-il. Il a oublié de replacer son masque sur son visage, mais il s'en souvient soudain et l'abaisse.

« Montre-moi ce que tu as dans le dos. »

Max me tend la pompe.

« Je l'ai trouvée.

— *Tu allais sortir à vélo à cette heure-ci ?*

— Non, répond Max. Je suis sérieux, papa, c'est pas ça. Je voulais juste préparer mon vélo. Tu sais, pour aller faire un tour après l'école ou quoi… »

Je ne sais pas quoi dire. À le voir dans son pyjama en flanelle, c'est évident qu'il ne compte pas aller où que ce soit. Mais rien de tout ça n'a de sens. « Max, dis-moi ce qu'il se passe.

— Rien, riposte-t-il. Je veux juste aller faire du vélo.

— Ne me mens pas.

— Je ne mens pas.

— Où est-ce que tu allais ?

— Nulle part !

— Chercher de la drogue ?

— Mais non ! hurle-t-il. Bon sang, t'es toujours sur mon dos ! » Il jette la pompe en aluminium par terre, où elle tombe avec un bruit creux.

« Hé ! » Je lui attrape le bras. C'est la première fois que je touche mon fils depuis des mois, et le choc de la sensation de sa peau sur la mienne

me rappelle soudain l'effet que cela me procurait de le tenir dans mes bras quand il était enfant. Je m'étrangle. Je le lâche et il passe la porte, ses pas résonnent dans la cuisine et remontent les escaliers. Son vélo est prêt pour la fuite, juste à côté du mien qui est entièrement à plat. Ce n'est que quand je saisis la pompe et commence à regonfler mes pneus que je pense à relâcher mon inspiration.

***

Le lendemain matin semble bien étrange. Nous effectuons notre routine habituelle, nous nous levons, prenons une douche, mangeons nos céréales avec Max, mais je me sens déconnecté de toutes ces activités. Je place les plats dans le lave-vaisselle et repense au genou de Kira en moi. Max se connecte à l'école et nous fermons sa porte.

« Est-ce qu'on peut parler ? demande Ann.

— Pas maintenant, je dois travailler.

— Tu m'avais promis qu'on parlerait ce matin. Il y a quelque chose qui ne va pas, ça se voit.

— Non, tout va bien. »

Ann ne dit rien ; elle se contente de rester là, à portée de bras, et elle me fait l'effet d'une étrangère. « Je te promets que nous parlerons plus tard », je dis en me détournant. Je la laisse dans le couloir et m'échappe vers mon bureau.

Le système me connecte, et aucune fenêtre ne m'indiquant un message du département n'apparaît. Ma boîte de réception est remplie de courriers indésirables, d'une carte de vœux virtuelle de ma mère et de quelques e-mails d'étudiants posant des questions concernant l'essai qu'ils doivent rendre dans deux heures. Je traîne dans mon bureau en attendant que les étudiants arrivent. Je regarde au travers de la fenêtre, parcours les sept merveilles du monde et pense à Kira. Il existe une réalité dans laquelle elle et moi formons un couple, un monde où j'ai éternellement trente ans, sans une femme qui vieillit rapidement ou un fils drogué. Je pourrais déménager, me trouver un appartement à moi, recommencer une nouvelle vie, seul et heureux avec des milliers d'amants virtuels.

Quand l'heure du début du cours sonne, les étudiants arrivent, mais j'attends de voir Kira. Son siège est vide quand la sonnerie résonne une nouvelle fois, je patiente donc quelques minutes supplémentaires et, avec un soupir, je démarre mon cours. Je suis au beau milieu de mon exposé

sur « Les Morts » de Joyce quand Ann commence à me secouer le corps. Je m'excuse et soulève mes lunettes.

« Je suis en plein cours, je lance.

— La porte du garage vient de s'ouvrir.

— Quoi ? je demande, en enlevant entièrement mes lunettes.

— Max est dehors !

— Merde ! » Je libère mes élèves et me déconnecte pour partir à la recherche de mon fils.

***

Le vélo de Max n'est plus là. Le garage est ouvert sur ses gonds, laissant pénétrer la lumière aveuglante du monde extérieur et un vent froid qui transperce ma chemise.

« Je vais le chercher », je dis en traversant le garage pour m'approcher de mon vélo. Je remonte la béquille et le pousse jusqu'à la sortie.

« Prends une veste ; ça gèle dehors. » Ann dégage des cartons de notre voiture pour les poser au sol. J'entends quelque chose se briser dans notre boîte de décorations de Noël. Elle ouvre une grande caisse sur laquelle il y a marqué À DONNER POUR L'HIVER et tire sur la manche rembourrée d'un vieux manteau que je n'ai pas vu depuis des années.

« Fais attention », me dit Ann, et puis je m'en vais, m'écartant de la maison à grands coups de pédales, mes roues écrasant la route salée et crissant sur le béton de notre lotissement. Ici, toutes les maisons semblent abandonnées. Les parois en vinyle sont jaunies et les rideaux sont tirés. Leurs jardins sont comme le nôtre, une jungle démesurée : de hautes herbes, longues et sèches, qui bruissent dans le vent qui souffle des toits. Le froid semble vampiriser le bleu du ciel et assourdir les sons, et donne un côté désolé aux rues. Je pédale maladroitement sur notre voie, je prends la première intersection, puis la suivante, un virage à droite, un autre à gauche. Toutes les fenêtres et les trottoirs qui m'entourent sont noirs. J'appuie davantage sur les pédales, je fouille les rues vides à la recherche de mon fils. Ma respiration se transforme en un râle éreinté, mes jambes me lancent, et c'est quand je m'arrête pour retrouver mon souffle que j'entends le son étouffé de pneus entre les maisons. Je suis ce bruit, tournant dans une nouvelle rue, puis une autre, quittant enfin les habitations, laissant derrière moi notre quartier pour rejoindre les grandes étendues plates qui séparent les différentes villes et les centres commerciaux abandonnés qui se démarquent à l'horizon. Au

loin, je peux apercevoir la silhouette de Max.

Des concessionnaires automobiles désertés sont en jachère en bordure de la longue route à quatre voies tandis que je souffle pour le rattraper, mes doigts rendus violets par le froid. Un camion me dépasse à toute vitesse, il livre des courses. Dix minutes, puis quinze. Je suis loin derrière mon fils quand il arrive au centre commercial abandonné. Je quitte la route, je m'arrête derrière un pin trop grand et scrute le parking à la recherche du dealer de Max.

Max slalome entre les réverbères en métal, avant de s'arrêter près des portes opaques de l'entrée du centre. Il met ses mains en visière pour regarder à l'intérieur au travers de la glace. Puis il se remet en selle et contourne le bâtiment. Près des vitres brisées d'une devanture Toys"R"Us, Max descend de son vélo et le pose contre un mur en brique. Il retire son masque de gardien de hockey et le suspend au guidon, puis il fouille les poches de son manteau pour en sortir un orbe fluo. D'où je suis, je n'arrive pas à discerner ce que peut être l'objet, je me dis que c'est peut-être une nouvelle sorte de drogue, jusqu'à ce qu'il le jette.

La balle de tennis rebondit sur le ciment avec un écho un peu retardé. Max l'attrape, puis il la relance. Il ne semble pas chercher qui que ce soit ; il se contente de jeter la balle et de l'attraper, puis recommence. Il arrive que la balle rebondisse sur du ciment craquelé et lui revienne en décrivant un angle étrange, ou roule sur la surface noire, mais sinon il s'en tient à cette même action monotone pendant cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure.

La lumière du jour s'efface autour de nous. Bientôt, le soleil va disparaître, les routes deviendront noires. Je quitte la couverture du pin en faisant rouler mon vélo et j'entre dans l'espace ouvert du Parking B, où Max est en train de jouer. Il ne me voit pas avant que j'aie parcouru la moitié du chemin, et quand c'est le cas, il sursaute.

« Max », je l'appelle. Il est figé, balle en main, et ce n'est que lorsque je ne suis plus qu'à trois allées de parking de lui qu'il se dirige vers son vélo pour remettre son masque.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? je demande.

— Rien.

— Je t'ai vu jeter la balle. Pourquoi ?

— Pour jouer, répond-il en fichant ladite balle dans la poche de sa veste.

— Enlève ton masque. »

Il le soulève et le place en visière.

« Complètement. Je veux voir ton visage. »

Il me lance un regard noir, essaie de se donner un air fâché, mais l'étrangeté de se trouver là, dans le froid, l'affecte et je peux lire sa peur. Il retire son masque avec réticence. « Voilà, t'es content ? »

Pendant tout ce temps où je le suivais, je m'imaginais lui crier dessus quand nous en arriverions à ce point-là. J'ai imaginé échanger des coups de poing avec un dealer slasher-punk. Mais tout ce que je ressens maintenant est la petitesse de nos corps et une solitude palpable – nous deux perdus dans cet énorme centre commercial. « Non, je ne suis pas content, je lui réponds en posant mon vélo contre le sien. Tu sais que c'est dangereux de sortir comme ça, non ?

— Qu'est-ce qu'il y a de dangereux ?

— Tu ne sais pas qui tu pourrais trouver ici. »

Max rit méchamment. « Ouais, dit-il. Regarde-moi tout ce monde.

— Ne sois pas sarcastique. Il *pourrait* y avoir des gens ici. Leurs tentes pourraient être n'importe où. Je t'en prie… je veux juste savoir ce que tu fabriques ici. »

Max ne me répond pas. Il regarde par terre et déloge un morceau de bitume du bout de sa botte militaire, puis le casse en morceaux sous son talon. « Tu n'as jamais l'impression que les choses sont ennuyeuses ? » dit-il finalement. Il me regarde. « Genre les couleurs, c'est ennuyeux ? »

Je le comprends mieux qu'il ne le pense. Lors de ce bref instant où j'ai regardé le point clignotant, j'ai moi aussi eu l'impression de percevoir des couleurs oubliées depuis longtemps : le jaune pâle de l'herbe en hiver, le riche marron de l'écorce des arbres, le noir profond de la terre. « Et *Deathworld* ? je demande.

— *Deathworld*, c'est chiant. Tu détruis une centaine de zombies, obtiens un os de squelette en or et sauves la fille que les zombies ont kidnappée. Ça me plaisait avant, mais maintenant c'est du genre, super, je sauve la fille et je la pelote pour la centième fois.

— Tu as le droit de peloter les filles ?

— Si tu as les codes. »

Je regarde mon fils. Les rayons du soleil illuminent les quelques pâles taches de rousseur sur ses pommettes. Ses cheveux lui encadrent le visage. Il ressemble davantage à un jeune homme qu'à l'enfant dont je me souviens. « Tu sais, t'es plutôt mignon comme garçon.

— Non, c'est pas vrai.

— Sans ce masque, beaucoup de filles s'intéresseraient à toi.

— Personne ne veut de moi, que j'aie le masque ou non. Tout ce qu'elles veulent, c'est un faux avatar avec des tablettes de chocolat et trois bites. »

Je ne sais pas quoi répondre ; Max vient de décrire mon propre avatar. Je laisse un long soupir m'échapper. « J'imagine que je ne sais pas comment tu rencontres une fille aujourd'hui, je reconnais.

— Ce ne sont pas des filles que tu *rencontres*, juste leurs avatars. C'est complètement con. Bientôt, les gens vont arrêter de faire des gosses et on va tous mourir. Tu y as déjà pensé ? »

En vérité, j'ai préféré l'ignorer. J'ai voulu croire que Max irait à l'université en ligne, que nous l'aiderions à trouver une chambre à louer pas loin, qu'il ferait connaissance avec quelqu'un durant l'un de ses cours, tomberait amoureux, aurait des enfants un jour. Je me suis même parfois imaginé grand-père. Pour la première fois, je me rends compte à quel point cette vision est éloignée de la réalité. Je regarde la fenêtre brisée du Toys"R"Us. « Max, tu ne vas pas être puni, mais je ne comprends toujours pas. Pourquoi est-ce que tu es ici ? »

Max reste silencieux, il réfléchit à quoi me dire. Il déloge un nouveau morceau de bitume, puis l'envoie rouler sur le parking d'un coup de pied. Il me regarde enfin. « C'est quoi, cet endroit ?

— Avant, on venait ici pour acheter des trucs, faire des courses alimentaires, s'offrir des vêtements.

— *Vraiment ?* C'était marrant ? »

Je regarde le magasin de jouets déserté, où les montants vides au travers des fenêtres sont comme des squelettes, et j'ai une brève vision de ce à quoi cet endroit ressemblait : les allées d'animaux en peluche, de moto-cross, de jeux vidéo, le tout miroitant sous les lumières. On a regardé ces magasins flétrir, les étalages se vider, les clients disparaître, jusqu'à ce que le centre devienne un no man's land de magasins à un dollar et d'épiceries indiennes. On oublie facilement comment c'était avant. « C'était agréable, à sa façon », je réponds.

Max relève les yeux. « Tu sais, quand je joue au tennis, la balle rebondit toujours comme il faut, en faisant toujours le même bruit. Mais ce n'est pas ce qui se passe dans la vraie vie. Elle rebondit différemment.

— Ça n'a rien à voir avec jouer au tennis. Tu dois jouer avec quelqu'un d'autre.

— Ouais, je sais, mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

— Je sais pas, mais c'est pas comme ça que…

— Je veux être dehors. Je veux faire du vélo.

— OK, je dis, en levant les mains. J'ai compris. »

Dans la position que nous occupons, à nous regarder l'un l'autre, nous ne remarquons pas l'individu jusqu'à ce qu'il se déplace. Il se trouve de l'autre côté du Parking C, l'ombre noire et mince d'un homme clairement tourné vers nous. Il semble porter une sorte de veste.

« Papa, qui c'est ?

— J'en sais rien. » L'intrus esquisse un mouvement dans notre direction. « Viens, je lance, partons d'ici. »

Max et moi nous dépêchons de remonter sur nos vélos, tout en regardant derrière nous. Dans notre dos, l'homme s'est figé. Il lève une main en nous regardant partir, comme s'il nous faisait signe. Puis les bâtiments l'avalent et nous retrouvons la route, où quelques camions poursuivent leurs livraisons. Nous roulons le plus possible sur la bordure et ils nous dépassent en rugissant. Nous continuons de regarder en arrière, tout en pédalant, mais la silhouette du centre commercial a disparu depuis longtemps. Le soleil s'est évanoui et, loin au-dessus de nous, le violet remplace le bleu clair, et les premières étoiles forcent leur apparition dans le ciel. Il y a quelques nuages, et des flocons de neige ont commencé à tomber, se posant doucement sur les routes et les trottoirs. Mes mains me font l'effet d'être gelées sur le guidon. Je les remonte l'une après l'autre vers ma bouche et souffle de l'air chaud sur mes phalanges pour les réchauffer. Le brusque retour de la circulation sanguine me brûle les extrémités.

Nous ne sommes plus qu'à quelques rues de chez nous quand nous les voyons. Les freins de Max hurlent et ses pneus crissent sur le sel alors qu'il s'arrête. Moi aussi, je suis surpris et je freine rapidement pour m'arrêter. Il doit y en avoir une centaine. Le troupeau s'étend de la pelouse du jardin à l'est jusqu'au marais de l'autre côté de la rue. Les cerfs ont la tête relevée et bien droite, leurs cous sont tendus, leurs oreilles dressées, chacun de leur muscle est rigide sous leur fourrure. Quelques-uns des individus à l'arrière du groupe s'avancent discrètement pour mieux nous regarder, leurs longs museaux expirent de petits nuages dans le crépuscule.

Max pose un pied à terre et descend de son vélo. « Wahou, souffle-t-il.

— Je sais », je lui réponds sur le même ton.

Il n'y a aucun son à l'exception du bruit de leurs sabots sur le ciment et du souffle de Max. Au travers du puzzle composé par les habitations, un autre troupeau progresse dans sa migration devant le banc balançoire d'une maison pourrie de type Tudor. Au-dessus de nous, une formation

d'oiseaux en V traverse le ciel, leurs cris semblent proches. Je ferme les yeux et imagine le quadrillage des rues où mon fils et moi nous trouvons, jusqu'à notre maison où Ann nous attend, seule et inquiète. Puis je vais encore plus loin, plus loin que notre quartier, là où les oies vont pour trouver la chaleur et là où les troupeaux se dirigent sous la voûte céleste. Je veux dire à Max que je l'aime ; qu'il sera toujours mon fils ; que tout se passera bien. Mais c'est peut-être un peu trop éloigné de la vérité. Alors au lieu de ça, je passe un bras autour de ses épaules, et nous restons debout dans la neige qui tombe, à regarder les cerfs reprendre leur migration.

LA PYRAMIDE ET LE CUL

Le soir où la majorité du monde civilisé regarda les Oscars en Intervision, Douglas Duncage, neuvième incarnation, éprouva quelques difficultés à apprécier tout ce glamour. Il était assis sur un canapé en cuir dans son penthouse de Manhattan, à siroter un Keebler Frozie Mocha et à regarder Natasha Smoker, sixième incarnation, accepter sa récompense. Le kimono voletait dans sa vision, ses capteurs rétiniens caressés par la soie. Les pertes de couleur de l'œilinterne étaient compensées par sa sensibilité aux textures, un bien petit sacrifice. Douglas ressentit un poids quand les doigts de Natasha Smoker s'enroulèrent autour de la statuette. Des impulsions satellites relâchèrent de la sérotonine, et ses yeux se remplirent de larmes. Son jeu d'actrice dans L'Arche de Noé avait été incroyable ; tout le monde avait pleuré quand elle avait sauvé le bébé gorille de la pluie.

Quand les pubs apparurent, Douglas se focalisa sur sa souris interne, cligna de l'œil droit sur le bouton de sourdine et activa son lobe pariétal pour ouvrir son œilmail. Le blanc brillant de son dossier de boîte de réception se superposa aux publicités. Il avait reçu dix-sept œilmails depuis la dernière coupure publicitaire. Plus de la moitié concernaient son travail ; trois étaient en lien avec son profil Œildate ; et quatre provenaient d'Americannewswatch.com. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Un groupe de terroristes bouddhistes, appelé l'Épée de la sagesse transcendantale, avait kidnappé un écotour d'Américains au Tibet. Lors d'une diffusion télévisée, le dalaï-lama nia toute responsabilité dans ces enlèvements, en condamnant une nouvelle fois Soul Co. « L'usage de technologie laser a corrompu la réincarnation au profit des bénéfices et a perturbé l'équilibre naturel entre la vie et la mort », déclara-t-il.

Bouddhistes de merde, se dit Douglas tout en parcourant mentalement la page. C'était le cinquième enlèvement ce mois-ci, et Douglas en savait assez sur les terroristes bouddhistes pour pouvoir en prédire l'issue. Des puces seraient arrachées de moelles épinières, des œilécrans seraient découpés et on ne verrait plus jamais les touristes.

Douglas avait une peur bleue de se faire enlever par des terroristes bouddhistes, et il soutenait entièrement George W. Bush, dixième incarnation, dans sa déclaration de guerre au Tibet. Malheureusement,

le dalaï-lama s'était enfui dans l'Himalaya et emmuré dans une grotte, d'où il diffusait sporadiquement des harangues télévisées à l'encontre de l'Amérique. Si seulement ils pouvaient lui balancer une tête nucléaire ; et sur les détracteurs de Bush, par la même occasion. Il connaissait leur discours libéral par cœur : Bush ne devrait pas être autorisé à être réélu pour la dix-neuvième fois simplement parce qu'il avait un nouveau corps ; l'Amérique se trouvait au Tibet exclusivement pour les cristaux de quartz de l'Himalaya ; le gouvernement des États-Unis avait aidé au financement de l'Épée de la sagesse transcendantale en échange d'informations sur la réincarnation ; bla bla bla. Plus vite le Tibet deviendrait un protectorat américain, comme la Syrie et l'Islande, plus vite la paix serait réinstaurée.

Douglas cligna pour quitter le rapport d'informations et consulta les réponses à son profil Œildate. *Salut sexy. T'as l'air high-tech. Tu veux qu'on se capte ce soir ? Je quitte le boulot à dix heures. Cligne-moi. K-5478*. C'était prometteur. Douglas avisa l'horloge située au bas de sa vision. Il avait encore le temps de mater des culs sur Innernet avant de contacter K-5478.

Depuis que la loi visant la vie privée avait été votée, le nombre de sites de cul en ligne avait grandement baissé. Néanmoins, il en restait encore quelques-uns disponibles. Parmi eux, Culs-homme/femme-asiatiques.com, Culs-homme/femme-africains.com, et un autre pour le moins perturbant : Culs-homme/femme-bouddhistes.com. Celui-ci se révélait très tentant. Douglas souhaitait ardemment voir à quoi ressemblaient des culs de terroristes. Il les imaginait flétris et fripés par toutes ces journées de méditation.

Mais que les culs bouddhistes soient flétris ou fripés resterait à jamais un mystère car, en ce qui concernait Douglas, ce site était hors limites. Il existait des rumeurs selon lesquelles Culs-bouddhistes avait été mis en ligne par le gouvernement américain pour surveiller les menaces sécuritaires nationales. S'y connecter reviendrait à marquer tous les fichiers de son âme du sceau du terrorisme. Non merci. Il n'avait aucune envie de rejoindre les détenus des îles Vierges. Douglas tapa alors mentalement « Culsfemininsblancs.com », à la place. En moins de quelques secondes, un cul pareil à une montagne remplit sa vision : des monts ronds, entièrement imberbes, dotés d'une sublime brèche entre les deux fesses.

Alors que Douglas admirait la perfection du cul, ce sentiment terrible s'empara de nouveau de lui. C'était une affliction dont il souffrait depuis

l'année précédente, et elle s'accompagnait d'une pensée très précise. *Je ne me sens pas moi-même*. Cette idée était particulièrement perturbante car, en théorie, tout allait bien chez lui. Il avait trente-cinq ans, avait accumulé assez de crédits durant ses précédentes incarnations pour vivre dans le luxe, avait récemment mis son œildisque à niveau, et téléchargé la dernière version de Relationsinternes 4.0 la semaine dernière. Mais dans ce cas, d'où provenait ce sentiment qu'il n'était *pas* lui-même ? Quoi qu'il en soit, cet émoi était bel et bien présent. De plus, cette sensation provenait du fait que ce cul blanc qui emplissait sa vision créait une sensation pétillante dans son entrejambe, un chatouillement qui n'était pas pour lui déplaire, mais qui lui était étranger. Durant sa seconde incarnation, il se serait inquiété de son appendice, mais il avait été retiré de ses corps clonés, il y a des incarnations de cela. En outre, depuis que la procréation était devenue obsolète, les impulsions nerveuses érogènes avaient été supprimées. La peur de Douglas était donc, pour cette raison, infondée.

Pourtant, cette sensation était de nouveau présente. Une chaleur folle, exaspérante, qui donnait envie à Douglas de se frotter le ventre sur la moquette, d'abaisser et de remonter son pantalon et de se gratter le cul contre un mur. Il se tortillait sur le canapé avec malaise, suant comme s'il avait eu une relationinterne. Douglas décida de prévoir une visite chez le technicien de laboratoire à son retour de voyage d'affaires. Peut-être y avait-il un problème avec sa micropuce, un raté entre les synapses. Ou, pire encore – et il ne voulait vraiment pas y penser –, peut-être avait-il contracté un virus.

Douglas regarda l'horloge : 10 h 14. K-5478 devait avoir quitté son travail. Il cligna pour fermer Culsfemininsblancs.com, activa VirusRub28, se connecta à Œildate, et envoya un clignement instantané à K-5478. Elle répondit à son invitation en quelques secondes : « Salut D-6701, je me demandais quand est-ce que tu me clignerais.

— Je voulais te cligner avant, mais tu travaillais.

— Si on apprend à se connaître, ça me dérangera peut-être pas que tu me clignes au travail.

— Allez, parle-moi de toi.

— Je suis grande, fine, j'ai de beaux cheveux et un cul d'enfer. » Ces quatre derniers mots parcoururent la vision de Douglas d'une manière séductrice.

« Ah ouais ? J'adore les culs.

— Moi aussi. Et toi, alors ? Tu as quoi comme système ?

— Le meilleur : Œildoc78, système de cellule cérébrale intégral.

— Hum… tu dois bien gagner ta vie.

— Je m'en sors pas trop mal, cligna Douglas, marquant une pause avant de tenter une approche. Est-ce qu'on est compatibles ?

— Mmm-hmm. Pourquoi ? Tu le sens pas ? »

Les synapses de Douglas s'éveillèrent quand K-5478 testa son système avec un paquet. Il ressentit immédiatement une libération de dopamine et sa puce s'échauffa. « Oooh, je le sens bien, oui. Allez, refais ce que tu viens de faire.

— Ça te plaît ? Et ça ?

— Oh ouais », cligna Douglas. Il utilisa son lobe occipital pour envoyer un long téléchargement depuis son disque dur.

« Mmm, j'adore quand tu m'envoies de gros téléchargements. Oooh, bon sang, ce téléchargement est tellement long ! » Alors que les mots apparaissaient dans la vision de Douglas, un lourd fichier se téléchargea dans son cerveau. Il s'affala dans le canapé, en enfonçant sa tête dans le cuir, alors qu'il lui transférait un autre fichier imposant.

« Oh, bon sang, envoie-m'en un autre. Vas-y, mon système peut le supporter. »

Il lui transféra quelques térabits.

« Mmm… putain, oui. Continue, t'arrête pas. »

Douglas n'avait pas l'intention de s'arrêter, mais il avait mal cligné et réactivé l'Intervision. À l'écran, Brad Pitt, dixième incarnation, présentait Soul Co : *Suspendez votre âme dans votre cristal en quartz personnel, jusqu'à ce que votre NouveauVous soit prêt pour la réincarnation ! Le paradis peut attendre, et d'ici là, il y a Soul Co.* – Douglas cligna pour quitter la pub. « Tu peux encaisser un fichier *torrent* ?

— Ohhhh, bébé, je joue avec les *torrent* », semblaient gémir les mots.

Douglas lui envoya le fichier.

« Mmmm, on peut jouer à deux à ce petit jeu. »

Douglas sentit que son cerveau peinait à télécharger la totalité du fichier *torrent* que K-5478 lui avait envoyé. « Tu es en train de me chauffer le système ! » cligna-t-il, s'efforçant au maximum de ne pas trop grimper en température. Ses mains agrippèrent le canapé alors qu'il éprouvait de grandes difficultés à taper « Ouishk ! ». À présent, elle lui envoyait un fichier après l'autre. Dès que l'un disparaissait, un autre entrait en jeu de manière rythmée. Les téléchargements se succédaient, alternant ouverture et téléchargement, et il gardait son œilinterne sur la

souris, parcourant, cliquant, recommençant.

« Oh bon s@ng, ces fichiers continuent d'arriver et de s'0.uvrir. Tes p*tain de bzau, tapa-t-elle avec difficulté.

— T'es putzun de bonje ! » Il tremblotait en réfléchissant, puis sa puce se mit à vibrer de ce bourdonnement électronique qui apparaît durant ces secondes merveilleuses qui précèdent le moment où tout l'Innernet s'éteint. « Putein ! Pyten ! B@RDZL ! » scanda-t-il, et elle se joint à lui : « Pityn, outzin, OUTIAN ! » Il s'accrocha, lui envoya un nouveau fichier, puis un autre ; son écran vibrait, le sablier tournait follement, et en recevant un dernier fichier, il lui envoya un ultime téléchargement comprenant de nombreuses pièces jointes.

« Putainalkdjj;lD;oiuaelmmm… reçut-il pour toute réponse.

— ASOLAKERJL;ENDL.CHKLE;N !!! » réussit à répondre Douglas, son œilécran vacillant tandis qu'il se coulait davantage encore dans son canapé. Doucement, son système redémarra de lui-même, ronronnant sous sa peau. Quelques mots s'invitèrent sur son œilécran :

« Merci, D-6701. Hésite pas à me recligner.

— Ce sera avec plaisir, K-5478 », cligna-t-il avant de se déconnecter.

***

Ce soir-là, la relationinterne avait été agréable, et entre ça et l'impact émotionnel des Oscars, Douglas était éreinté quand il se glissa dans son lit et s'enroula dans sa couette. Il était si fatigué qu'il décida de ne pas télécharger sa dose de Séconal, et ce fut à cause de cela qu'il eut de nouveau ces rêves inhabituels, des rêves qui le torturaient depuis un an déjà.

Il rêva de nouveau de la femme. Ils étaient debout au sommet d'un grand temple. Il plaçait la dernière pierre en haut de l'édifice quand il l'aperçut. La pierre glissa et tomba près de ses pieds. « Ils arrivent », dit-elle. Loin en contrebas, les néons de la ville vacillaient dans la nuit. De grands panneaux dépassaient de la jungle de rues et de maisons, les arches brillantes d'un « M » éclairant ce paysage urbain. Puis il vit les corps sombres de chars, puis des hélicos fendre les airs. « On a pas réussi ! » ajouta la femme. Au-dessous, une voix cria : « *À couvert !* » Un obus de mortier explosa, des briques éclatèrent, et des gravats blancs plurent autour d'eux. La femme saisit ses paumes et les plia contre son abdomen. « C'est comme ça qu'on se rappelle ses souvenirs. Tu dois te rappeler qui tu es. Rappelle-toi pourquoi tu as tout quitté et retrouve-

nous. On va reconstruire ce temple. »

L'un des hélicoptères lâcha des explosifs. Les murs furent éventrés, et le temple s'écroula sous lui. Dans sa chute, Douglas vit la silhouette de la femme, debout au-dessus de lui, se fondre dans l'obscurité.

***

Douglas se réveilla en ce beau matin de mai, profondément ébranlé. C'était la dernière fois qu'il se couchait sans Séconal, se promit-il. Il prit une douche, s'habilla, et se prépara un bol de Keebler Puffy Treats. Il s'assit à la table de sa cuisine, tout en mangeant ses céréales, et parcourut ses œilmails. Il y en avait un qui provenait de Phillip Monto, neuvième incarnation, le coursier que Douglas allait retrouver. L'œilmail l'invitait à un dîner ce soir-là, offert par la division Soul Co. de Denver. Un Hummer l'attendrait à son arrivée. Douglas vérifia ses œilmails personnels. Quelques messages liés à son profil Œildate et une nouvelle série de déclarations perturbantes de la part d'Americannewswatch.com. Le dalaï-lama avait fait un nouveau discours.

« L'Amérique cherche à contrôler la vie, car elle n'a aucune connaissance de son âme. Tant que l'Amérique n'acceptera pas les étapes de la réincarnation selon le *bardo*, elle ne connaîtra jamais la paix. La mission de Soul Co. a perturbé les lois karmiques de la renaissance et… » *Ça suffit*. Douglas cligna pour fermer l'émission, posa son bol dans l'évier, et sortit de son appartement.

Au-dehors, le ciel était entièrement dégagé et les cieux étaient d'un blanc magnifique. Douglas se sentait heureux. Des trois couleurs de prédilection de l'Innernet, le blanc, le noir ou le gris, c'était celle qu'il préférait. Il avait activé son œilmusique très tôt ce matin, et alors qu'il marchait en direction de son Hummer, tout était en harmonie avec les titres qui se diffusaient dans son cerveau. Les Hummer se plaçaient mécaniquement les uns derrière les autres aux croisements, laissant ainsi la voie libre aux autres Hummer. Puis ces derniers s'arrêtaient pour laisser les autres démarrer dans une synchronicité parfaite, comme celle d'une playlist. De l'autre côté de la rue, un employé municipal nettoyait un mur, effaçant la silhouette d'une pyramide, au rythme de la musique. Même les pigeons qui s'agitaient sur le ciment semblaient se mouvoir de manière synchronisée.

Douglas arriva à son véhicule et passa son poignet au-dessus de la poignée. La porte se déverrouilla et il grimpa sur le siège du conducteur.

Il cligna de l'œil droit pour activer l'icône du Hummer en bas à gauche de sa vision, parcourut sa liste de destinations, et cligna à gauche pour sélectionner celle du bureau. Le Hummer démarra et sortit de sa place en marche arrière, indiquant par signaux électroniques aux autres véhicules qu'il avait besoin d'espace pour manœuvrer.

Plusieurs employés arrivèrent en même temps que Douglas aux bureaux de Soul Co. dans l'Upper Manhattan. Ils s'engouffrèrent dans l'ascenseur et restèrent debout à écouter leur œilmusique alors que la cabine se précipitait vers le sommet de la tour. Les oreilles de Douglas commencèrent à sonner. Il baissa le volume de sa musique. « Allô ? répondit-il tout haut.

— Salut Doug, je veux juste m'assurer que tu es bien en chemin.

— Je suis dans l'ascenseur. Les cristaux sont prêts ?

— Ils sont sur mon bureau.

— Super. Je vous vois dans moins d'une minute.

— Nickel », répondit son patron, et la connexion fut coupée.

***

La mallette, faite de titane blanc, était remplie des cristaux de cinquante-sept âmes. Entre les mains de Douglas, elle semblait lourde. Son patron, un homme robuste dans un costume blanc, était assis à un bureau blanc. Derrière lui, au travers de fenêtres qui s'étendaient du sol au plafond, les tours de Manhattan s'élevaient comme des pics blancs.

« Est-ce que tu vas bien ? demanda son patron. T'as une sale gueule.

— J'ai pas pris ma dose de Séconal et j'ai très mal dormi. »

Le patron grogna. « Écoute, tu as cinquante-sept âmes, là. Je t'ai recommandé pour ce transport parce que tu es le meilleur coursier qu'on ait pour un boulot de cette ampleur. Autrement dit, ne t'endors pas dans l'avion.

— Impossible, je suis bien éveillé.

— Tu me sembles pas si réveillé que ça. Tu as de l'Alertin ?

— Je peux en commander.

— Tiens, prends ça », dit le patron en clignant. Douglas vit deux pièces jointes d'Alertin arriver dans sa boîte de réception. « Prends-en un maintenant ; l'autre si tu en as besoin plus tard. On peut pas te laisser somnoler avec une telle cargaison. »

Douglas téléchargea l'un des Alertin. Il fit à ses synapses l'effet d'une tasse de café très fort. « Merci, dit-il.

— Hé, le meilleur pour le meilleur », répondit son patron d'un clin d'œil. *Il consulte ses putains d'œilmails en me parlant*, se dit Douglas. « Bon voyage, ajouta le patron. Et ne regarde pas trop de culs pendant ta mission. »

***

Pourquoi est-ce que, malgré toutes les avancées technologiques, le transport aérien restait-il coincé à l'âge de la conquête spatiale ? Douglas réfléchit à la question alors qu'il patientait dans une nouvelle file, tout en retirant ses chaussures et en défaisant sa chemise. Devant lui, une femme portant un soutien-gorge blanc se trouvait dans un petit compartiment où on la scannait à la recherche de données électroniques. Douglas posa ses vêtements sur le tapis roulant et s'avança dans la petite cabine, le torse nu.

Son vol direct avait été annulé, et il avait été placé sur un trajet d'une compagnie partenaire qui allait jusqu'à Denver avec des correspondances à Philadelphie, Minneapolis et Chicago. Malheureusement, le premier vol en direction de Philly fut retardé, lui faisant manquer son vol à Minneapolis et le forçant à prendre une navette pour Chicago. Le soleil était en train de se coucher quand Douglas put finalement prendre place à bord de son avion à Chicago en direction de Denver. Même si la compagnie lui avait réservé des sièges en classe affaires, son statut de passager en stand-by lui valut de se retrouver déclassé en économique. Il envoya un œilmail à Phillip Monto pour le prévenir qu'il serait retardé. *Aucun souci*, répondit-il, *mange un morceau dans l'avion et on prendra des* after-dinner *à la place.*

Toute activité Innernet était interdite durant les vols, alors Douglas, qui s'ennuyait ferme, regarda par la fenêtre. Sur le tarmac, des hommes dans des combinaisons blanches agitaient des bâtons blancs luminescents pour indiquer la voie aux avions en phase d'atterrissage. Douglas plaça un pied sur la mallette sous son siège et bâilla. Inutile d'essayer de s'endormir maintenant. Il se pencha en avant et saisit le magazine de la compagnie dans le logement du siège. « VIVA LAS VEGAS ! » était écrit sur la couverture, et sous le titre une *showgirl* parée de plumes blanches de paon dansait. Douglas parcourut les articles. Ils parlaient de poissons exotiques d'Afghanistan, de la folle vie nocturne de Bagdad, des marchés animés du Liban. Une mission de transport d'âmes à destination de ces pays, *ça*, c'était un boulot. Mais c'était encore mieux de trouver un

travail de gestion dans l'ingénierie de la transmission des âmes vers les cristaux. Cela signifiait être capable d'analyser les âmes à la recherche d'éléments indésirables, d'y télécharger un sentiment progouvernemental, et d'y remplacer les souvenirs malvenus par de la loyauté commerciale. Il fallait une incarnation tout entière de formation pour décrocher un tel boulot. Quoi qu'il en soit, c'était le choix à faire. Le geste de Douglas se figea en feuilletant le magazine. Une photo sur la page « VIVA LAS VEGAS ! » lui glaça l'abdomen.

Entre les rayons blancs du casino en construction de Las Vegas, la *Tour de Babel*, se trouvait le mondialement connu *Luxor*. La pyramide blanche s'élevait comme un souvenir fantôme. Un flash s'imposa à l'esprit de Douglas comme un clignement instantané. *Tu as oublié pourquoi tu es ici*. Douglas ressentit soudain une pointe de désespoir, et la sensation désagréable qui l'accompagnait de se trouver face à un souvenir inatteignable. Bon sang, tourne cette fichue page. Mais il ne parvenait pas à s'y résoudre et, observant cette pyramide se détacher sur la métropole baignée de néons, une vague de chaleur s'empara de son estomac. Il posa les mains contre son abdomen pour essayer de se défaire de cette sensation, mais alors que ses paumes touchaient son ventre, un souvenir lui apparut, aussi clairement qu'une image en haute définition. Il se tenait au bord d'un temple. Loin au-dessous, un frêle homme blanc était debout à crier au travers d'un mégaphone : « *Vous êtes cernés !* » La femme lui saisit la main. « Souviens-toi de moi », dit-elle.

Douglas retira les mains de son ventre comme s'il s'était brûlé. Pour l'amour de Dieu, que se passait-il ? Quelque chose ne tournait vraiment pas rond chez lui. Il devait se reconnecter pour prendre quelques Percodextrines et un Métabutronol, mais c'était impossible avant qu'ils atterrissent. *Un verre, alors*, se dit-il. Exactement. Un verre et quelque chose à manger, et après, s'ils proposaient un film, il l'achèterait et cela l'occuperait jusqu'à la fin du vol. L'avion roulait sur la piste de décollage, prenant de la vitesse. La pointe de l'appareil se redressa, telle une diagonale parfaite à la surface de la Terre, aussi précise que l'arête d'une pyramide. Son doigt gardait toujours la page ouverte, le Luxor lui rendant son regard. Au-dehors, les rayons du soleil étaient blancs, son ventre était submergé par les nuages comme s'il était un dieu et, même s'il savait que c'était une mauvaise idée, Douglas se mit à observer le soleil, comme en méditation profonde.

* * *

Le Hummer attendait Douglas au centre de location. L'employé Apex téléchargea les clefs dans le système de Douglas et celui-ci entra les coordonnées pour Colfax. Tandis que le véhicule naviguait sur les rubans formés par l'autoroute menant à Denver, Douglas prit le temps de se détendre dans son siège. Les Percodextrines et le Métabutronol l'aidèrent à se calmer et, après avoir pris le second Alertin, il se sentit de nouveau lui-même. Les panneaux d'affichage au bord de la route clignaient de leurs lumières blanches contrastant avec le ciel nocturne. « BONBONS KEEBLER FROZIE MOCHA – SIMPLEMENT SUCC*UL*ENTS ! » annonçait un écriteau, au-dessous duquel le cul d'une femme pointait de manière suggestive vers les voitures qui circulaient.

Quand le Hummer se gara en créneau à Colfax, Douglas envoya un clignement instantané à Phillip Monto. Il s'assura que la mallette était bien cachée sous le siège, puis il sortit de la voiture et activa l'alarme de sécurité. Au milieu de la rue, les lumières néon de deux fesses clignotaient dans la nuit. Sous l'enseigne se trouvait un frêle homme blanc en costume. Celui-ci leva la main. « Salut ! » Les mots de Monto se réverbérèrent sur le ciment. Le ventre de Douglas se figea. L'homme avait un mégaphone à la main. *Salut ! Vous êtes cernés !* Les pâles lumières néon semblaient distordre les traits de Monto, qui en devenaient grotesques, et faisaient briller les dents découvertes par son sourire.

« T'es arrivé, chef ! » lança Monto, en baissant sa main, dans laquelle il tenait une cigarette. Il sortit l'autre de sa poche et serra celle de Douglas. « Le vol s'est bien passé ? »

Douglas relâcha la main de Monto et s'essuya le sourcil. « À l'exception d'un retard de cinq heures, d'une bouffe dégueulasse et d'avoir été globalement une expérience des plus chiantes, oui ça a été. »

Monto cligna plusieurs fois des yeux. « Oh ouais, ouais. Bon, ce n'est pas très surprenant, si ? L'avion, quel enfer. Bon, écoute, je veux pas paraître présomptueux, mais j'ai entendu dire que t'aimais les culs.

— Comme tout le monde, non ?

— Pas le dalaï-lama, en voilà un qui s'en fout ! Mais moi, je dis, c'est des conneries ; je parie que dans sa grotte, là maintenant, il aimerait avoir du cul ! » Il adressa un nouveau sourire squelettique à Douglas.

« Il a probablement tous les culs bouddhistes dont il peut rêver, répondit Douglas.

— Et alors, il rate quand même quelque chose. » Monto fit un geste de sa cigarette en direction du Rocky Mounds. « Meilleur club de cul live de Denver. Il y a de tous les types là-dedans. Blanc, africain, asiatique. Allez, allons te trouver quelque chose à boire. » Et même si Douglas ressentit le besoin quasiment irrépressible de retrouver la sécurité de son Hummer, il passa les portes en compagnie de Monto.

Les lumières tamisées du club recouvraient d'ombres les hommes assis aux tables. Des serveuses voletaient au travers de la pièce, pareilles à des fantômes, leurs courtes jupes blanches remontant assez haut pour laisser apercevoir leurs fesses. Monto choisit une table près de la scène. « Qu'est-ce que je peux t'offrir ? demanda-t-il.

— Un mojito, s'il y en a. Sinon…

— Hé, mais t'es dans le meilleur club de Denver, ils ont ce qu'il faut.

— Tiens, je vais t'envoyer des crédits. » Douglas afficha ses comptes.

« Ne t'avise même pas d'essayer, répondit Monto d'un clin d'œil. Je bloque tous les téléchargements de crédits venant de toi ce soir. Cadeau de Soul Co. Les coursiers méritent bien quelques petits avantages. »

Douglas se rassit sur sa chaise. Illuminées par les lumières de la scène, trois femmes, une Africaine, une Blanche et une Asiatique, faisaient rebondir leur cul au rythme du drum and bass du DJ. Par-dessus la cadence, les mots *cul, cul, cul* étaient martelés. Ces derniers étaient d'ailleurs épais, généreux et voluptueux, comme des montagnes soyeuses de… Et voilà que cela le reprenait, cet insupportable chatouillement entre les jambes, hors d'atteinte. Son estomac commença à se contracter. Instinctivement, il plaça ses mains sur son ventre pour se calmer. Alors que celles-ci entraient en contact avec son abdomen, une vision s'empara de son esprit. Il se trouvait au lit avec la femme ; elle lui embrassait le visage, le cou, les lèvres ; la lueur d'une bougie vacillait au mur ; l'ombre portée d'un papillon de nuit voletait, tournoyant autour de la flamme avant de prendre feu.

« Alors, j'avais raison ? Pas mal, hein ? lança Monto alors que les serveuses apportaient leur commande.

— Pardon ? » demanda Douglas. Son corps était recouvert d'une fine pellicule de sueur. Il retira les mains de son ventre. « Oh ouais. Ce cul blanc est haut de gamme.

— Personnellement, je suis plutôt amateur d'Asiatiques. Bon sang, mec, vise-moi ces coussins. Ouais, bébé ! Fais claquer ces fesses ! » Il leva son verre en direction de Douglas. « Allez, à la santé de Soul Co. !

— À Soul Co., répondit Douglas, avant de trinquer.

— Bon, tu transportes un sacré bagage, non ?

— Cinquante-sept âmes. »

Monto laissa un sifflement lui échapper. « La vache. Tu dois être *très* doué. Le patron m'a dit : "Tu sors ce type, tu lui fais passer un bon moment – il travaille pour le big boss." Du coup, j'ai tout préparé pour ce soir, on dîne et on boit aux frais de la princesse. Aux frais de la princesse ! C'est con que ton vol ait été retardé, ils ont un sacré restau de bidoche, ici. Des T-bones aussi gros que le cul africain là-bas. Et tout aussi tendres ! Hé, Soul Co. fait toujours en sorte que les choses se passent bien. Pas vrai ? Hein ? » Monto prit une gorgée de son verre. « Mais dis-moi, est-ce que tu as déjà vu un cul bouddhiste ?

— Non, et j'en ai pas envie.

— Nan, moi non plus, mais je me demande bien à quoi ils peuvent ressembler. »

Douglas but une gorgée et porta son attention sur la scène. Les filles avaient les mains posées sur leurs genoux et propulsaient leurs culs dans sa direction. L'estomac de Douglas fut pris de convulsions. Il avait besoin de s'asperger le visage d'eau.

« Où sont les toilettes ?

— À droite du bar. » Monto fit un signe de son menton osseux en direction de l'arrière du club.

En se levant, Douglas eut le sentiment que ses jambes étaient cotonneuses. Il traversa la faible lumière, les serveuses lui voletaient autour comme des esprits, la musique lui battait les tempes. Il heurta la porte, et entra dans la lumière blanche des toilettes pour hommes.

Il choisit un urinoir, ouvrit sa fermeture éclair, et sortit son pénis. Il pendait mollement alors qu'un léger flux s'en écoulait. Son ventre commençait à aller mieux, et il laissa un soupir de soulagement lui échapper avant de relever les yeux. Là, parmi tous les graffitis raturés, se trouvait le dessin grossier d'une pyramide orné d'un œil en son centre. L'estomac de Douglas se refroidit. Il posa une main contre le mur pour s'empêcher de tomber. *Nous avons foi en Dieu*. Ce souvenir résonna dans son esprit.

Ça fera trois vingt-cinq, à ramener d'ici samedi prochain.

Ils avaient loué un film. Elle avait suggéré une comédie et lui avait posé les pyramides l'une après l'autre sur le comptoir sous les lumières fluorescentes. La lumière de l'auvent, alors qu'ils quittaient le magasin, avait éclairé son visage avec une telle beauté, et la couleur de l'auvent n'était… pas blanche… mais… Blockbuster. C'était son nom !

Blockbuster ! Il faisait froid. De la neige tombait. Il y avait un canapé. Il avait payé avec des pyramides, et ils n'avaient jamais terminé le film. Elle s'était pressée contre lui et avait dit : « Je m'endors. » Et le papillon de nuit était passé dans la bougie alors qu'elle maintenait la pyramide dans la lumière.

Mais, non, rien n'était vrai. Ce n'était pas après un film. La location de vidéo avait eu lieu lors d'une incarnation précédente. Elle avait maintenu un billet d'un dollar dans la lumière de la bougie pour qu'il puisse l'étudier, leur fille était endormie dans la chambre mitoyenne, et elle avait ajouté : « C'est pour t'aider à te souvenir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On s'en servait dans notre vie précédente. Quand tu infiltreras Soul Co., ils vont essayer de supprimer tes souvenirs de la révolution. Il faut que tu travailles à te rappeler tes incarnations précédentes, comme nous l'avons fait. Rappelle-toi cette pyramide, a-t-elle dit. La résistance peindra ce symbole partout pour t'aider à te souvenir. Nous construirons le temple pour l'arrivée du dalaï-lama. S'ils nous détruisent avant que nous ayons terminé, ce sera à toi de nous retrouver.

— Je m'en souviendrai, avait-il promis. Il me faudra peut-être plus d'incarnations, mais j'arriverai à y entrer. Je détruirai Soul Co. du sommet jusqu'à la base. » Mais sa voix tremblait, comme s'il pouvait entendre les chars qui seraient bientôt sur eux. Puis le papillon de nuit vola droit dans la flamme de la bougie, les choquant tous les deux, avant de reprendre de la hauteur comme un ancien dieu solaire, des flammes jaillissant de ses ailes alors qu'il battait l'air de ses pattes. Elle se plaça sur lui et l'embrassa. Non, elle prit sa main et ils dévalèrent les marches du temple, foulant le sable de ses pieds. « On y est pas arrivés cette fois-ci ! » En poussant encore un peu, ses mains autour de son corps nu, ses mains à elle sur son ventre à lui, ses mains à lui posées sur une autre pierre, ramassant du mortier, le soleil brûlant, suant, disposant les pierres, ajoutant du mortier, l'agrippant alors qu'elle plaçait ses deux mains sur son torse et se balançait contre lui, poussée, glissade, élévation, poussée, glissade, élévation, sa main droite tenant la truelle, à pelleter du mortier, brique posée, poussée, glissade, élévation, poussée, glissade, élévation, la bougie s'enflammant en un éclat brillant contre son ventre, les flammes s'élevant au travers de la couronne de sa tête, pénétrant son corps, jusqu'à son cœur, son abdomen, puis jusqu'à lui en un flash de lumière blanche.

Et là, son pénis vidé, Douglas s'aperçut avec horreur que son

appendice flasque, sans vie aucune depuis bien des incarnations, s'érigeait. Il se mouvait comme un serpent charmé par les impulsions de son pelvis, et étirait son cou en direction de la pastille rafraîchissante de l'urinoir, prêt à la dévorer. *Cul, cul, cul*. La musique tambourina tandis que la porte des toilettes des hommes s'ouvrait en grand.

« Bon Dieu ! J'adore ces culs ! » lança un homme portant un jean et un T-shirt blanc en se faufilant aux côtés de Douglas. Celui-ci observait toujours son pénis, qui continuait de s'étendre vers la porcelaine. En sentant la sueur rouler dans sa nuque, il fourra son sexe dans son pantalon et remonta sa fermeture éclair. « C'est pas les plus beaux culs des Rocheuses ? cria l'homme.

— J'en sais rien », répondit Douglas, en titubant en direction de la porte.

Il se précipita dans le club. Les femmes étaient sur scène, les mains toujours sur leurs genoux, propulsant leurs culs dans sa direction. Phillip Monto, dans son costume blanc, se tourna pour lui faire face. Dans le même temps, les lumières lui illuminèrent le visage, et le crâne de Monto se fendit d'un grand sourire. *Ici le sergent Monto, vous êtes cernés !*

« Je croyais que tu t'étais perdu ! » lança Monto.

Douglas se regarda. Son pantalon arborait encore un renflement anormal. Il passa la main dans sa poche pour maintenir son pénis contre sa jambe. « Je crois que je vais aller me coucher, dit-il. Je suis claqué.

— Tu déconnes, il est que onze heures ! Bordel, les bars ici ferment pas avant trois heures. Allez, Doug. Aux frais de la princesse ! Tu veux aller ailleurs ? Je connais un endroit rempli de bons culs de Latinas. C'est plus ton style ? T'es du genre Latina ?

— C'est pas ça. » Douglas se retint à la table. « J'ai eu une journée épuisante.

— Je vais pas te mentir, t'as une sale gueule. Tu veux un peu de Wellamutrine ? Je peux t'en envoyer autant que nécessaire.

— Non, vraiment, je vais bien. J'ai juste besoin de dormir.

— Bon, merde, mec, je suis désolé que tu doives t'en aller. La nuit ne faisait que commencer ! » Le ton de Monto se voulait jovial, mais Douglas remarqua son regard suspicieux. Monto cligna pour envoyer un œilmail. *Quelque chose de pas normal chez ce coursier*. Douglas put apercevoir les os au travers de sa peau alors que Monto lui tendit une main. Il la saisit et la serra, les os grinçant sous sa prise.

Douglas se détacha de la table. Il se ménagea un chemin au travers des videurs et traversa les portes en titubant pour retrouver les néons des

fessiers, inspirant de grandes bouffées d'air. *Respire, Douglas, respire. Quelque chose ne va pas chez toi. Prends un rendez-vous chez le technicien dès que tu rentres à Manhattan. Respire.*

Il retourna à la voiture de location, passa son poignet au-dessus de la poignée, entra et ferma la portière. Dieu merci, il était de retour dans le Hummer. Il prit quelques profondes inspirations et regarda son pantalon. Il était aussi plat que d'habitude. Douglas essuya la sueur de son front. Une petite relationinterne sur le chemin de l'hôtel le détendrait. Il était déjà une heure du matin à New York, mais il n'était peut-être pas encore trop tard pour cligner K-5478. Oui, une petite relationinterne, quelques Séconal, une bonne nuit de sommeil, et tout rentrerait dans l'ordre. Mais à cet instant, en haut à droite de son écran, un bout de tissu blanc attira son attention. Douglas n'eut que le temps de lancer un petit cri avant que le tissu ne recouvre sa bouche ; puis ses paupières se fermèrent dans un soupir d'ordinateur qui s'éteint.

***

Au niveau du col de Red Mountain, dans le Colorado, se trouve une station d'essence abandonnée. Les pompes sont rouges de rouille, les vieux claviers numériques des distributeurs de billets écrasés. Le Mini Mart, jadis rempli de gâteaux Keebler, de Cola, et d'autres produits pour les voyageurs se rendant au Mesa Verde, est vide. Les fenêtres de la station sont toutes brisées. De la poussière s'est déversée par ce verre fendu pendant des siècles. Elle s'est accumulée comme de la neige sur le comptoir, là où les employés patientaient auparavant, elle a aussi enseveli les stands à Doritos tombés par terre, dont les barreaux en métal dépassent de la poussière comme des os de dinosaures. Du dépôt s'est accumulé en hautes spires dans les coins de la pièce. Dans cet endroit désolé, au milieu de ces bulles oubliées des parcs nationaux, trop coûteuses pour être développées, trop inutiles pour être détruites, une voiture en forme de scarabée vert se repose. Quatre capuches jaunes sortent d'un coupé Toyota. Ils tirent un homme du siège arrière.

De l'autre côté du bâtiment se trouvent deux portes arborant des inscriptions en lettres blanches. « Homme », « Femme ». Le plus grand des individus sort une clef pour ouvrir la porte des toilettes des dames. À l'intérieur, un escalier circulaire en pierre descend. Ils transportent le corps au centre d'une caverne, où l'air est humide et les murs recouverts de racines de pin noueuses. Les capuches jaunes tirent l'homme sous un

passage voûté en direction de la salle principale. L'une des silhouettes capuchonnées fait le tour du périmètre, et entre ses doigts s'élève une flamme en forme d'œuf issu d'un briquet. Elle baisse la flamme et allume une mèche après l'autre.

Une civière d'hôpital en acier est placée au centre, reflétant la lumière des bougies comme si le lit était entouré d'une douzaine d'yeux incandescents. Sur un plateau froid sont posés un scalpel, des ciseaux, des aiguilles et du fil, ainsi qu'une bassine d'eau. Quelqu'un saisit les ciseaux et les place contre la gorge de l'homme. Leurs lames effilées tranchent son col, dégageant sa chemise de son torse. Puis elles s'en prennent à son pantalon et à son boxer. Il est ensuite retourné sur son estomac.

« Tout le monde est prêt ? » demande une femme encapuchonnée. Le groupe opine. Elle prend le scalpel et pose la lame froide contre la peau autour de la colonne vertébrale de l'homme. Le groupe commence à chanter : *Om mani padme hum, om mani padme hum*. Quand la lame pénètre la chair, les yeux de l'homme s'ouvrent, des écrans d'Intervision s'égaient soudain. *Envoie un œilmail ! Envoie un œilmail ! Diffuse ta localisation !*

Un morceau de tissu blanc est appliqué sur le nez et la bouche de l'homme, ses pupilles deviennent gris fade tandis que son Intervision s'éteint. La plus grande silhouette s'abaisse, sa capuche jaune se trouve juste à côté de l'oreille de l'homme. « Ne t'inquiète pas, souffle-t-elle. Tu es en train d'être libéré. »

***

La première chose que Douglas remarqua en ouvrant les yeux était que le ciel s'était déchiré. Un liquide épais suintait des nuages et recouvrait l'horizon. Aucun mot ne pouvait décrire la substance qui enduisait le ciel, et cette vision fit souffrir les rétines nues de Douglas.

« Tu es enfin réveillé », dit une femme. Elle s'approcha pour s'asseoir sur le lit de camp. « Comment te sens-tu ? » Elle humecta un gant de toilette avec de l'eau et lui humidifia les yeux. Il tourna la tête pour la regarder, et il découvrit une nouvelle vision effrayante. Le liquide épais qui s'écoulait des nuages s'était immiscé dans ses traits, tintant son visage d'une couleur qui n'était ni blanche, ni noire, ni grise. Il ouvrit la bouche pour parler, mais ne put rien émettre d'autre qu'un gémissement.

« Chuuut, fit la femme, en posant ses mains sur son abdomen. Tu n'as

rien à craindre. Tu vois des couleurs, c'est une expérience magnifique. »

Au son de la voix de la femme et au contact de ses mains sur son ventre, ses idées se firent un peu plus claires, mais il sentit aussi la panique le gagner. Des fragments de souvenirs voletaient comme des papillons de nuit incandescents : les fesses néon du club Rocky Mounds, sa tête se cognant contre le carreau de la portière, lui essayant de se connecter à l'Innernet avant que les capuches jaunes ne se rendent compte qu'il était éveillé, le scalpel s'abaissant vers ses yeux.

Derrière la femme, un édifice repoussant séparait le ciel. Ils se trouvaient dans une gigantesque caverne à ciel ouvert. Des bâtiments d'argile aux fenêtres creuses s'élevaient du sol comme une ville de sable. Les faces rocheuses saignaient des couleurs. Puis, saisi d'horreur, Douglas aperçut la photo encadrée du dalaï-lama accrochée au mur. À cet instant précis, alors qu'il était allongé sur un lit de camp dans le Mesa Verde, sa plus grande peur se confirma : il était retenu en otage par des terroristes bouddhistes. Il cligna des yeux à toute vitesse, essayant d'afficher son Intervision pour envoyer un signal de détresse. Ses paupières s'ouvrirent et se refermèrent. Il n'y avait pas de petite horloge au bas de sa vision, aucune iconographie d'Œildate dans sa périphérie gauche.

« C'est fini », dit la femme. Douglas la regarda en tentant de cligner une nouvelle fois. Rien. Rien que son visage, de la couleur des falaises, et ses yeux, de la couleur du ciel, comme si ses rétines étaient des trous au travers desquels il pouvait voir le monde. Mais ses paupières tremblaient. « Est-ce que tu te rappelles qui je suis ? » demanda-t-elle.

Peut-être que s'il donnait les bonnes réponses, lui disait ce qu'elle voulait entendre, il ne serait pas exécuté. Douglas se concentra sur son visage, sur les rides autour de sa bouche et de ses yeux, les nuances de gris dans ses cheveux. Les couleurs faisaient ressortir des taches de rousseur sur ses joues. Douglas s'était rappelé son nom une fois, au Rocky Mounds. Les toilettes, le graffiti sur le mur, elle avait voulu louer une comédie, il neigeait. « Blockbuster ! dit-il. Je me souviens de toi. Tu t'appelles Blockbuster ! Écoute, Blockbuster, je veux juste rentrer chez moi. S'il te plaît. Je peux te donner tout ce que tu voudras. »

Elle approcha une main de son visage et essuya ses larmes. Elle sourit. « C'est pas grave, dit-elle. J'aurais dû m'attendre à ce que tu ne me reconnaisses pas ; je ne ressemble plus à ce que j'ai été. La réincarnation naturelle a cet effet. Mais tu te souviendras ; même si ça prendra un peu de temps. » Elle se leva du lit de camp. « Je vais te faire une tasse de

tisane. »

Contre le mur opposé se trouvait un foyer en argile dans lequel un feu mourait. Par-dessus avait été posé un morceau de tôle. La femme prit une bouilloire au sol et la plaça sur la cuisinière de fortune. « C'est ici que nous vivons maintenant, ajouta-t-elle. Il n'y a qu'ici qu'ils ne nous ont pas retrouvés. J'ai gardé tes carnets de notes pour t'aider à te souvenir. » Elle eut un geste en direction d'un endroit à côté du lit où étaient empilés des livres, aux pages jaunies et aux couvertures recouvertes de poussière. « Nous avons reconstruit le temple, compléta-t-elle. Il est pratiquement terminé. »

La bouilloire se mit à siffler. La femme souleva le récipient fumant du foyer et l'abaissa en direction de deux tasses en argile. Elle versa de l'eau bouillante, replaça la bouilloire au sol et apporta les tasses à Douglas.

« C'est de la camomille, précisa-t-elle, en disposant une tasse à côté du lit. C'était ta préférée. » La vapeur s'éleva, l'odeur était familière, terreuse et sucrée. « Louis, je sais que tu as peur. » Ce nom se tortilla dans l'esprit de Douglas comme un souvenir oublié. « Tout va bien, il ne t'arrivera rien ici. Tu as fait de ton mieux. On a déjà détruit les cristaux que tu as apportés. Leurs âmes ont retrouvé le cycle naturel de la réincarnation. » Elle posa ses mains contre son ventre ; la sensation de ses paumes contre sa peau était familière.

« S'il te plaît, Blockbuster, la supplia Douglas, qu'est-ce que vous me voulez ?

— Rien », répondit-elle. Après avoir abaissé son visage contre le sien, elle posa ses lèvres sur ses paupières. Dans l'obscurité de son esprit déconnecté, elle murmura : « Je suis simplement heureuse que tu sois rentré. »

LA NUIT DE LA FUSÉE

C'ÉTAIT LA NUIT DE LA FUSÉE à l'école primaire de notre fille, cette nuit où les parents, les élèves et les administrateurs se retrouvent pour placer l'enfant le moins apprécié dans une fusée et le faire décoller vers les étoiles. L'année précédente, c'était Laura Jackson qui avait pris place dans la capsule, une petite fille courtaude, connue pour ses robes informes qui pendouillaient gauchement sur son corps. L'année d'encore avant, nous avions envoyé un garçon indien dont personne ne pouvait se rappeler le nom.

La nuit de la fusée tombe fin octobre, quand la terre est recouverte de feuilles mortes. Nos enfants ont déjà commencé à sortir leurs costumes d'Halloween, et leurs pulls sentent fort les odeurs de l'automne. L'année scolaire est assez avancée pour que nous ayons déjà une idée de quel enfant nous voulons faire décoller. Les alliances naissent tôt à Rose Hill. Nos enfants se retrouvent tous les matins sur le terrain de jeu pour partager leurs secrets, alors que les autres – dont l'avenir est rempli d'étoiles et de galaxies – sont confinés aux limites de la cour d'école, jouant seuls avec des bâtons ou fixant des flaques de boue dans lesquelles des vers se sont noyés.

Dans le gymnase, nous nous mêlons les uns aux autres dans l'agréable lumière projetée par les sols vernis, entourés de gradins en bois et de barres parallèles, on parle de matchs de football, de devoirs de mathématiques, et de la difficulté de trouver du temps pour nos courses personnelles avec l'emploi du temps chargé de nos enfants. Ces derniers courent alentour, certains jouent à chat, d'autres forment des essaims de garçons autour des plus vieux qui ont des consoles de jeu portables, les filles en font de même de l'autre côté de la pièce. Susan Beech a apporté ses fameux cupcakes maison, les Stowe du punch hawaïen, et nous des verres en plastique et des serviettes en papier, que nous avons placés sur les tables parmi les pâtisseries et les tartes aux pommes.

Le garçon qui allait décoller – je crois qu'il s'appelait Daniel – se trouvait à proximité de ses parents, à se cramponner à la jupe de sa mère, l'air négligé. On pouvait très facilement comprendre pourquoi il avait été choisi. L'odeur un peu moisie des friperies collait à son velours côtelé, et son col était de travers, révélant ainsi le petit maillot de corps

blanc au-dessous. Son pantalon marron était maintenu en place par une ceinture trop grande, dont l'extrémité flottait mollement contre son flanc. Ce garçon, nous avait expliqué notre fille, utilisait d'épais crayons à papier dont les extrémités mâchonnées se coinçaient dans les taille-crayons. Il avait pour habitude de se curer le nez avant de s'essuyer les doigts sur son pantalon. Ses repas étaient sommairement constitués de biscuits salés rassis et d'une briquette de chocolat au lait tiédie. Il avait une trace de glaçage de cupcake au coin des lèvres, et en observant ce détail, nous avons su que nos enfants avaient fait le bon choix. C'était le genre d'enfant qui rend les autres parents fiers de leur progéniture, et nous avons regardé notre fille, qui échangeait avec sa cour, une cocotte en papier à la main, serrant et écartant ses petits doigts dans le pliage, tout en épelant les lettres du mot *O-R-A-N-G-E*.

À huit heures, le principal a pris place sur la scène sous le panier de basket-ball, accompagné du larsen du micro qu'il ajustait. Il s'est tourné vers nous, les bras ouverts, et a souhaité la bienvenue aux parents et aux élèves pour une nouvelle année à Rose Hill. Il a remercié Susan pour ses cupcakes, et nous tous pour notre participation aux festivités de la soirée. Puis, oubliant le nom du garçon, il a conclu en se tournant vers la famille : « Nous espérons que le voyage de votre enfant dans l'espace sera heureux. » Nous avons tous applaudi. Ses parents se sont montrés moins enjoués que les autres, ils semblaient assez pâles, mais les parents des enfants choisis le sont souvent. C'est le genre de personnes qui, durant les matchs de football, restent assises dans leur coin, avec un air lugubre et morose, dont les voitures font le plus de bruit quand elles arrivent dans le parking de l'école, et dont les visages, au sein du sombre habitacle de l'automobile, nous évoquent une tristesse qu'aucun d'entre nous ne souhaite partager.

Son discours terminé, le principal nous a invités à le rejoindre dans la cour où la capsule attendait, le cockpit ouvert, les flancs argentés illuminés par les rayons de la tour de lancement. Il est vrai que l'enfant qui est sur le point de décoller vers les étoiles se montre réticent à la vue de cette tour resplendissante et de cette fusée ouverte ressemblant à un cercueil. Nous avons observé le petit garçon s'agripper à sa mère, refusant de la quitter, et nous avons donc lâché nos enfants. J'ai regardé ma fille arracher les doigts du garçon des jambes de sa mère alors que deux grands de dernière année le saisissaient à la taille et le tiraient en arrière. L'infirmière, une femme affable, a aidé à maîtriser les parents. Elle a écarté la mère de la foule et lui a soufflé des mots à l'oreille,

pendant que le professeur de sport plaçait une main charnue sur l'épaule du père et lui assurait que la capsule était remplie d'eau et de tablettes nutritives, bien assez pour que l'enfant puisse survivre longtemps. En vérité, savoir combien de temps durent ces rations est un mystère. Elles se trouvent dans un petit compartiment à l'intérieur de la fusée et nous savons tous que les subventions de notre district ont été réduites cette année, mais nous leur assurons tout de même qu'il n'y a rien à craindre. Le garçon, s'il se sent seul, dispose d'un petit micro dans l'habitacle, qui lui permet de discuter avec lui-même de son voyage, de ses pensées ou encore des mystères de l'Univers.

Le garçon a été sanglé dans la capsule, ses mains attachées, puis il nous a regardés. C'est alors qu'il a parlé, pour la seule et unique fois de la soirée. Il a demandé s'il pouvait avoir l'un de ses crayons ; il y en avait dans sa trousse, a-t-il dit, celui dont la gomme avait une forme d'ours brun. Le principal lui a assuré qu'il n'en aurait pas besoin dans le vide de l'espace, et le surveillant a observé que cette requête était nulle et non avenue ; le bureau du garçon avait été débarrassé plus tôt dans la journée. Ils ont donc fermé le châssis. Tout ce que nous pouvions voir était la tache floue du visage du garçon contre le hublot.

Quand la fusée a décollé, elle nous a tous fait avoir un mouvement de recul involontaire, la lumière des flammes illuminant l'admiration qui se lisait sur les visages de nos enfants. La capsule a quitté la cour, laissant derrière elle nos balançoires et nos aires de jeux, elle a grimpé et grimpé encore, jusqu'à devenir une bille scintillante dans le ciel étoilé, puis, enfin, elle a disparu. Nous avons soupiré d'émerveillement, certains ont applaudi, puis nous nous sommes souhaité une bonne nuit, avons organisé le prochain après-midi de jeux, et sommes retournés à nos voitures. Ceux d'entre nous qui faisaient partie de l'organisation parents-professeurs sont restés pour remettre le gymnase en ordre pour le lendemain. Puis le garçon a quitté nos pensées, remplacé par l'heure tardive de la soirée et la pression que représentaient ces heures de coucher décalées. Je l'avais tout simplement oublié quand j'ai bordé notre fille dans son lit. Et pourtant, quand j'ai sorti les déchets recyclables ce soir-là, je me suis arrêté sous les lampadaires de notre impasse et j'ai songé à tous ces enfants dans les cieux. Je les ai imaginés à la dérive là-haut, seuls, à parler dans leurs micros, se relatant à eux-mêmes les profondeurs de l'inconnu.

OUVERTURE

Avant de me décider à totalement tirer un trait sur New York, j'ai fait un remplacement dans l'enseignement secondaire à Brooklyn. Un prof de maths de sixième souffrant d'anxiété du téléchargement avait été arrêté pour l'année, et le marché de l'emploi étant ce qu'il était, j'ai saisi la première opportunité venue. Enseigner les maths était loin d'être le boulot de mes rêves ; j'avais un diplôme en arts visuels, pour lequel je m'étais endetté pour le restant de mes jours. Tout ce que j'en avais tiré était mon projet de dernière année, une série de peintures sur des terrains de jeu abandonnés, le tout stocké dans un box U-Pack dans l'Ohio. Fut un temps, je m'étais imaginé devenir célèbre, donner des cours en tant qu'invité dans des universités et faire l'objet de rétrospectives au MoMA. Au lieu de ça, je me suis retrouvé face à une classe de préados apathiques, cherchant à leur apprendre à faire des divisions longues sans accéder à leur navigateur. Je leur ai distribué des stylos et du papier, pour qu'ils aient au moins une fois dans leur vie accès à une expérience tactile, et je les ai observés alors qu'ils communiquaient entre eux, leurs yeux vitreux d'avoir tant cligné pour envoyer message après message. Ils passaient la majorité du cours à tuer des vampires ou des orcs dans leurs esprits, et me faisaient plaisir en remplissant mollement mes photocopies.

Cette ville m'accablait. Chaque jour, je passais devant des centaines d'étrangers, participais à de véritables compétitions pour obtenir un espace dans les cafés et restais debout collé à d'autres individus dans les rames du métro. Je scannais des profils, apprenant que cette femme attendant la ligne N appréciait le thrash-hop, et que le barista de mon café local aimait les caramels au beurre salé. J'avais eu quelques relations éphémères, mais je passais la plupart de mes week-ends dans des bars et couchais avec des gens qui ne connaissaient guère plus que mon nom d'utilisateur. Tout cela me donnait envie de désactiver mes couches, de m'en retourner au bon vieux temps et de rester hors réseau. Mais faire ça revenait à devenir un énième vieux bonhomme, perdu dans sa liseuse, se plaignant que plus personne n'envoie d'e-mails.

Je suis donc resté ouvert, partageant avec le monde les informations les plus superficielles de ma couche supérieure et filtrant tous ceux que je

croisais, espérant ainsi nouer des liens. Il y avait citycat5, jersygirl13, m3love. Puis, un matin, il y a eu Katie, assise en face de moi sur la N. Elle était lakegirl03 et ses cheveux dépassaient de son bonnet. Les seules autres infos auxquelles j'avais accès étaient sa ville d'origine et son statut de célibataire.

« Salut », ai-je cligné, et quand j'ai compris qu'elle écoutait de la musique, je lui ai envoyé une invitation. Elle a alors levé les yeux.

« Salut, a-t-elle cligné en retour.

— Tu viens du Maine ? Je compte aller y faire un tour cet été, tu as des suggestions ? »

Elle s'est penchée vers moi et une chaleur a envahi mon torse, alors qu'elle m'avait permis d'entrer dans sa deuxième couche. « Je m'appelle Katie, a-t-elle cligné. Tu devrais aller à Bar Harbor, c'est là que j'ai grandi. » Elle m'a donné accès à une maison au bord d'un lac, entourée de grands pins argentés surplombant son toit recouvert de bardeaux. « J'aimerais pouvoir t'aider plus, mais je m'arrête là. » Alors qu'elle se levait pour attendre près des portes, je lui ai cligné un dernier message. *Je peux t'inviter à boire un verre ?* Les freins du train ont sifflé, les portes se sont ouvertes et elle s'est retournée vers moi en souriant avant de disparaître dans la masse des travailleurs matinaux. Alors que le métro filait en direction de mon boulot, j'ai reçu ses informations de contact dans mon esprit, accompagnées d'une photo d'elle nageant dans un lac au crépuscule.

***

Il s'est avéré que Katie avait vécu en ville quelques années avant de trouver un emploi stable. Elle apprenait aux personnes âgées à naviguer correctement au sein de leurs couches. Elle avait aidé un médecin retraité à mettre en ligne des images de ses petits-enfants afin que des étrangers puissent le féliciter, et assisté une veuve de quatre-vingt-treize ans dans le partage de son deuil avec le monde. Son principal défi, expliqua-t-elle, était de faire comprendre aux anciens l'utilité des couches.

« À chaque cours, ils me demandent pourquoi on ne peut pas simplement parler », m'a-t-elle confié alors que nous étions tous les deux au lit. Même si Katie et moi parlions à l'occasion, cela arrivait souvent en sus des couches. C'était lassant de s'efforcer de former les phrases nécessaires pour expliquer comment on était tombé sur un ami – c'était bien plus facile de partager le souvenir, et de faire apparaître le nom et la

photo de l'ami naturellement.

« Au moins, ils veulent toujours parler. Ma classe n'arrive même plus à dire bonjour.

— Tu te rappelles comment c'était avant ? » a-t-elle demandé. J'ai essayé de me souvenir de mes années lycée, mais c'était flou. J'étais persuadé que nous parlions plus, mais il me semblait aussi que nous échangions des détails personnels d'une voix étouffée.

« Pas vraiment, ai-je répondu. Et toi ?

— Très bien, oui. Le chalet de ma famille est totalement hors réseau. Dès que j'y retourne, on ne fait que parler.

— *Ça*, ça doit être vraiment spécial, non ? »

Elle a partagé une photo d'elle et de son père marchant dans les bois, la terre recouverte de neige, et j'ai senti la pointe acérée de la jalousie. Là où j'ai grandi, il n'y avait pas de forêts vierges dans lesquelles déambuler, mais des supérettes abandonnées, une autoroute et des camions qui passaient sans jamais s'arrêter en ville, qui était plus une étape qu'une véritable communauté. Les seuls bois que nous avions se trouvaient derrière le lycée, un coin dangereux où les gamins les plus vieux pouvaient nous traîner si on n'était pas assez rapide. Et mes parents n'étaient pas du genre à parler. Ma mère était une dépressive clinique qui avait passé mon enfance soit recluse dans sa chambre, soit à la table de la cuisine, occupée à faire des mots croisés et à me dire de me taire dès que je lui demandais quelque chose. Mon père m'avait quant à lui frappé si fort que j'avais perdu connaissance deux fois. Mon enfance n'était pas vraiment une chose à laquelle je voulais donner accès à quiconque, et depuis mon départ de l'Ohio j'avais fait de mon mieux pour que ces souvenirs se retrouvent profondément enfouis dans mes couches.

J'ai donc passé nos premiers mois ensemble à en partager le moins possible sur moi-même. Katie, elle, me montrait les souvenirs de ses meilleurs amis et de sa famille tandis que je me contentais de détails anodins sur la vie de professeur remplaçant ou d'infos sur mes groupes préférés. Je savais que Katie pouvait discerner les contours de mes souvenirs cachés, comme des pierres sous un drap, mais pendant un temps, elle m'a permis de garder pour moi la douleur de mes couches verrouillées.

***

Cet été-là, Katie m'a invité à passer un week-end en compagnie de son

père dans leur chalet. Nous avons loué une voiture et avons remonté la côte jusqu'au Maine. Nous avons écouté nos chansons préférées, avons fait quelques arrêts et avons finalement quitté l'I-95 pour nous engager sur les routes locales. Il était tard dans l'après-midi, notre voiture complètement ombragée par les pins, quand notre réception a commencé à nous faire défaut. J'ai senti que ma connexion à Katie était instable.

« Autant nous déconnecter maintenant », a-t-elle dit. Elle a fermé les yeux pendant un instant et, tout d'un coup, j'ai ressenti un précipice s'ouvrir entre nous. Il y avait une femme assise à côté de moi, et je n'avais aucun accès à elle. « Tout va bien, chéri, a-t-elle dit en me prenant la main. C'est toujours moi. » J'ai pressé ma paume contre la sienne, ai fermé les yeux et me suis également déconnecté.

Son père, Ben, était un grand bonhomme habillé d'une doudoune verte qui lui donnait un air encore plus imposant. « Tu es donc Andy, a-t-il dit, en engloutissant ma main dans la sienne. Laissez-moi m'occuper de vos sacs. » Il a soulevé nos deux valises du coffre, me donnant l'impression d'être complètement inutile. Je l'ai suivi jusqu'à la maison, faisant l'expérience de ce silence dont Katie m'avait parlé. Aucun message de qui que ce soit ne me parvenait, aucun post viral à lire ; il n'y avait que nous trois dans le chalet, accompagnés du bourdonnement d'un vieux réfrigérateur.

La dernière fois qu'une de mes petites amies m'avait présenté à ses parents, nous avions échangé des banalités de couches extérieures chez Applebee's, mais avec Ben, il n'y avait aucune couche à laquelle accéder. Tout ce que je connaissais provenait des détails que Katie avait partagés avec moi. Je savais que sa mère était morte quand elle avait quatorze ans et que son père avait passé une année à faire son deuil au chalet, mais cela ne me semblait pas être un sujet de conversation adéquat. Je suis donc resté là, à regarder au travers de la fenêtre du salon, m'efforçant de me rappeler comment les gens faisaient pour parler quand ils ne savaient rien les uns des autres.

« Katie m'a dit que tu n'es jamais venu dans le Maine.

— Non, c'est vrai », ai-je répondu, les mots paraissant étranges sur ma langue.

Il s'est approché de la fenêtre du salon. Le soleil de l'après-midi miroitait sur l'étang, lui donnant un côté argenté et vivant, et le ciel était grand et bleu, uniquement transpercé par les spires des pins rouges.

« C'est beau, non ?

— Ouais », ai-je admis. Le frigo bourdonnait et je pouvais entendre

Katie dans l'autre pièce ouvrir des tiroirs et défaire les valises. Je ne savais pas quoi ajouter d'autre. Je me suis souvenu d'un détail auquel elle m'avait donné accès lors de l'un de nos premiers rendez-vous. « J'ai entendu dire que vous avez attrapé beaucoup de poissons ici.

— Tu aimes pêcher ? a-t-il demandé en plaçant une main sur mon épaule. Viens, je vais te montrer quelque chose. »

Ben a sorti une vieille tablette de son placard et a affiché des photos sur l'écran. Le voilà avec Katie et des poissons sur une ligne ; lui en train d'écailler une truite dans l'évier de la cuisine. Nous avons parcouru les images en deux dimensions une par une, comme on le faisait quand j'étais gamin. Katie est venue à ma rescousse. « Allez viens, je veux te montrer le lac. Papa pourra t'impressionner avec ses technologies de l'ancien temps plus tard.

— Un jour, tu seras contente que j'aie gardé ce truc, a-t-il dit. Les photos de bébé de Katie sont toutes là. » Il a éteint l'appareil et l'a replacé dans sa housse. « Amusez-vous bien. Le dîner sera prêt dans une heure. »

Une fois dehors, Katie m'a guidé au travers des sentiers que j'avais uniquement vus par l'intermédiaire de ses couches. Là se trouvait le cèdre noueux sous lequel elle avait construit un fort, et là les pierres d'où elle avait extrait des paillettes de mica en CE1. Nous avons descendu les berges du chemin en nous tenant aux racines qui dépassaient de la terre, puis nous sommes arrivés sur une étendue de sable constellée de coquilles de palourdes et de moules vides, ainsi que d'escargots qui se cramponnaient aux pierres humides. Loin sur la plage, un affleurement rocheux s'érigeait au-dessus de l'eau. Un héron solitaire était posé sur un pic qui brisait la ligne du rivage.

Il y avait une forme de beauté dans cette façon ancienne de partager les choses – notre marche à deux près de l'eau, l'odeur de la sève de pin, l'atmosphère estivale rafraîchissant cette fin d'après-midi – et, pour la première fois depuis des années, j'aurais aimé avoir un carnet à dessin sur moi. Tandis que Katie parlait, ses mains se mouvaient d'une manière que je n'avais pas observée depuis l'enfance, faisant des gestes en direction du lac, ou même dans la mienne quand elle se laissait emporter. J'essayais de me focaliser sur chaque phrase, ressentant les difficultés de mon cerveau à transformer ses mots en images. Elle parlait du chalet en automne, des bûches incandescentes dans le foyer, de l'odeur de la fumée, des feuilles craquant sous les pieds. « Est-ce que tu m'écoutes ? m'a-t-elle demandé quand je n'ai pas répondu.

— Pardon, ai-je dit. J'essaie. C'est simplement que sans le *ding*, c'est compliqué de savoir quand tu envoies… Je veux dire *dis* quelque chose… » Je me suis arrêté de parler, haïssant la maladresse de mes mots, et j'ai pris une profonde inspiration. « Je suis juste rouillé, j'imagine. »

Katie s'est adoucie. « Je comprends. Parfois, quand je suis en ville, je n'arrive pas à me rappeler comment c'est ici, sans accéder aux photos. C'est un peu tordu, non ?

— Ouais, je crois. » Le héron s'est penché et a décollé, ses larges ailes battant l'air tandis qu'il traversait le lac, s'éloignant de nous.

***

Ce soir-là, son père a fait frire les perches qu'il avait attrapées dans la journée. L'odeur des herbes et du beurre chaud a rempli le petit chalet, et nous avons bu le vin que nous avions apporté. Après le dîner, Ben est allé chercher une boîte en carton bleue, et nous nous sommes assis dans le salon pour jouer à un vrai jeu. Je n'en avais pas vu depuis plus d'une décennie.

« Tu ne sais pas jouer au Boggle ? » a demandé Katie, surprise. Le but, m'a-t-elle expliqué, était de former des mots à partir des lettres inscrites sur les dés et de les écrire avec un crayon sur un papier sans accéder aux pensées des autres joueurs. Je me suis retrouvé assis là, à essayer de comprendre les sentiments de Katie tandis qu'elle couvrait son morceau de papier avec la main.

« Qu'est-ce que tu en penses ? a demandé Katie après le premier tour.

— C'est marrant, ai-je admis.

— C'est clair ! » a affirmé Ben, avant de recommencer à secouer les dés.

Quand Katie et moi sommes allés nous coucher, j'ai écouté les criquets striduler derrière la moustiquaire de la fenêtre. Cela faisait longtemps que je n'en avais pas entendu, chacun mêlant sa voix au chorus.

« Alors, qu'est-ce que tu penses de cet endroit ?

— C'est superbe. Mais je ne peux pas m'imaginer grandir sans connexion.

— Tu n'aimes pas la sensation ?

— Pas vraiment », ai-je répondu. Me trouver hors ligne me rappelait mon enfance avant que les couches n'existent, quand je vivais avec mes parents dans l'Ohio, une époque misérable que la technologie m'avait

aidé à enfouir. « Tu l'apprécies, toi ?

— Carrément. Je pourrais vivre comme ça pour le restant de mes jours. » Je l'ai regardée dans l'obscurité et j'ai essayé d'analyser son regard, mais elle se contentait de me fixer en retour, d'une manière familière et pourtant radicalement différente. « Et mon père ?

— Je l'aime bien », ai-je dit, même si ce n'était qu'une partie de la vérité. En réalité, je pensais à quel point il était différent de mon propre père. Nous ne nous étions jamais assis ensemble pour dîner ou jouer à des jeux de société. Je réchauffais des pizzas surgelées et mangeais dans la cuisine alors que mon père était affalé dans le canapé, à regarder du sport à la télé. Mais il finissait par se lever et faire tinter les bouteilles dans la poubelle, ce qui était le signal qu'il fallait éteindre la télévision. Penser à tout ça me donnait l'impression que Katie et son père me jouaient une mauvaise farce. Les gens ne pouvaient pas vivre comme ça – sans cris, sans disputes.

J'ai ressenti la chaleur de la main de Katie contre mon torse. « Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien.

— Tu peux m'en parler, a-t-elle dit. *Je t'aime*. »

C'était la première fois qu'elle prononçait ces mots. À la maison, c'était simplement un fait acquis. Nous le comprenions au travers des moments où nous nous brossions les dents ensemble, durant lesquels le sentiment se déversait parmi ses couches. Parfois, tard dans la nuit, juste avant que nous nous endormions, nous tendions les bras pour nous toucher les mains et les sentir.

« Je t'aime aussi », ai-je réussi à sortir, et le poids des mots a changé quelque chose en moi. J'ai senti les phrases se construire dans mon esprit, les mots se placer les uns derrière les autres, comme attendant d'être libérés. Sans mes couches, plus rien ne les empêchait de se déverser. « Katie, ai-je lancé dans l'obscurité. Je veux te parler de ma famille. »

Elle a passé ses bras autour de moi. « OK. »

C'est là, dans le chalet, en sentant le corps de Katie contre le mien, que j'ai commencé à parler. Je ne me suis pas arrêté, je me suis au contraire reposé sur ma voix et le confort que j'éprouvais à entendre ces mots disparaître dans les airs, avec pour seuls témoins Katie et les criquets.

***

C'est cette nuit-là au chalet qui nous a aidés à nous rapprocher davantage. Peu de temps après notre retour en ville, j'ai déverrouillé de nouvelles couches pour elle et lui ai montré des photos de mon père et de ma mère – les rares que j'avais gardées. Il y avait ma cérémonie de remise des diplômes au lycée : les yeux creusés de ma mère fixant la caméra, mon père les mains dans les poches et moi au milieu, aucun de nous n'ayant l'air heureux. Je lui ai montré la maison en vinyle sale et la pelouse dénudée, cramée par les hivers froids et l'huile qui fuyait perpétuellement du pick-up de mon père. Et elle m'a également dévoilé ses propres couches cachées : les funérailles de sa mère dans une petite église du Maine, la fuite de son père au chalet ensuite, le moment où elle a appris à se faire à manger seule. Après avoir déverrouillé les mauvais souvenirs, j'en ai aussi découvert quelques bons que j'avais enfouis : un jour enneigé, mon père, dans un élan de tendresse, me tirant sur une luge dans la ville ; ma mère émergeant de sa chambre peu de temps avant son décès pour me prendre dans ses bras alors que je partais pour l'école.

En ressentant la proximité que le partage de ces couches impliquait, Katie a suggéré que nous tentions l'ouverture complète. Cela signifiait offrir nos douleurs les plus intenses à l'autre, preuve qu'aucun recoin de notre âme n'était trop laid pour être partagé. Il était devenu de plus en plus courant de voir des couples à Brooklyn avec un simple « O » tatoué autour de leurs doigts, annonçant au monde entier l'honnêteté radicale de leur relation. Ils se rendaient à des fêtes Portes ouvertes, qui se tenaient dans des usines de conditionnement de viande abandonnées, où les fêtards déverrouillaient l'intégralité de leurs couches, et affichaient une infinie palette de douleurs et de joies à des étrangers, tandis que des DJ diffusaient du breaknoise directement dans leurs esprits. J'en voulais à ces couples, les imaginant comme des hipsters des beaux quartiers qui avaient grandi avec des parents aimants, de l'argent de poche régulier et des histoires simples à partager.

J'ai dit à Katie que l'ouverture complète me semblait prématurée, pas uniquement pour nous, mais pour tout le monde. Notre culture cherchait toujours à comprendre cette technologie. Une décennie après m'être connecté, je trouvais des épisodes de beuveries ayant migré dans ma couche professionnelle ou, pire encore, des clips porno que je devais repousser dans les tréfonds obscurs de mes couches dissimulées.

« Je ne te jugerai pas », a-t-elle promis alors que nous étions allongés dans le lit. Elle a passé une jambe par-dessus la mienne. « Tu réalises à quel point ce serait excitant de connaître les fantasmes de l'autre, hein

? » Il y avait des tonnes de posts viraux sur le sujet – sur les bénéfices de l'intimité totale, le fait qu'il n'y avait plus d'erreurs hésitantes, plus de questions, juste une base de données personnelle de *kinks* à laquelle votre partenaire pouvait accéder.

« Et les couches les plus sinistres ?

— Nous devons déverrouiller celles-là aussi, a dit Katie. C'est ça, l'amour : voir les recoins les plus horribles de l'autre et l'aimer quand même. »

Je pensais le comprendre à l'époque, et même si je sentais l'angoisse me nouer la gorge, ma terreur si palpable que mon corps était frigorifié, j'étais prêt à croire que l'ouverture totale n'était pas l'opposé de la sécurité mais la seule véritable garantie de pouvoir la trouver. Ainsi, tard ce soir d'été, Katie et moi nous sommes assis sur le lit, avons regardé dans les yeux l'un de l'autre, et nous nous sommes donné l'accès complet.

***

J'ai passé beaucoup de temps à réfléchir à ce qui était allé de travers, à me demander si l'ouverture totale était en cause ou non. Certains jours, je suis persuadé que c'est parce que c'est impossible de partager la totalité de soi-même et d'être quand même aimé, que les secrets sont la colle qui maintient les relations. D'autres fois, je pense que Katie et moi n'étions de toute manière pas faits pour former un couple au long cours ; l'ouverture totale nous a simplement aidés à arriver plus rapidement au terme de notre histoire. Ou peut-être était-ce simplement la limite du programme. Nous étions la première génération à avoir grandi avec les couches, un groupe de gosses qui avait produit des milliers de tutoriels sur la façon de bloquer les utilisateurs indésirables mais pas un seul sur l'empathie.

Bien sûr, il y a eu certains bons éléments consécutifs à l'ouverture. Comme lorsque Katie avait accédé à mes peintures et qu'elle m'avait fait la surprise de m'apporter un carnet à dessin et des crayons. Ou les soirs où je rentrais frustré de mon travail de prof remplaçant et qu'elle avait accédé à mon état d'esprit avant même de m'avoir vu. Elle m'allongeait alors sur le lit et me massait sans que nous nous soyons clignés au préalable. Mais trop souvent, c'étaient les choses que nous n'avions pas besoin de partager qui transperçaient notre amour : des histoires sexuelles qui faisaient bouillir Katie pendant des semaines ; des

attractions passagères envers des serveurs ou des serveuses quand nous sortions dîner ; des irritations momentanées qu'il aurait mieux valu ne pas partager. Laisser quelqu'un pénétrer dans chacun de nos secrets lui donnait aussi accès à nos recoins les plus obscurs, et plutôt que de ressentir de l'empathie pour les défauts de notre conjoint, nous blâmions notre vision limitée, et bientôt des couches de ressentiment furent exhumées. Il y a eu cette soirée dans un bar durant laquelle j'ai regardé Katie peiner à parler assez fort pour que le barman l'entende, puis j'ai soudain pris conscience que le visage de son interlocuteur ressemblait à celui de la brute de son enfance. « Passe à autre chose », ai-je cligné avec rage. Peu de temps après, alors que nous regardions un film qui ne me plaisait pas, elle s'est infiltrée dans des couches que je n'avais pas encore intégrées. « C'est un personnage de fiction, pas ton père. »

Puis il y a eu cette dernière fête du Nouvel An chez l'une de ses amies à Bay Ridge. Le thème était le passage informatique à l'an 2000, et les invités devaient parler les uns aux autres. Quelques fêtards étaient arrivés affublés d'oreillettes Bluetooth dans lesquelles ils hurlaient. Nous écoutions Jamiroquai, qui était diffusé sur une radiocassette, et regardions les *Télétubbies* sur un écran plat rescapé. Katie passait un bon moment. Elle dansait en rythme et clignait à peine à qui que ce soit, heureuse de pouvoir parler. J'ai essayé d'être sociable, mais on m'a ignoré, et je décidai de n'accorder l'accès qu'à mes couches les plus superficielles tandis que tout le monde se saoulait et se montrait négligent avec les leurs.

Nous étions debout à parler avec un type portant une ironique casquette de *trucker* alors qu'il prétendait que nous étions en 1999. « Alors, vous pensez que les ordinateurs vont péter à minuit ? » nous a-t-il demandé.

Katie a ri.

« Non, ai-je répondu.

— *Allez*, a cligné Katie. *Détends-toi.*

— *Je ne suis pas partisan du kitsch*, ai-je cligné en réponse.

— Je suis surtout content de pouvoir faxer des trucs, a ajouté en riant le type à casquette, et Katie s'est marrée une nouvelle fois.

— Tu sais que le fax date du début des années quatre-vingt-dix, hein ? ai-je dit, puis j'ai cligné à Katie : *Est-ce que tu es en train de flirter avec ce mec ?*

— Je veux dire, regarde ce Bluetooth. C'est fou de se dire que des gens portaient ces trucs !

— Ouais, c'est dingue, a répondu Katie. *Non, je ne flirte pas, je parle. Et si tu essayais pour voir ?*

— *Je te l'ai dit, je n'aime pas parler.*

— *Super, donc tu ne vas jamais vouloir parler, c'est ça ?*

— Est-ce que vous avez pris des résolutions pour la nouvelle année ? a demandé le type.

— Ouais, a dit Katie en me regardant, parler plus. » Dans son irritation, une image provenant d'une couche plus profonde est apparue dans une résolution claire comme de l'eau de roche. C'était un aperçu de l'avenir qu'elle s'imaginait : je nous ai vus faire du canoë dans le Maine en chantant des chansons à nos enfants. Même si j'avais dit que je ne voulais pas d'enfants, ils étaient bien là, et même si je n'avais pas chanté depuis la maternelle, j'étais bien là à chanter. C'est seulement à cet instant que j'ai remarqué les autres incohérences. Mes yeux étaient bleus et non marron, ma voix était gaie, ma silhouette bien plus développée que ce que je voulais. Et même si je partageais des similarités avec cet homme dans le canoë, comme si Katie avait essayé de me faire entrer dans ce moule, les différences étaient criantes. Dans cette embarcation se trouvait la vie de famille que Katie désirait, et l'homme avec elle n'était pas moi.

« C'est quoi ce bordel ? ai-je dit tout haut.

— C'est une question, rien de plus, s'est défendu le type. Si elle est trop personnelle, tu n'as pas besoin de répondre. Moi, j'arrête le gluten.

— Tu pourrais nous excuser une minute ? » ai-je demandé, et j'ai cligné à Katie de me suivre. Nous avons trouvé un coin tranquille à côté de l'écran plat.

« Putain, c'est qui dans ton avenir ? ai-je soufflé.

— Je suis vraiment désolée, a-t-elle dit en me regardant. Je t'aime vraiment.

— Mais ce n'est pas avec moi que tu veux passer le reste de ta vie ?

— Dix… neuf… huit, ont commencé à décompter les fêtards qui nous entouraient alors qu'ils passaient un flux de Times Square.

— C'est pas vrai, a dit Katie. Tu es pratiquement tout ce que je veux. »

Il n'y a eu aucun choix conscient dans ce qui a suivi, juste le recul instinctif de nos corps, la chair de poule parcourant notre peau alors que nos couches se refermaient pour l'un et l'autre. Je ne pouvais plus accéder à la maison au bord du lac ou aux photos de son père ; le chien de son enfance avait disparu, suivi de son premier petit ami et de ses

années de fac, jusqu'à ce qu'il ne me reste plus que mes propres souvenirs privés, piégés au fin fond de mes couches, et le teint pâle de sa peau sous la lumière de la télévision. Nous étions redevenus des étrangers, et nous sommes restés là, à nous fixer, alors que tout autour de nous les fêtards égrenaient les dernières secondes de l'ancienne année.

***

Après notre rupture, je suis resté déconnecté de longues périodes. J'ai renoncé à l'idée de faire avoir des expériences de la vie réelle à mes élèves. Quand ils se plaignaient que lire le discours « Je fais un rêve » était trop ennuyeux, je les laissais streamer une version thrash-hop, et je restais assis sur ma chaise à regarder par la fenêtre et à penser à Katie. Je marchais tous les jours seuls jusqu'à mon arrêt de métro et m'asseyais dans la rame avec mon carnet à dessin, à esquisser les détails que je me rappelais de notre voyage dans le Maine : la plage, ses coquillages brisés et la lumière du soleil, le héron avant qu'il ne prenne son envol, le visage de Katie dans l'obscurité estivale. Ce sont les détails intangibles dont je me souviens le mieux, ceux qu'il est impossible de dessiner. Le goût de la perche autour de la table du dîner ; le criquet qui s'était faufilé au travers de la moustiquaire et avait sautillé autour de notre lit la nuit ; comment, après que nous avions réussi à nous en débarrasser, la fraîcheur du lac nous avait poussés à nous emmitoufler dans les couvertures ; et comment Katie, son père et moi étions assis dans la chaude lumière du salon et avions joué à un jeu, les dés ornés de lettres cliquetant alors que son père secouait le conteneur en plastique.

« Bon, Andy, tu es prêt ? » m'avait-il demandé, en gardant la main sur le couvercle.

Et j'avais cru l'être.

ÂGE DE GLACE

Il fait froid dans l'igloo ce matin. La température est de plus en plus glaciale depuis qu'il a fallu qu'on réduise nos rations de bois. Mais aujourd'hui, avec les vents venus du nord qui sifflent devant notre entrée, même les fourrures ne parviennent pas à nous réchauffer. Les enfants sont déjà debout, à jouer avec des boules de neige et le pompier Playmobil que j'ai trouvé dans la toundra. J'étais en train de chasser l'élan avec Tom quand j'avais repéré la petite figurine rouge. L'une des gamines Paulson avait dû la laisser tomber. Je m'étais baissé, l'avais recouverte de mon gant et l'avais mise en poche. Tom n'avait rien dit, gardant les yeux rivés sur l'horizon à la recherche de gibier. Je le vois comme ça : les gamines Paulson en ont des tonnes. Les miennes, qu'est-ce qu'elles possèdent ? Des boules de neige et un petit renard que j'ai taillé dans un morceau de chêne.

« Bonjour », me lance Lisa. Elle est en train de découper le saumon chinook qu'on fait saumurer depuis un mois.

« Bonjour, je réponds.

— Salut papa ! » reprennent les enfants.

Et pendant un instant, tout est agréable, nous quatre dans notre igloo, éclairés de nos bougies à la graisse d'élan, les rayons matinaux du soleil illuminant les sections les plus fines des murs et formant des motifs d'un gris translucide dans la glace. Lisa m'apporte un bol en pierre rempli de poisson et en place un autre au sol pour les enfants. Nous nous asseyons sur nos pierres et mangeons.

« La nuit a été froide, commente-t-elle.

— Ouais. Prie pour que je trouve quelque chose aujourd'hui.

— Ouaip », dit-elle avant de prendre une bouchée de saumon.

Au tout début, on parlait plus. Il y avait des émotions à gérer, des êtres aimés pour qui il fallait déployer une certaine compassion, mais au bout du compte, cela devient ennuyeux. On se remémore tous nos souvenirs, on raconte les mêmes histoires, on rit à moitié aux mêmes blagues réchauffées, puis on retombe dans le silence. La neige a cette façon à elle d'absorber les voix.

Quand on a terminé, Lisa reprend les bols et va s'asseoir pour coudre sur le bloc de granite qu'on qualifie de canapé. Elle ajoute de la fourrure

de blaireau à mes Carhartt avec du fil de pêche. L'heure de jeu des enfants est achevée. Ils s'arrêtent de recouvrir le Playmobil de neige, et Lisa leur demande de rapiécer les filets de pêche. J'équipe mes gants et mon chapeau, et je prends mon arc et mes flèches.

« Bonne chance, dit Lisa.

— Bonne chance, papa », reprennent les enfants. Puis je me faufile hors de notre foyer.

C'est une nouvelle journée de grisaille dans notre communauté. Le soleil n'est rien d'autre qu'une pâle silhouette derrière les nuages, nos igloos disséminés dans la toundra ressemblent à du braille. Le ciel crache des flocons et le vent forme des cyclones dans l'atmosphère gelée. Les enfants Sander sont dehors dans la neige, ils rapportent du bois et débarrassent la glace autour des branches. Nous avons déjà récupéré la majorité du bois utilisable. Tout ce qui reste, ce sont les cimes de quelques arbres qui perforent la glace par en dessous, blanches et congelées. On peut toujours dégager la glace, découvrir quelques mètres d'arbre de plus, mais c'est un boulot éreintant.

Tom m'attend à côté de son igloo, ses chiens sont collés les uns aux autres, le museau dans leur queue. « Bonjour, lance-t-il. Fichtrement froide, cette nuit.

— Carrément.

— Connards de Paulson », grogne Tom en appelant les chiens.

Je ne réponds rien. Il y a déjà assez de monde à détester les Paulson, ajouter ma pierre à l'édifice semble mesquin. Quand on s'est installés dans la région, les Paulson ont gardé leurs distances. Ils ont demandé à deux Mexicains de leur construire leur igloo : un énorme bâtiment sur un étage, assez imposant pour abriter trois familles. Nous, nous construisions nos abris par nous-mêmes, avec difficulté et dans le froid, mais Phil Paulson, lui, alignait les bonshommes de neige sur l'horizon avec ses gamines. Puis le feu a débuté. Phil Paulson entretient un feu en *extérieur* jour et nuit depuis un an. On en voit la fumée au loin, une fine volute s'élevant dans le ciel gris derrière la masse de leur igloo à deux niveaux.

Tom et quelques autres types, dont je faisais partie, étaient allés là-bas pour parler à Phil de son feu de joie. Il se trouvait dehors avec ses enfants, où ses ouvriers avaient construit une colline de neige. « Salut la compagnie ! avait-il lancé, avant de crier : Wouhou ! » tandis que ses filles et lui dévalaient la pente. De l'autre côté de sa maison, on pouvait voir la fumée s'échapper d'un trou. Nous nous en étions approchés pour

regarder. La fosse mesurait bien trois mètres de profondeur, assez pour y voir le bois plein d'échardes d'un poteau téléphonique, exposé et carbonisé par les flammes.

Phil nous avait rejoints. « Sacré temps, hein ? » C'était une vieille blague ; aucun de nous n'avait ri.

« Phil, avais-je commencé, on doit te parler de ce feu.

— C'est génial, non ? » Phil avait mis les mains dans ses poches. « Je pense que d'ici quelques mois, nous atteindrons les maisons. Il y a des tonnes de trésors enfouis là-dessous.

— Tu es en train de cramer tout le bois, bordel ! s'était emporté Tom.

— S'il te plaît. » Phil avait regardé par-dessus son épaule. « Mes filles.

— Qu'elles aillent au diable, tes filles, avait répondu Tom. Tu vas éteindre ce feu aujourd'hui, c'est compris ?

— Allons, soyons raisonnables, avais-je dit, m'essayant à un ton davantage tourné sur le compromis, tu gâches du combustible.

— Les gars, avait repris Phil, j'apprécie que vous soyez venus me voir. Je vous souhaite de bien rentrer. »

Puis Tom avait essayé de frapper Phil, et nous avions dû le maîtriser et le ramener jusqu'aux chiens.

Cette même nuit, le feu brûlait encore, alors Tom et quelques autres types y étaient retournés, avaient pissé sur les murs de l'igloo de Phil et avaient versé des tonnes de neige dans le trou. On pouvait clairement entendre les braises siffler depuis notre igloo. Après cet incident, les ouvriers de Phil avaient construit un mur de glace insurmontable et, de l'autre côté du mur, le feu avait repris. L'odeur de cette fumée, c'est parfois suffisant pour rendre fou n'importe qui.

Tom et moi chargeons le traîneau de pièges à ours, d'appâts, mais aussi de nos armes, et nous laissons l'alpha trouver la piste. C'est à notre tour de chasser. Louis, Doug et Seth sont de corvée de bois, et Jerry et Sam pêchent. Je scrute la glace à la recherche de gibier. Avant, des troupeaux d'élans passaient près de notre campement, et même l'occasionnel ours noir, mais les animaux apprennent, surtout quand on tue assez de leurs congénères. Au loin, près des énormes rochers, je vois quelques points noirs, mais ils pourraient très bien être le fruit de mon imagination. Les chiens avancent péniblement dans la neige, la progression est lente. Ils ont faim et sont fatigués ; la plupart d'entre eux ne sont d'ailleurs pas des chiens de traîneau, mais des survivants qu'on a entraînés. Tom et moi finissons par descendre du traîneau afin de marcher à leurs côtés pour traverser la glace. Puis nous décidons de nous

avancer vers les rochers qui s'élèvent en falaises abruptes. Nous préparons ensuite quelques pièges avant de nous mettre dans le sens du vent et nous nous accroupissons derrière les pierres avec les chiens.

Sans cet âge de glace, Tom et moi ne serions jamais devenus amis – si c'est ainsi qu'on peut appeler deux hommes agenouillés dans la neige, agrippant leurs arcs en silence. Tom et moi avons des âmes fondamentalement différentes. J'étais ébéniste dans l'ancien monde. Je martelais des clous, j'écoutais les Grateful Dead sur une radiocassette recouverte de peinture, je fumais un joint après le boulot avec les types qui étaient présents, et nous parlions de windsurf alors que le soleil se couchait. Tom, lui, gérait un magasin d'accessoires automobiles dans lequel, entre les pièces de moteur emballées et les bouteilles d'antigel, il était devenu aigri. Parfois, quand on est accroupis dans la glace comme ça pendant des heures, son regard va se perdre dans la neige immaculée, son visage s'affaisse et il finit par dire : « Bon sang, je serais pas contre un peu de dope », laissant ainsi ses souvenirs en suspens dans l'air gelé.

Tom a beaucoup perdu. Les tempêtes de glace ont glacé sa femme et ses deux enfants en dessous. Mais en fin de compte, nous avons tous perdu quelqu'un. Des pères, des mères, des amis, des conjoints. J'avais une sœur à Reno, et une mère et un beau-père à Boca Raton. Qui sait où ils sont maintenant. Congelés là-dessous. Même s'ils sont encore vivants, je ne les verrai plus jamais. Ça en fait des kilomètres gelés entre Boca, Reno et là où sont nichés nos igloos, au fin fond du Michigan.

Nous restons assis à observer le terrain. Rien ne bouge. Le vent siffle entre les rochers et le soleil se glisse derrière les nuages. Les rafales de neige se lèvent avant de s'arrêter, encore et encore. Les ombres des pierres commencent à s'étirer. Quelque part en hauteur, un corbeau croasse. Puis enfin les chiens se réveillent. Ils lèvent leurs truffes au vent, leurs oreilles se dressent pour former des pics.

Tom et moi nous relevons doucement. Il me fait signe d'aller sur la droite, alors que lui s'avance sur la surface de la pierre en direction d'une autre ouverture. Ça ne trompe pas, dès que je regarde dans la crevasse, je vois deux élans : une mère et son petit en train de grignoter l'écorce d'un arbre dont la cime est exposée. Le faon se trouve de mon côté. Je me tourne vers Tom alors que nous encochons nos flèches. Nos regards se croisent, nous opinons et relâchons simultanément. Le jeune, en entendant les cordes des arcs, se redresse et me repère. Ses jambes se tendent pour déguerpir, mais la flèche s'enfonce en lui, et son corps se relâche. Il tente de courir, mais ses pattes arrière sont déjà faibles ; il

saute gauchement au haut des rochers, ses sabots clapotent au sommet. La mère le suit, puis j'entends une nouvelle flèche tirée du côté de Tom. L'élan renâcle, un profond son d'agonie, puis elle part à la poursuite de son petit.

Nous retrouvons le faon loin sur la toundra, et sa mère un peu plus loin encore. La femelle fait une belle taille. Nous leur ouvrons l'estomac et faisons glisser leurs entrailles dans la neige. Tom sépare le foie et les reins, découpe le cœur et place le tout dans un sac. Puis nous soulevons la mère et le faon, et les chargeons sur le traîneau. Nous allons voir les pièges, vides, avant de rentrer.

Avec deux élans attrapés, Tom se sent soudain d'humeur bavarde. « Je vais te dire un truc, lance-t-il alors qu'on traverse la neige, Paulson va avoir ce qu'il mérite.

— Ah ouais ?

— Des types et moi, on va y aller demain soir pour éteindre ce feu.

— Bon courage. Phil ne vous laissera jamais franchir l'entrée.

— Certainement pas ; on va passer à coups de hache. Je les planterai avec, sa femme et lui, s'ils essaient de nous arrêter.

— Tom, détends-toi.

— Me détendre ? Je me les gèle, voilà la réalité. Et toi ? Tu passes jamais une seule nuit à penser à tout ce bois que les Paulson ont gâché ? Tes gamines, elles tremblent pas encore ?

— On peut partir, non ? Trouver un autre endroit. Laissons-les faire ce qu'ils veulent du bois qu'il reste.

— Et quitter un endroit tout à fait convenable pour aller en trouver un autre ? C'est complètement crétin. » Tom crache dans la neige. « On a fait des kilomètres ; il n'y a rien à part de la glace et de la caillasse.

— Il n'y aura de toute façon bientôt plus de bois du tout.

— C'est des conneries. Ces arbres-là auraient pu nous durer deux ans de plus si Paulson n'avait pas joué au con. Nan, on va y aller et mettre un terme à cette histoire demain soir. » Tom baisse la tête pour se protéger du vent qui hurle entre nous.

« Qui va y aller ? je demande.

— Pourquoi ? Tu veux venir ?

— Non.

— Dans ce cas-là, ça te regarde pas.

— Ne faites pas ça, Tom. Ce sont des survivants, comme nous.

— Ils sont pas comme nous. Ils se fichent de ce qui peut arriver aux autres. Tu veux faire la paix et tendre une branche d'olivier ? Vas-y. T'es

doué pour parler aux gens. Vas-y et parle à Phil. Fais en sorte qu'il éteigne son feu sans grabuge, et moi, je serai content de passer ma soirée à l'abri demain. Mais s'il y a encore de la fumée après le coucher du soleil, on s'en occupe. »

On n'échange pas un mot de plus sur le reste du chemin. Le soleil est bas sur l'horizon, il projette des taches roses dans les nuages, et les chiens soufflent de la vapeur blanche devant nous. Les autres familles sont heureuses de nous revoir. La journée a été bonne. Une corde de bois a été découpée, trois truites et une loutre de rivière ont été attrapées, ce qui, avec nos deux élans, nous donne un festin. Les femmes apportent notre butin dans les igloos pour le préparer, et nous nous rassemblons pour manger. C'est une belle nuit : l'odeur de la viande saisie dans l'atmosphère, les enfants jouant en mangeant, la neige voltigeant légèrement autour de nous. Cette scène met tout le monde dans un état d'esprit festif – assez pour que Jerry annonce qu'il ouvrira la Discothèque plus tard dans la soirée et que nous devrions tous nous y rendre.

La Discothèque était le bébé de Jerry. Il a construit l'igloo lui-même et y a installé un bar dans lequel il entrepose les quelques bouteilles d'alcool que nous possédions. De temps en temps, il brûle des bougies de suif d'élan, complète le niveau des bouteilles avec de l'eau et nous invite à danser. Au début, il avait un iPod à chargeur solaire sur lequel il nous passait des morceaux aussi forts que possible pour ce petit machin. Puis le gel s'est emparé de l'iPod de Jerry et en a éclaté l'écran. Après ça, ce n'étaient plus que des boissons diluées – elles étaient tellement noyées que cela revenait en fait à boire de la neige fondue colorée – et les bougies d'élan. On y va, on prend quelques verres, et ça ne rate jamais, quelqu'un fait l'idiot en s'imaginant saoul.

Cependant, c'est à la discothèque de Jerry que Lisa et moi sommes devenus un couple. Lisa était la dernière des deux femmes célibataires de la communauté, l'autre étant Martha, une harpie de soixante-sept ans qu'on surnomme tous avec affection Grand-mère. Lisa est belle : une silhouette massive, grande et imposante, dotée de gros bras capables d'écorcher un élan et de transporter de la glace, des jambes rondes pouvant grimper des montagnes et un rire qui roule comme le tonnerre. Je l'ai invitée à danser un soir, et depuis on ne s'est plus quittés. J'ai donc le sentiment de devoir à Jerry d'aller à ses soirées discothèques quand il les organise.

Lisa, les enfants et moi restons assez longtemps pour partager un

cocktail jaune pâle et dire bonsoir. Puis nous nous accroupissons pour ressortir dans l'obscurité, les clameurs festives de la communauté s'effacent derrière nous. Après que les enfants sont couchés et profondément endormis, je parle à Lisa de la menace de Tom.

« Ne t'inquiète pas, tu pourras parler à Phil, dit Lisa. Tu es bon avec les mots. »

Je ne sais pas pourquoi tout le monde me dit ça. Tout ce que je me rappelle avoir dit à qui que ce soit cette dernière année c'est : « Délicieux, ce poisson ».

J'essaie donc de me distraire, comme à chaque fois que je n'arrive pas à dormir. Je m'imagine en train de faire du shopping. Pendant un temps, je pensais à la nourriture. Mon truc, c'étaient les petits déjeuners américains : des œufs brouillés bien jaunes, de fines tranches de bacon, des saucisses crépitantes, le brun doré moucheté des toasts. Mais ce genre de pensées affamerait n'importe qui, alors je suis passé au shopping. Je m'imagine pousser un caddie dans les allées du rayon cuisine, remplies de gaufriers, de casseroles et de poêles, de porte-épices, de presse-agrumes électriques ; je continue avec le rayon de la salle de bain et celui de la literie avec ses serviettes essuie-main, ses sorties de bain, ses porte-savons en bambou, ses rideaux de douche, ses porte-brosses à dents ; puis les allées d'entretien de la maison et leurs planches de repassage, leurs aspirateurs, leurs bouteilles d'amidon, leurs lessives, leurs pêches, le crépuscule, la fumée, l'élan…

J'ouvre les yeux sur une nouvelle aube froide. Les filles sont dehors à faire rouler des boules de neige le long des pentes de nos igloos. Lisa et moi essayons toujours de leur accorder une demi-heure de jeu chaque jour, afin qu'elles puissent faire l'expérience de l'enfance. Cela fait mal de prendre conscience qu'elles ne disposent que d'un très court laps de temps pour n'être que des enfants. Leurs journées sont remplies de tâches comme le sciage du bois, le dépouillement d'élans, l'apprentissage de la chasse : le travail de survie. Lisa me tend le pantalon qu'elle a rapiécé. Elle a fait du bon travail, avec les deux bandes de fourrure de blaireau le long des jambes. Il est chaud. Je jette quelques tranches de martre sur les charbons, je les laisse cuire jusqu'à ce que la graisse crépite, je les retourne, avant de les glisser dans nos bols. Nous mangeons en écoutant le son des flocons de neige tomber à l'extérieur.

« Bon, j'y vais.

— Bonne chance », me répond Lisa ; nous nous embrassons, nos nez se frôlent.

Rapidement, je me trouve dehors, seul, au milieu du grand espace séparant notre communauté de chez les Paulson. À l'horizon se dresse leur igloo, un énorme monticule blanc qui encombre ce paysage plat. La chute de neige gagne en intensité, et je progresse au milieu des congères jusqu'à atteindre le mur de glace des Paulson, qui se dresse au-dessus de moi. Au travers, j'aperçois l'ombre de l'un des ouvriers en train de tirer quelque chose derrière lui. Je contourne la cloison jusqu'à atteindre le côté où une entrée sommaire a été sculptée dans un bloc de pierre.

« *¡Hola!* » je lance par-dessus la grille. La silhouette de l'autre côté se fige. « *¡Amigo ! ¡Hola!* » L'homme pose ce qu'il transportait et s'approche de la clôture. « *Soy Gordon*, je crie, en essayant de me rappeler mes cours d'espagnol.

— Ouais, je me souviens de vous, dit l'ouvrier.

— Oh… Je viens voir Phil.

— Pourquoi ? »

Ma réplique m'est venue au milieu de la nuit, un souvenir de cette façon que nous avions d'interagir il y a si longtemps. « Je voulais l'inviter à boire des cocktails.

— Attendez là », me répond l'homme. Je l'observe remonter le chemin en pierre et passer sous une haute arche menant à l'igloo. Il n'a même pas besoin de se baisser pour entrer. J'attends, en donnant des coups de pied dans la neige et en sentant la fumée provenant du feu alors qu'elle s'élève vers les nuages.

Phil apparaît dans l'entrée et s'approche de la grille. La chaîne est déverrouillée et le grand bloc de pierre s'ouvre. Puis voilà Phil, dans sa veste et son pantalon en laine, tout sourire, les dents miraculeusement blanches et encore là.

« Gordon, fait-il en me tendant une main. Je suis content de te voir !

— Ouais, je dis, lui serrant la main dans mon gant.

— Comment vont les petites ?

— Bien, je réponds, étonné. Je suis surpris que tu te souviennes d'elles.

— Tu rigoles ? Qui pourrait oublier des enfants aussi mignons ! Bon, qu'est-ce qui t'amène ?

— Je voulais savoir si ta femme et toi voudriez venir chez nous pour boire un verre cet après-midi et discuter.

— Eh bien, c'est gentil de votre part. Vraiment, on apprécie. Mais pour être entièrement honnête avec toi, Gordy, on aime plus tellement descendre ; on n'a pas reçu le plus chaleureux des accueils de la part des locaux. Mais on a plein de choses à boire ici, pourquoi ne pas rester un

peu ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— Merci, c'est une bonne idée. »

Phil se décale pour me laisser entrer et son ouvrier remet la chaîne derrière nous. Alors que nous remontons le chemin en dalles, l'igloo de Phil s'élève devant nous ; il culmine à neuf mètres, et des contre-fenêtres ont été installées à même les murs en neige. Au travers de l'une d'entre elles, je vois les filles Paulson m'observer. Elles lèvent la main et me font un petit signe.

« C'est bien ce que vous avez fait ici, je commente.

— Attends de voir l'intérieur », répond Phil.

C'est un fait ; l'intérieur de l'igloo est de toute beauté. Des briques de glace ont été empilées pour créer des murs, qui divisent le niveau inférieur de la maison pour former un salon, une cuisine ouverte sur la salle à manger, un espace antre/bureau et une petite salle de bain équipée d'une porte en chêne pour l'intimité. Sur les murs se trouve une série de fenêtres, et autour de chacune une bordure de glace a été façonnée afin de créer un rebord, sur lequel reposent des photos encadrées de Phil et de sa femme en train de jouer sur une plage. La glace a été soigneusement découpée pour former des moulures de couronnement et des plinthes en treillis, et le sol a été tapissé d'une moquette blanche et duveteuse. Il y a également un escalier en glace méticuleusement taillé montant à l'étage, avec sa balustrade et ses marches recouvertes d'un tapis. Mais ce qui est le plus frappant, ce sont les meubles. Le salon est équipé d'un canapé en cuir noir et d'une table basse en verre, sur laquelle les filles jouent avec une caserne de pompiers Playmobil au grand complet : des camions, le poste, une perche de pompier et même un petit dalmatien. Mes gamines tueraient pour un jouet pareil.

« Barb ! crie Phil. On a de la visite. » Barbara sort de la cuisine, bien couverte sous sa fourrure en vison et son legging. « Voici notre voisin, Gordon », me présente Phil.

C'est la première fois que je rencontre la femme de Phil. Elle est belle, selon les anciens canons : mince et aux bras bien trop fins, qui semblent incapables de pouvoir dégager plus de deux mètres de neige épaisse à la pelle. Elle a les yeux noirs, et je pense un instant que c'est à cause du manque de sommeil, puis je me souviens de ce à quoi ressemble le maquillage.

« C'est gentil de venir nous voir, dit-elle.

— Qu'est-ce que je te sers ? » fait Phil avec un mouvement en direction du bar. Les bouteilles de l'ancien monde sont alignées comme

des quilles de bowling : le côté rectangulaire des flasques de bourbon, le brun foncé des bouteilles de liqueur de café, le verre givré d'une bouteille de vodka. Je reste sans voix, et ce n'est que lorsque Phil me pose une nouvelle fois la question que je lui réponds un bourbon. Il me sert un verre, y lâche deux glaçons provenant d'un récipient derrière le bar et me tend la boisson. Je n'ai pas goûté à la douceur fumée d'un bourbon pur depuis des années, et ce goût m'électrise la langue, me réchauffant immédiatement et me confirmant combien les cocktails de la discothèque de Jerry sont vraiment à chier.

« Comment est-ce que tu as eu tout ça ? je demande.

— C'est une bonne question, répond Phil. Et ne t'en fais pas, je vais partager mon secret dans une petite minute, mais d'abord assieds-toi et raconte-moi comment la vie se passe là-bas, en ville. »

On s'assied donc et nous entamons le genre de discussion dont j'ai perdu l'habitude. Des sujets de l'ancien monde sur le sport et les voyages. Je me souviens de mots que je n'ai pas entendus pendant des années : école publique, miles de programme de fidélité, coq au vin[10]. Mon régime à base d'élan et de neige fondue m'a tellement affaibli que l'alcool me monte tout de suite à la tête, et fort ; le bourbon me donne des vertiges, puis je me retrouve à papoter d'assemblage de bancs par-dessus un verre vide quand Phil m'interrompt :

« Viens avec moi, fait-il en se levant. J'ai un truc à te montrer. »

Je me dresse sur des jambes peu assurées, ressentant un amour diffus et alcoolisé, et je le suis alors qu'il ressort et contourne l'igloo pour se rendre auprès du feu. Le vent froid et l'odeur de la fumée me dégrisent assez pour me rappeler pourquoi je suis là. Me parvient soudain une vision de Tom avec une hache à la main. Je me promets d'aborder bientôt le sujet.

Le trou est énorme, au moins six mètres de diamètre, et si profond qu'il est presque impossible d'en voir le fond. La fumée s'élève sans discontinuer de l'obscurité. Des marches sculptées dans la neige le long du bord extérieur mènent en bas, portant la marque du passage d'une roue au milieu de chacune d'entre elles. L'un des ouvriers de Phil arrive avec une brouette et descend le chemin en spirale.

« Wahou, je lance. Qu'est-ce qu'il y a au fond ?

— Des maisons. On a réussi à faire fondre un accès qu'à une seule d'entre elles jusqu'à présent, mais il y en a des centaines d'autres. Remplies de tout ce que tu peux vouloir. Pas plus tard que la semaine dernière, on a remonté un set complet de racquetball. Jorge ici présent

pense pouvoir construire un terrain de racquetball relativement décent… Ce n'est pas ce que tu m'as dit ?

— Si, monsieur Paulson », répond Jorge. C'est un homme plus petit avec des traits mayas plus sombres et une touffe duveteuse de cheveux blancs.

« Mais je vais te dire ce qui m'a fait penser à toi. Il y a un garage plein d'outils là-dessous. Des scies, des ponceuses, tout. Ils sont à toi si tu le veux. Reviens me voir demain et je vais demander à Jorge de te les remonter.

— Sans blague, je réponds. C'est dommage que j'aie rien pour les faire tourner.

— Hé, on a un générateur plein d'essence. Le prochain qu'on trouve, il est pour toi.

— Wahou », je m'exclame. Non pas que je puisse faire quoi que ce soit de ces outils. Sculpter la glace pour en faire des formes, mais bon. « C'est vraiment gentil de ta part.

— Pas de souci. Que dirais-tu d'un élan en échange ?

— Hein ?

— Je te donne les outils, dit Phil en continuant de sourire, et tu me donnes un élan. » Son grand rictus est forcé, et je m'aperçois à cet instant que ses dents ne sont pas en aussi bon état que je me l'étais imaginé. Sa gencive s'est rétractée à cause de la malnutrition et ses joues sont creusées. Il m'apparaît alors que sa femme n'est peut-être pas mince pour des raisons esthétiques.

« Phil, je reprends, il faut qu'on parle.

— Si un élan entier, c'est trop, je peux en prendre des morceaux ponctuellement. Réfléchis-y. On parle d'électricité, là.

— L'essence n'est pas une ressource illimitée, Phil.

— Il y en a encore plus là-dessous. Des tonnes de voitures congelées. Jorge les siphonne.

— Phil, c'est plus comme ça que les choses fonctionnent par ici. Tu veux de l'élan, tu dois aller le chasser. Ou participer d'une façon ou d'une autre. Ta femme, demande-lui de descendre pour recoudre des vêtements avec les nôtres, ou dépecer des blaireaux. »

Phil me regarde d'un air apitoyé. « Gordy, reprend-il, tu n'arrives pas là où j'en suis en faisant la même chose que tous les autres. Je suis un penseur, pas un chasseur. Ce sont mes idées qui m'ont toujours donné une longueur d'avance.

— Ouais, eh bien, c'est plus le cas.

— Évidemment que si. C'est juste que tu ne regardes pas assez loin dans l'avenir. On peut retrouver tout ce qu'on a perdu. Peut-être pas les pelouses, pas encore, mais l'électricité, la télévision, le propane ; un jour, j'ouvrirai une piscine chauffée, tu verras.

— Phil, tu ne vas rien ouvrir du tout si tu n'éteins pas ce feu. Tom est fou. Il compte venir te voir ce soir si tu n'arrêtes pas ta flambée.

— Tom ? demande Phil en souriant. Tom, c'est la hiérarchie intermédiaire. Le genre de type que tu peux acheter avec quelques bouteilles de mauvais scotch. Crois-moi, je ne suis pas inquiet à propos de Tom. Je parle de toi, Gordy. Tu as une tête bien faite ; si tu veux gravir les échelons, tu ferais bien de penser un peu de manière indépendante. Tu me donnes un élan, et moi le premier générateur que je trouve. Tu auras une longueur d'avance sur tout le monde. Tu bosses quelques heures ici à transporter des choses et je laisserai tes gosses choisir les jouets qu'ils voudront dans la prochaine maison qu'on arrive à dégeler. »

J'admets que l'idée est tentante ; un chauffage d'appoint, une radio, ou même un jeu de société auquel jouer le soir avec mes enfants.

« Écoute, je lui dis. Tu ne peux pas continuer d'entretenir ce feu, tu crames tout le bois.

— Plus maintenant. Quatre-vingt-dix pour cent de notre combustible provient de la maison elle-même – tables, planchers, portes. On n'a pas coupé de bois depuis des mois. »

Je pense d'abord qu'il me ment, mais je dois admettre que je n'ai vu aucun des Mexicains dans la forêt depuis l'année dernière. En vérité, ce sont les rumeurs de vols de nuit qui m'ont fait penser que les Paulson étaient responsables.

« Éteins le feu, pendant un temps au moins », je reprends.

Phil glisse les mains dans ses poches. « Pas possible. Tout va regeler ; il faudra des semaines pour en revenir à ce stade. » Son autre ouvrier remonte avec une brouette pleine d'objets : des chaussures de tennis, des pots de fleurs, deux aspirateurs, un mixeur électrique chromé.

« Tu comprends pas ? Ils menacent de venir ici pour faire quelque chose de vraiment moche. Crois-moi sur parole. Éteins le feu ce soir, au moins ; que Tom ne voie plus de fumée. »

Phil rit. « Tom nous a envoyé des tonnes de menaces, déjà ; il ne m'inquiète pas. Écoute, réfléchis à ma proposition. Tu es quelqu'un d'intelligent et tu sembles motivé. C'est pour ça que je te propose ce coup de pouce. Je dois retrouver les petites, mais tiens, prends un truc

pour la route. Montre-le aux gens de la ville, laisse-les voir ce que j'ai. Je suis prêt à faire du commerce », dit-il en me tendant le mixeur KitchenAid. « Jorge, tu peux escorter Gordy jusqu'à la sortie ?

— Oui, monsieur Paulson.

— Phil, écoute-moi. Tom va te tuer.

— OK ! dit Phil d'un signe de la main. N'oublie pas, un demi-élan et tu as une scie sauteuse. »

Puis Jorge me fait contourner la maison en direction du portail. La neige tombe dru, elle recouvre déjà les pierres du chemin. Je serre le KitchenAid contre ma hanche alors que nous avançons, me demandant ce que je vais bien pouvoir faire de ce machin. Jorge marche plus lentement que moi, ralenti par un début d'arthrite.

« Tu étais avec les Paulson pendant les tempêtes ? je demande à Jorge.

— Oui, répond-il fièrement. Quinze ans que je travaille pour monsieur Paulson. Vous savez, il m'a sauvé avant son voisin. Pour moi, il fait partie de ma famille.

— Et ton autre famille ? Ta vraie famille. Où étaient… *sont*-ils ?

— Au Chili. Mais qui sait. »

Nous sommes arrivés à la grille.

« Jorge, qu'est-ce que tu ferais si monsieur et madame Paulson devaient mourir ?

— C'est une question bien triste, monsieur Gordy. Ces gens, c'est ma famille maintenant. Je pense que j'essaierais d'aller retrouver mon frère.

— Ton frère ?

— Ouais, il vit dans l'Iowa. »

Je n'ai pas le cœur de lui dire à quel point l'Iowa est plat, une étendue sans vie de champs de maïs, sans le moindre arbre ayant pu percer et dépasser de la couche de glace. Il y a des endroits où son frère aurait eu une chance de s'en sortir. En Californie, par exemple, avec ses grandes forêts de séquoias, les Rocheuses du Colorado, voire New York ou Chicago, avec leurs gigantesques gratte-ciel, où j'imagine que des survivants ont survécu en campant dans les derniers étages, récupérant des ressources dans des escaliers frigorifiés. Mais dans l'Iowa ? C'est impossible que qui que ce soit ait survécu là-bas.

« L'Iowa, c'est loin d'ici, je lui dis.

— Je sais. Mais j'irai quand même là-bas. Faites attention à vous, OK ? dit-il en m'ouvrant la grille. Rapportez-nous de l'élan, et je vous trouverai quelque chose d'encore mieux », ajoute-t-il en désignant le mixeur, dont le câble traîne dans la neige. Puis il ferme le portail en

pierre derrière moi.

Le blizzard s'est levé de nouveau, les nuages sont épais et lourds, le soleil est totalement obstrué. La neige tombe comme un rideau, elle blanchit tout le paysage de sorte que je peux à peine voir à quelques mètres devant moi. Je cale le KitchenAid sous mon bras, et progresse gauchement au travers de la neige, peinant dans les rafales. Le vent et la glace me ralentissent, sans compter le soleil, qui est devenu un vague souvenir ; nous pourrions déjà être le soir, et je suis frigorifié quand j'entraperçois les vagues silhouettes de nos igloos.

Tom m'attendait. Quand j'arrive, il vient me retrouver dans la tempête.

« Salut », je lance.

Tom ne répond rien, il se contente de regarder le KitchenAid et de secouer la tête. Il se retourne et avance vers son igloo.

« Tom, attends ! »

Il s'arrête. « Quoi ? » fait-il, toujours de dos.

Mon cœur n'est pas encore assez rempli de glace pour faire ce que je devrais : ne pas dire le moindre mot de ce que Phil a proposé, me contenter de retourner au calme dans mon igloo et garder les enfants à l'intérieur tandis que les hommes traversent la tempête pour aller chez les Paulson. Si je décide d'agir ainsi, Tom serait capable de les tuer et de piller leur maison, et d'ici à ce soir, la chasse sera ouverte dans les habitations qui sont au-dessous. Mais dans ce scénario, les Paulson seront morts, leurs deux filles orphelines, Jorge abandonné à un destin tragique et mes enfants auront un père qui s'est rendu complice de meurtre. Alors, qu'est-ce que je fais ? Je parle à Tom des maisons et de tout ce qu'elles contiennent. Je lui montre le KitchenAid et lui explique le marché de Phil, en espérant que les négociations étancheront sa soif de sang. Et qu'est-ce que je peux ajouter de plus ? Je fais appel à ce poids qu'il a sur la conscience. « Je te parie qu'il y a de bons analgésiques dans ces maisons », je renchéris. J'aperçois un vacillement léger, je peux pratiquement entendre le diable en train de lui souffler des choses à l'oreille sous la neige cinglante ; puis la lueur présente dans ses yeux s'éteint.

« Laissons-le se défendre lui-même », dit-il avant de cracher.

Plus tard cette même soirée, les hommes s'organisent autour de l'igloo de Tom. Est-ce que je les arrête ? Non. Mais ici, il faut choisir ses batailles. Si je défends les Paulson, autant aller me construire un igloo devant leur grille. Et pourtant, je ne peux pas m'empêcher de me sentir

terriblement mal quand les hommes passent devant notre igloo en faisant crisser la neige, les chiens aboyant leur excitation à l'idée de cette chasse, tout en tirant un traîneau de haches, de flèches et d'autres outils destinés à briser et à écraser.

Lisa et moi couchons les filles. Je m'assieds et chante une chanson pour qu'elles s'endorment, puis Lisa et moi nous serrons l'un contre l'autre, en écoutant la neige, tous deux complices de ce qu'il se passe là-bas. Même les enfants le savaient. Notre aînée m'a demandé : « Qu'est-ce qui se passe ce soir ?

— Rien », ai-je menti, en lui caressant les cheveux.

Lisa s'endort, mais je n'y parviens pas. Je suis assis à sculpter de petites figurines en bois pour les enfants. Je me répète qu'on ne peut pas tout résoudre. J'ai fait de mon mieux. J'ai marché jusque là-bas, j'ai prévenu Paulson de ce qui l'attendait, je lui ai exposé tous les faits. Ce qui se passe ce soir n'est pas ma faute ; Paulson a pris sa décision. « Tu ne peux pas tout résoudre », je répète à voix haute. Mais les mots ne sont pas prononcés assez fort, ils sont absorbés par la neige de notre igloo, révélant ainsi leur vacuité. « Merde », je dis tout haut. La dernière chose que je veux voir ce soir, ce sont des cadavres. Quoi qu'il en soit, je pose le petit morceau de bois, replie ma lame et la range, puis je passe ma veste.

Les traces du traîneau sont faciles à suivre. Je progresse dans la neige, en me demandant ce que je compte faire exactement. Déclamer un discours qui réchauffera le cœur de tout le monde ? Me mettre devant les Paulson avec le canif qui me sert pour les sculptures ? Mais je continue d'avancer, je suis la profonde tranchée creusée par les traîneaux dans la nuit, je me dirige vers le sombre igloo à l'horizon.

La grille en pierre de l'entrée a été abattue. Un quart de l'ancienne dalle pend toujours au mur de glace ; le reste est éparpillé au sol, des éclats ont été écrasés dans la neige. Cette scène est empreinte d'un calme étrange. Les ouvertures non illuminées des fenêtres, menaçantes sur le dôme blanc, transforment l'igloo en un crâne gigantesque. Je reste là, debout, à me demander quoi faire, quand je vois quelqu'un émerger du trou. Un rayon de lumière pénètre la neige, il m'illumine le visage et m'aveugle, et pendant quelques secondes, je ne comprends rien à ce qu'il se passe. Ça fait si longtemps qu'on n'a pas eu de lampes de poche.

Je lève la main. « C'est moi, Gordy.

— Salut », répond Jorge.

Je marche dans la neige, mes bottes couinent sur la glace. « Est-ce que

tout va bien ?

— Oui, dit Jorge en illuminant l'entrée. Mais je vais devoir construire une nouvelle grille.

— Est-ce que les Paulson vont bien ?

— La situation a été compliquée un moment, mais tout va bien. Tout le monde dort à l'intérieur. Monsieur Paulson est en bas. » Jorge se tourne pour désigner la fosse de son faisceau. « Venez, je vais vous montrer. »

Jorge illumine notre descente dans le trou et nous avançons en silence, tournant autour de la fumée, qui s'élève au milieu comme une cheminée. Je reste près du mur, en passant la main sur la glace pour me guider. Ici et là, les extrémités découpées de branches et le bois calciné d'un poteau téléphonique émergent de la neige. Les sentir est rassurant. Le chemin devient plat au fond et s'ouvre sur un long tunnel de glace. Ici, le sol est marron de boue, constellé de touffes jaunes pourries.

« C'est de l'herbe ? » je demande.

Jorge passe le faisceau sur un parterre de digitaire. « Oui, monsieur Gordy. Regardez là. » Il lève la lampe en direction du mur à côté de lui. Je ne vois d'abord rien, seulement le reflet de la lumière sur la glace bleue. Puis tout devient net : la vague silhouette d'un arbre congelé dans le glacier, une haie, un long trottoir en ciment et les silhouettes d'autres maisons, de sombres et gigantesques géants enfouis dans la glace.

« Je vais vous montrer autre chose », continue Jorge. Il s'avance de quelques mètres et disparaît dans le mur. Je le suis dans un chemin creusé à même la glace. Nous dépassons la haie gelée et traversons le trottoir vers une voiture garée. La porte du conducteur est grande ouverte et Jorge illumine l'intérieur du véhicule, éclairant ainsi le tableau de bord, la radio et la membrane éventrée d'un airbag qui pendouille depuis le volant. La porte passager est elle aussi ouverte, créant ainsi une sorte de tunnel véhiculaire. C'est alors que je vois ce que Jorge essaie réellement de me montrer : les cavernes de glace de l'autre côté, des espaces grands ouverts perforés par des stalagmites gelées, des boîtes aux lettres et les revêtements en vinyle des maisons.

« Wahou, je m'exclame.

— Oui. Venez, je vais vous emmener voir les autres maintenant. »

Je suis Jorge alors qu'il me guide vers le tunnel principal. Devant nous, la terre se transforme en dalles, nous menant vers la porte grande ouverte d'une maison de style ranch. Un petit bûcher est allumé sous les fenêtres sur la gauche de la maison, faisant fondre la glace en direction

des habitations voisines. On peut maintenant entendre des voix, elles parlent fort mais sont chaleureuses, et quand nous entrons dans le foyer, je découvre les hommes du village.

Ce salon est un souvenir du passé, oublié depuis longtemps mais immédiatement familier. Les étagères installées le long du mur, les tableaux encadrés, les tapis sur lesquels un canapé et des fauteuils ont été disposés. La scène tout entière est illuminée par des bougies et des lampes de poche placées à l'envers, comme si tout était préparé pour un dîner intimiste. Les chiens sont allongés par terre, leurs museaux sont posés contre la moquette, quelques-uns sont affalés sur le canapé. Les hommes s'affairent dans la pièce, ils remplissent des sacs-poubelles noirs de livres et de cadres photo. Ils ont tiré le traîneau à l'intérieur et ont empilé dessus un lampadaire, une radiocassette, des guirlandes lumineuses de Noël et des coussins décoratifs. Ils me font penser à des clients de magasins devenus fous, entassant les butins de l'ancien monde. Occupés à leur pillage, les hommes ne me remarquent même pas, contrairement à Paulson.

« Gordon ! lance-t-il chaleureusement. Je suis content de te voir ! » Il est assis dans un fauteuil inclinable près de l'âtre. Tom est à côté de lui, dans son propre fauteuil inclinable, un verre de liqueur dans sa main gantée.

Ce n'est qu'alors que les autres hommes se tournent. Jerry me voit et m'interpelle, en agitant une bouteille foncée de rhum Myers's en l'air. « Soirée discothèque ! » crie-t-il. Les autres me font signe avant de se remettre à l'œuvre. Dans le couloir, j'entends le tintement de plats émanant de la cuisine.

« Tu ne mentais pas, dit Tom. Il y a tout ce qu'on veut, ici. » Il lève le verre à la santé de Paulson avant de le vider.

« Tom a accepté de devenir mon nouveau distributeur, annonce Phil joyeusement.

— Allez, vas-y. » Tom a un geste en direction du salon. « Prends ce que tu veux. Assure-toi simplement de m'en parler avant de l'emporter. » Il complète sa phrase en soulevant un porte-bloc sur la table basse qui les sépare.

Je ne dis rien, je me contente de rester là, debout, je m'imprègne de toute la scène : l'odeur de l'alcool, les hommes vidant les étagères de leurs babioles, les fenêtres blanches de neige. Ce qui va suivre est évident – tellement évident, qu'avant même que Phil ne m'offre un verre, je sais ce que je vais faire. Je vais lui demander où se trouvent les jouets pour

enfants, et quand il me l'aura dit, je vais aller me servir avant tous les autres. Puis, je jetterai un œil à toutes ces scies et ces ponceuses dans le garage. Et il n'y aura pas de sang ce soir, pas de cadavres, pas de meurtres – juste ce traîneau plein de biens mis en gages et d'hommes saouls, ruinant ce qui a un jour été notre communauté.

---

10 En français dans le texte *[NdT]*.

REMERCIEMENTS

Je suis profondément reconnaissant de l'amour et du soutien que je reçois de tant de monde. Je remercie mes parents, pour leur amour et leurs conseils indéfectibles. Mon fils, Peter, la lumière de ma vie. Rachel, l'amour de ma vie. Merci à Stephen Morrison d'avoir foi en mon travail, à James Meader, agent publicitaire de génie, et à Hank Cochrane et à toute l'équipe de Picador. À mon agent, Adam Eaglin, pour tous tes conseils. À Leigh Feldman et Ilana Masad qui ont transformé des rêves en réalité. Et ma plus profonde gratitude à mon éditeur, feu PJ Horoszko, dont le dévouement et le souvenir se retrouvent à chaque page. À Isabel Mendía et Beniamino Ambrosi qui ont participé à la naissance de ce livre. Et un énorme merci à mes traducteurs, Hermine Hémon et Erwan Devos, ainsi que Jérôme Vincent et l'équipe tout entière de ActuSF pour avoir publié mes histoires en France. Merci à Kogonada pour sa brillance et sa beauté, à Theresa Park pour sa vision intégrale, au casting incroyable de *After Yang* pour leur magie, et à l'équipe tout entière de A24 pour avoir porté mon adorable robot sur grand écran. À Howie Sanders, Ryan Wilson, et l'équipe de Anonymous Content pour leur soutien intrépide. À Tony et Caroline Grant et la Sustainable Arts Foundation pour le soutien apporté à ce recueil. À Tony Ardizzone, Samrat Upadhyay, Ross Gay et Adrian Matejka pour des années de conseils et d'amitié. À Bobbie Louise Hawkins, Jack Collom, Junior Burke et Barbara Dilley pour les années Naropa. Des remerciements tout particuliers à Phong Nguyen, Michael Kardos et Robert James Russell pour leurs conseils et leurs révisions indispensables. À Christopher Citro, Marcus Wicker, Abdel Shakur, Keith Leonard et Bradley Bazzle pour leur amitié et leurs retours pendant toutes ces années. À ma famille danoise et anglaise pour leur amour et leurs encouragements sans faille. À Jette & Stephen, Bente & Emilios, et Nicholas (nous ferons toujours un détour en bateau pour rentrer). Merci à tous mes amis qui ont lu mes histoires, écouté les premiers jets, et qui m'ont soutenu tout au long du chemin : Laura & Jon, Hosef, Aquiles, Brodie & Carter, Sue & Randy, Tim, Clay, Tyler, Jeremy & Michele, les A2, Geneseo, et l'équipe du Bloomington, et tout un tas d'autres. Merci à Don Pablo et la tribu des Huichol. *Wopila* à

Harold Thompson et la communauté du Ypsilanti Lodge. Et merci à vous tous qui œuvrez pour transformer ce monde en quelque chose de meilleur.

PAGE DE RECOMMANDATIONS ET DE RÉCLAME

Amie lectrice, ami lecteur,

Vous venez de finir ce livre et vous l'avez aimé (enfin, on le souhaite). Pour poursuivre l'aventure, nous ne saurions que trop vous conseiller de vous rendre sur le site de notre maison d'édition : www.editions-actusf.fr. Vous y retrouverez tous nos autres romans, recueils de nouvelles, guides et anthologies.

Les éditions ActuSF font partie du collectif « Les Indés de l'Imaginaire » avec nos camarades des éditions des Moutons électriques et des éditions Mnémos. N'hésitez pas, si ce n'est pas déjà fait, à aller jeter un œil à leurs magnifiques livres et
à rejoindre la page Facebook des Indés.

Pour trouver de l'info tous les jours sur l'actualité de la science fiction, du fantastique et de la *fantasy*, le site Actusf.com est un passage obligé (parutions, interviews, chroniques, concours, fil d'actu…). Tout comme le site Bepolar.fr pour le polar.

Découvrez aussi nos podcasts « C'est plus que de la SF », « Un certain goût pour le noir » et « Dans ma bulle ».

Enfin, si vous aimez les livres numériques, la librairie en ligne Emaginaire.com fera votre bonheur.

Évidemment, nos réseaux sociaux sont là pour échanger et partager ! Merci à vous d'aimer les livres. Nous avons la même passion…

Et que vive l'Imaginaire !

Avec le soutien de la région Auvergne-Rhone-Alpes

Table des matières

1. Titre
2. Crédits
3. NOS ADIEUX À YANG
4. LES CARTOGRAPHES
5. HEARTLAND
6. EXTRAITS DU Dictionnaire autorisé du Nouveau Monde
7. MOKSHA
8. LES ENFANTS DU NOUVEAU MONDE
9. LIGNE DE PENTE
10. UNE BRÈVE HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION QUI A ÉCHOUÉ
11. MIGRATION
12. LA PYRAMIDE ET LE CUL
13. LA NUIT DE LA FUSÉE
14. OUVERTURE
15. ÂGE DE GLACE
16. Remerciements

Points de repère

1. Couverture